

J. Végey

L'Abécédaire Lapin

suivi de

La Décade merveilleuse

&

Shanbulüke

Récits

EDILIVRE

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

Immeuble Le Cargo, 157 boulevard Mac Donald – 75019 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com



Imprimé en France

Texte intégral

Dépôt légal.

© Edilivre, octobre 2021

ISBN papier : 978-2-414-55103-3

Tous nos livres sont imprimés dans les règles environnementales les plus strictes.
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle
réservés pour tous pays.

爱你, *si fort, mon Lapin !*

L'Abécédaire Lapin est texte d'anamnèse. Il fallait avant que l'existence, inexorable, ne file entre les doigts, conter à la mémoire un bonheur dont l'apogée promise se sera écorchée aux pointes subreptices du virus couronné.

Il est une recette infallible à qui veut relater sans omettre les détails ni se perdre dans trop d'entrelacs : se fixer un cadre, châssis rigide sur lequel on clouera la toile d'existence, avec pour ajuster les franges le cutter oulipien.

La vie du Lapin-Tigre sera donc étalée sur vingt-six tranches de vie, un trait saillant par tranche. Pour garder un semblant de logique à ce bouillon de onze heures, les lettres sont mêlées comme dans cette assiette que l'enfant se contemple, potage du dimanche soir, rêvons encore un peu devant le consommé.

Pour qui ne saurait pas : l'auteur a passé la septantaine. Il fut marié presque cinquante ans, veuf en veille de noces d'or, vagabond sentimental par tempérament mais attaché velléitaire au lien matrimonial, il a le vertige du cœur qui lui fit craindre la chute dès lors qu'il se serait lâché.

Il pérégrina fort dans sa vie de bureau. Lors d'une escale en Chine, alors qu'il préparait un autre coup de canif pour fêter son passage des Quarante, il est tombé sous le charme bridé d'une jeune collègue.

La fraîche préposée résolut de se laisser séduire par l'homme mûr, détenteur d'autorité, qui n'attendait pas tant.

Rien en somme que de banal. Feu de paille, une amourette au coin d'une mission de quelques jours. Sauf que cela fera, aux Pâques entrantes, trente années que cette paille-là, phénix d'amour transcontinental, se consume avec une flamme avide d'un oxygène désormais compté à ceux qui veulent vivre les amours éternelles d'un Tigre et son Lapin.

Le texte est complété de la version française de deux chapitres écrits quelque vingt ans plus tôt en souvenir d'escapades transatlantiques, original anglais, Lapin non francophone.

Plougasnou, janvier-juin 2021.

Sommaire

L'abécédaire lapin	
A comme Absences.....	27
B comme Bigamie	17
C comme Clandestins	13
D comme Dormir.....	35
E comme Époux	21
F comme Famille	25
G comme Goût	75
H comme Hiver-Hiver	31
I comme Infidèle.....	41
J comme Jasmin.....	71
K comme Kilos.....	63
L comme Lubrifiant.....	67
M comme Montréal	79
N comme Navire	87
O comme Oubli.....	99
P comme Pi er dong	55
Q comme Quand	95
R comme Raymond	51
S comme Solitude.....	91
T comme Thaïlande	59
U comme Ubiquité.....	83
V comme Vélo	49
W comme Wagon	39
X comme Xoxo	45
Y comme Yeux.....	11
Z comme Zodiaque	9

La décade merveilleuse

Samedi, premier jour – Tensions	103
Samedi, jour 1 – Première soirée	107
Dimanche, jour 2 – Vadrouiller, et batifoler	111
Lundi, jour 3 – Au travail... et au jazz !.....	117
Mardi, jour 4 – Quitter le nid.....	125
Mercredi, jour 5 – Les glaces de la porte du ciel.....	131
Jeudi, jour six – Soixante-neuf degrés	135
Vendredi, jour 7 – Patrouille en devenir.....	141
Samedi, jour 8 – Guggenheim	147
Samedi, jour 8 – Central park, et plus encore	151
Dimanche, jour 9 – Greenwich, juste un village.....	157
Dimanche, jour 9 – Harlem, Wuliangye et Katherine Hepburn	165
Lundi, jour 10 – Emplettes et jetées	171
Mardi, jour 11 – Un segment du Village	177
Mercredi, jour 12 – Madame Tigre... ..	183

Shanbulüke

Résolument.....	189
Arrivée	193
Planifier	197
Cyclisme	201
Le pont du Lapin.....	207
Socialiser.....	215
Rue des homards.....	223
Intimité.....	229
Flânerie	235
Sol y sombra.....	243
Îliens.....	249
Détendons-nous	257
Prochain arrêt, pays des merveilles.....	263

L'ABÉCÉDAIRE LAPIN

Z COMME ZODIAQUE

Tigre que je suis, 1950 est mon millésime. Lapin est du cru 1963, d'où son nom. Ces animaux-là ne font ni bon ni mauvais ménage dans le bestiaire zodiacal chinois. La grande course aux préséances organisée il y a bien longtemps par l'Empereur de Jade permit juste d'établir que le Lapin devait suivre le Tigre dans la litanie totémique, d'où les treize années qui nous séparent.

Sinon, East meets West, la rencontre de l'Orient et de l'Occident, nous sommes deux petits poissons. Cela tombe bien, l'iconographie astrale a choisi pour ce signe le duo, un croustillant tête bêche aux allures soixante-neuwardes. Qui plus est, et à ce stade on ne parle plus de hasard, nos quantités respectifs sont martiens. Mieux encore, Lapin est inscrite sous le dix mars à son état civil, me suivant d'un cycle, une année et un jour. Ceci pour s'en tenir à l'officiel.

Or la réalité flirte avec l'improbable. De ce que sa mère lui en dit, Lapin naquit en fait vers 23 heures 30, mais une panne de secteur comme la Chine en connaissait fréquemment en ces temps précoces de la Révolution fit que la minuit passa avant que sa venue au monde puisse s'enregistrer.

Lapin est donc du 9 mars comme son Tigre ! Cette coïncidence au parfum d'impossible nous rend l'anniversaire encore plus fusionnel. Généthliaque peaufinement, son ascendant Scorpion ajoute du piquant au mien dont les Gémeaux confirment la dualité.

Bien sûr nous n'accordons pas dans la vraie vie d'importance réelle à ce fatras d'étoiles. Nous restons cependant attentifs aux fêtes zodiacales. Pas aux lunaisons parfois absconses des éphémérides catholiques – Pâques, Assomption, Ascension, Pentecôte ne nous unissent pas. Mais les déclinaisons chinoises retiennent toute notre attention, avec leurs cortèges de rites, de mets et de jours fériés.

Tout comme il est bon d'être de quelque part, il est réconfortant de savoir arrimer les souvenirs. Nous avons donc décidé que l'anniversaire de notre fusion se célébrerait avec la fête de Qingming, 清明 Pureté et Lumière, car c'est alors que nous avons échangé nos premières fraises, mi-avril 1992.

Qingming, c'est la Toussaint chinoise.

On y nettoie les tombes et honore ses morts. Qingming se situe vers Pâques, carillon de renaissance. Une fête à double empreinte qui finalement convient bien aux amours du Tigre et du Lapin – parfois en grand péril, toujours ressuscitées.

Y COMME YEUX

Le médecin d'entreprise, dont la routine veut que je le rencontre avant que ne soit confirmée ma prise de poste à Pékin, sait me surprendre : Vous avez déjà, me dit-il, les yeux bridés.

Il plaisantait, ou plaisantait-il ? Aujourd'hui encore je ne sais trop qu'en dire. Certes je m'étais choisi comme avatar sur les forums de discussion où je pérerais sur la Chine un portrait de Gengis Khan mafflu, moustachu et oblong. Certes je ne souffre guère des excès de lumière, même sur les pentes neigeuses qui surplombent Genève, et l'astuce de Rahan, le Fils des Âges farouches, inventeur du masque protégeant les yeux de la réverbération, ne me serait pas très utile.

Mais bridé, tout de même...

Puis, yeux bridés, cela veut dire quoi, en somme ? Je ruminai là-dessus durant quelques lustres, jusqu'à ce jour où les hasards d'un cours de langue me firent découvrir qu'en chinois les yeux bridés se disaient « yeux inclinés » 斜眼, que les débrider c'était les ouvrir grands, et que les jeunes et moins jeunes générations, hommes ou femmes, faisaient la fortune d'établissements spécialisés dans les opérations expresses de ce genre.

Je demande au Lapin de me signaler à l'occasion tel ou tel spécimen de débridage, pour que je m'imprègne bien des formes rectifiées de l'amande. Elle me regarde, soupire mentalement, et me suggère de la contempler elle.

Lapin est désourlée depuis l'adolescence.

Les fonds manquaient alors aux poches du col Mao, elle s'opéra elle-même avec des ciseaux flambés d'alcool de riz. Par contre, yeux bridés, dit-elle, examine ma fille un peu mieux, dont les vingt-cinq printemps refusent le scalpel.

Le subtil du passage de losange à l'ellipse ainsi m'est apparu.

Bridée, débridée, c'est en tous cas par ses yeux que Lapin m'a conquis. Ses yeux qu'elle sut garder clos lorsque, alanguie sur un sofa de sieste, attente du départ vers l'avion du retour, elle consentit aux furtives pressions déboutonnant l'une puis l'autre des attaches de son corsage. Les boutons ont sauté hors leur licou de soie. Lapin ouvrit les yeux, humides, désireux. Et qu'importait alors qu'ils fussent amandins ou bien écarquillés !

C COMME CLANDESTINS

Pour vivre heureux, vivons cachés. L'adage connaît cependant ses limites. Ces décennies de relation clandestine, sinon exclusive, du moins continue, ne pouvaient être totalement érémitiques du tendre. Les circonstances de nos rencontres faisaient que nos brisées en croisaient d'autres. D'ailleurs, le besoin de reconnaissance, de faire résonner notre harmonique dans le réel social nous poussait à dévoiler à qui saurait la préserver une part du secret.

Le côté Lapin est en réalité fort peu ouvert. S'il lui est arrivé à quelques reprises de m'emmener dans les coulisses de ses réunions, à Washington, Shanghai, Bangkok ou Istanbul, il me fallait rester discret. Jamais je n'eus l'honneur d'être présenté, sous quelque chapeau que ce fût, aux compagnons de labeur du Lapin international.

Une fois seulement, c'était en juillet 2006, je lui organisai des vacances parisiennes auxquelles participait une sienne collègue de travail. Leurs filles – une chaque – accompagnent depuis Pékin. Nous avons vécu deux jours de semi-publicité. Parcourir main dans la main les couloirs du Louvre ou du musée du quai Branly, ajouter notre chaleur à celle ambiante du métro nous menant vers Paris Plage. Nulle ambiguïté dans ces moments sur l'intime unissant le Tigre et son Lapin – mais il m'en fallait plus.

Mes hôtesse chinoises occupaient chacune leur chambre avec rejeton dans l'hôtel que je nous étai déniché près du Parc Montsouris. J'avais rêvé d'un

séjour où Lapin partagerait la chambre de sa collègue, les enfants s'éclatant dans la leur. Complicité entre adultes, elle déserterait la couche partenaire pour venir me rejoindre au cœur de nuits torrides. Las, les fantaisies félines ne se matérialisèrent pas – et dès le troisième jour, remâchant ma frustration, je m'esbignai en retour queue basse vers la Bretagne estivale pendant que mes touristes s'éclataient chez Disney. Au soir, Lapin courant vers notre havre en joie de me revoir ne trouva qu'un mot à la réception excipant d'impérieux motifs familiaux pour justifier ma décarrade – Madenn proche du terme devint mon alibi. Suivirent quelques semaines où nous nous battîmes froid.

Donc, sa collègue savait. Nous nous sommes revus depuis à Pékin tous les trois. La fille du Lapin du haut de ses treize ans avait sans doute tout bien compris. Nous nous croisons toujours en silence gardé. Une fois par hasard ou presque Lapin et moi avons buté dans ses parents, à l'entrée de l'immeuble où je la ramenais, une autre fois je me suis arrangé pour croiser la route qu'elle traçait avec sa sœur cadette pour une après-midi d'achalandage dont elle m'avait à l'avance dévoilé les contours. J'espérais vainement que ce tête-à-tête fortuit susciterait présentations, questionnement et progression. De même, c'était en 2019, elle consentit à visiter à mon bras une célébration pékinoise du centenaire de l'OIT. Notre parousie aurait dû déciller les yeux de tant d'anciens collègues qui n'imaginaient pas que nos uniques s'étaient joints au long de tant d'années.

Là encore, il n'en fut rien. Nous sommes arrivés en retard, le protocole m'a arraché de son côté pour m'exhiber en tribune tandis qu'elle se glissait aux bancs du tout-venant. Personne pour s'étonner du couple remarquable du Tigre et son Lapin.

Autrement, les partages sociaux furent de mon fait. Lapin était connue des raouts parallèles aux grandes réunions de New York ou Montréal où elle put me rejoindre. Nous avons visité des amis, des collègues, à Vienne comme à Lisbonne¹. Beaucoup me connaissant auront pu constater la joie qu'elle irradie dans nos moments d'ensemble.

Ces imprudences affichées n'ont cependant guère eu d'effet réactif ou catalyseur. Les mondes sont probablement bien étanches, où nous séjournons dans nos bulles plurielles. Chaque univers dont je participais s'étalait en hiatus de l'univers voisin, comme si les diagrammes de Venn de mon existentiel n'avaient d'intersection qu'en un for intérieur.

Le Tigre est désormais délié par veuvage des contraintes de cloisonnement qu'une commune volonté, ou commune couardise de rien précipiter qui fût irrémédiable et risquât de heurter nous imposèrent au long de ces trente années d'amours schizophrènes.

Côté félin, le Lapin est maintenant officiel, du moins dans la partie occidentale de mon existence. Mais le secret demeure pour la famille cunicole aussi bien que sur les aîtres pékinoises. Ombre et lumière, bifrons sont les amours Janus du Tigre et du Lapin.

¹ Voir ci-après, pour New York "La décade merveilleuse" et, pour Montréal, "Shanbulüke".

B COMME BIGAMIE

C'est en septembre 2004 que Lapin et moi cessâmes d'être amants pour devenir chacun bigame.

Notre liaison avait alors passé son premier cycle de douze ans. La fine fleur de la sécurité sociale internationale, qui m'avait mis le pied à l'étrier pour chevaucher dans la cour des grands vers la fin des années septante, organisait une réunion m'amenant à Pékin depuis Genève. Monique, mon épouse, avait tenu à m'accompagner pour l'occasion, souhaitant sans doute revivre des souvenirs d'ici là-bas et de là-bas ici en renouant contact avec la partie genevoise comme avec ce petit peuple de Pékin que nous avions quitté depuis une dizaine d'années.

Pour moi, il s'agissait de concilier l'eau et le feu – entretenir l'épouse et choyer la maîtresse tout en étant présent aux événements officiels autant qu'il le fallait pour justifier ma prise en charge. Rétrospectivement, je dois reconnaître ne pas m'en être trop mal sorti. Les munificences des feuilles de paye onusiennes aident il est vrai grandement à l'inventivité. J'avais loué une seconde chambre dans un hôtel situé sur un trajet du métropolitain desservant aussi bien le bureau du Lapin que le site de la conférence, tout en me ramenant sans trop de détours aux pénates nocturnes du Swissôtel.

Lapin, qui commençait de jouir d'une certaine autonomie professionnelle, avait posé congé tous les après-midi de la décade. Chaque jour, dès lors que j'avais pu confirmer ma disponibilité – quoi de plus facile que de s'éclipser du sein d'un millier de délégués répartis dans

une demi-douzaine de sessions parallèles – nous nous retrouvions sur le coup de midi en adultère au Novotel. Déjeuner, ébats, sieste – il nous restait du temps pour mieux se découvrir.

Jamais jusqu'à ces jours n'avions-nous bénéficié de tant d'intimité. Le huis clos aurait pu nous peser – je n'osais guère sortir de la chambre de crainte de croiser quelque connaissance congressiste –, il nous sublima. C'est une de ces après-midis là que nous avons décidé que notre avenir serait conjoint et exclusif.

Une fois formulée, cette perspective nous frappa d'une évidence éludée depuis trop d'années.

La messe fut vite dite : nous devions nous retrouver passées trois semaines pour un séjour d'une quinzaine à Washington. Lapin serait alors en mission, et moi de congés. Si cette resucée nous confirmait dans le bonheur du désir d'ensemble, alors nous effectuerions chacun de son côté les démarches qui s'imposent, informer les conjoints, rompre leurs ponts pour se construire le nôtre, et s'installer chacun chez soi en attendant que, ma retraite venue – elle n'était distante que de quelques mois, mes états de service me permettaient d'accéder à une liberté bien rémunérée dès l'âge de 55 ans – nous fondions ensemble un foyer pékinois.

Notre séjour au Dupont Circle tint toutes ses promesses. Rien ne pouvait nous déloger du nuage où désormais nous nicherions à demeure. Le serment de Pékin fut donc validé, et nous voilà prêts à franchir chacun son Rubicon.

Il ne restait qu'un pas. Mais alors que de conserve nous nous sentions d'attaque pour les plus grandes enjambées, la marche solitaire nous fut trop haute. Demain, promis, je lui parlerai, sinon le jour d'après...

Après quelques jours de tergiversation – nous nous tenions informés par courriel de nos reculades respectives – il nous fallut bien l’admettre : Lapin ou Tigre, nous n’étions pas prêts au combat, aux déchirures, aux cris, stupeurs et tremblements requis pour notre assomption.

Les Grandes Explications conjugales furent donc remisées. Rien cependant ne fut renié de notre découverte du désir d’ensemble.

Dès lors, notre couple revêtit, du moins pour nous, une légitimité parallèle. Nous étions bien plus qu’amants et plus tout à fait adultères, devenus deux conjoints qui continuaient d’en avoir d’autres.

E COMME ÉPOUX

Poly-, bi-, mono- ... Quel qu'en soit le préfixe, la *gamie requiert un ou plusieurs conjoints. Si de mon côté les choses me semblaient relativement simples – épouse bien présente, connue de Lapin qui la fréquenta ne serait-ce qu'à minima les premiers temps de nos amours, épouse ménagée dont je m'efforçais de me pas provoquer les soupçons en maintenant active notre communication quelles que soient les circonstances –, l'autre époux générait bien des incertitudes.

Jusqu'aux tiers initiés qui s'en étonnaient, constatant la fréquence des épisodes fusionnels du Tigre et son Lapin. Comment se faire se peut-ce qu'un mari ne doute pas aux absences répétées, outre-mer ou domestiques, aux rentrées plus que tardives dans un domicile conjugal allégrement abandonné sur tant de cœurs de week-end ?

Je n'ai croisé qu'une fois, je crois, le conjoint du Lapin. Il l'avait accompagnée pour visiter un collègue souffrant sur un lit d'hôpital alors que je me retirais visite faite. J'ai souvenir d'un homme grand, élégant, jeune encore mais quelque peu dégarni, d'une silhouette bien mieux assortie au raffinement du Lapin que le barbu-ventru de mon quintal hirsute.

Cet époux, me confia-t-elle, Lapin se l'était choisi durant ses années universitaires. Une fois le dévolu jeté sur ce condisciple, elle avait su le conquérir puis l'épouser. Lorsque nous faillîmes l'un pour l'autre pour la première fois, aucun autre lien que celui du mariage ne la retenait – et le divorce chinois n'est pas vraiment

un parcours du combattant. Pourtant elle choisit de se faire concevoir par son époux trompé l'enfant unique auquel elle aurait droit, et de ne pas décrocher l'œuf à peine fécondé.

Il est vrai que nous n'avions – l'on se situe alors dans le second semestre de 1992 – guère de perspectives d'aller bien au-delà de nos primo-éblouissements. Je m'étais emberlificoté dans des séparations-retrouvailles conjugales avec tierce maîtresse qui auront certainement contribué à persuader Lapin de notre peu d'avenir – au point de l'amener à changer d'employeur pour mieux brûler les vaisseaux où nous ne pouvions embarquer.

Lorsqu'enfin mes soubresauts matrimoniaux se sont d'apparence calmés, Lapin, informée par ses anciens collègues de mon retour vers une sorte de normalité sociale, a pu tenter un rapprochement à l'occasion de mon anniversaire. Le temps que j'y réponde il était déjà trop tard. L'enfant qui lui est née mi-décembre 93 fut conçue dans cette période où nous n'étions toujours plus et pas encore derechef.

Depuis, trente ans bientôt, cet époux que je ne connais pas continue de nous entraver. Il doit avoir bien des atouts pour survivre ainsi ès-qualité. Pourtant, Lapin me le peignit brutal, me le décrivit gros buveur, banni hors de sa couche par un strict apartheid cubulaire.

Il demeure. Discret, mais présent. Avec des épisodes de vacances familiales, de fêtes d'entreprise, de visites protocolaires qui me rappellent bien, par l'absence forcée qui en résulte, qu'en somme l'union du Tigre et du Lapin demeure de second rang dans la réalité de son quotidien.

Lapin m'a dit une fois qu'ils « restaient ensemble à cause du gosse », le caractère tellement sélectif du système éducatif chinois ne permettant pas aux enfants d'étudier sereinement au milieu de tensions familiales.

L'enfant a maintenant réussi sa propre mise sur orbite, et ne constitue plus un alibi bien solide. Lapin doit désormais gérer sa mère, veuve de fraîche date et en perte d'autonomie. Puis il y a ce virus qui obscurcit l'horizon.

Bref, cet époux quasi-virtuel encombre toujours autant qu'un vrai. Et nul signe de lézarde, alors que de mon côté le départ de l'épouse a dégagé la voie. Nous étions convenu il y a une dizaine d'années, quand des circonstances professionnelles heureuses m'avaient ancré seul à Pékin – j'avais convaincu Monique que son état de santé ne lui permettait pas l'expatriation –, de continuer à ne pas forcer les choses pour éviter tensions et souffrances conjugales.

Lâcheté, ou bienveillance ?

L'époux, en tous cas, aura bien profité de ce sursis à exécution.

F COMME FAMILLE

Est-ce la patine du temps et la bouteille qui l'accompagnent ? Lapin et moi formons depuis des années un couple plus que crédible portant au front la marque paisible et honorable d'une vraie famille.

A l'occasion des restrictions sanitaires aux déplacements, les représentations françaises avaient mis en place dès le début de l'année 2020 un dispositif spécial permettant aux conjoints de fait sinon de droit d'obtenir un visa dérogatoire surnommé « Love is not tourism ».

Pour faire preuve tangible de la relation affectée par une séparation durable, il fallait fournir des « éléments objectifs pouvant attester de l'existence d'une relation sentimentale depuis plus de six mois avant la fermeture des frontières de la France (pages de passeport pouvant témoigner de séjour commun, réservation aux deux noms, photos familiales) ».

Nous aurions pu prétendre, et obtenir sans difficultés ce sésame du tendre. Lapin y était prête et qu'importe l'époux si elle disparaissait pour un mois de transgression. L'envolée COVID du côté francophone, les exigences de la mère pour la partie Pékin n'auront cependant pas permis encore de mise en œuvre.

Objectifs, pourtant, nous le sommes. Depuis tant d'années nous avons enchaîné les trajets et les séjours, compilé des centaines de photos engrangées dans un site sanctuaire sous l'intitulé on ne peut plus transparent de RabbitTiger. Photos ensemble, seuls, avec enfant, à Pékin,

à Paris, aux Amériques, sur mer, dans les airs, sur les rails, en voiture...

Famille si réelle, famille pérenne, famille soudée. Mais pas, et c'est là tout le hic, pas famille unique. Ou plutôt, car c'est ainsi que je le vis, famille dont l'existence s'arrête aux confins d'un quotidien où lacent d'autres liens, où couvent d'autres foyers. Pour être encore plus précis, depuis deux ans et quelque, famille Lapin-Tigre dont pour Lapin l'existence entre en clandestinité dès lors qu'elle franchit les portes d'un de ses deux autres univers parallèles, celui du conjugal officiel, et celui où avec sa sœur cadette elle tente d'amadouer l'Alzheimer qui guette leur mère.

Je m'exclus désormais de la schizophrénie, puisque la famille Lapin est la seule dont j'aie à me préoccuper. Mes enfants quand il sont là, Ulysse chien lorsque Lapin me sonne durant la promenade, mes camarades de terrasse quand elles sont ouvertes le savent bien : hors Lapin point de salut.

Mais la distance est longue. Notre séparation réduit à une portion congrue de quelques poignées de minutes la prééminence par écran interposé du monde où la famille Lapin-Tigre acquiert une existence physique pour elle qui m'y rejoint.

Cette pauvre famille est donc disloquée par un exil viral. Pour l'instant elle résiste, s'arc-boute dans sa virtualité, s'alimente aux espoirs de lendemains qui chanteront.

Mais moi dont l'existence ne tient qu'à ce fil-là, je la vois qui s'étiole, s'affadit, s'écaille, s'estompe – famille souffrant d'absence, pronostic réservé.

A COMME ABSENCES

时光如梭, 度日如年 – le temps défile aussi vite que la navette sur le métier à tisser, un jour vaut une année. Ce proverbe chinois témoigne de la dureté des absences. Il paraît que les chiens n'ont pas la notion du temps qui passe. Que leur maître les abandonne dix minutes ou deux heures, ils auront souffert du même manque affectif.

Les absences du Lapin ou les absences au Lapin engendrent la souffrance quelle qu'en soit la durée. Cette souffrance, cependant, n'aura pas forcément le même substrat selon que l'absence sera circonstancielle, un week-end, voire une soirée prise au vif ensemble d'une mission, ou structurelle, en temps de pandémie ségrégationniste ou d'affectations professionnelles divergentes. La courte absence génère une sorte de jalousie – que fait-elle, avec qui, est-ce que je lui manque... –, quand la plus longue est facteur d'angoisse – encore six mois, encore un an, tenir, le pourrai-je, encore et encore, on ne sait combien de temps, je me sens décatir...

Nous aurons connu bien des épisodes d'absence au cours de nos décennies de vie intermittente. En fait, jusqu'aux derniers lustres, notre communauté fut faite d'alternances. Il y eut davantage d'absence que de présence pendant les périodes d'active où j'officialisais à Genève ou à Moscou – ces cinq années-là furent même vierges de rencontre. Nous survivions alors sans trop de crises – comme tels qui cultivent la frugalité et savent festoyer d'un grain de raisin ensuite d'une olive, nous

salivions à espérer les retrouvailles. La rareté donnait toute leur saveur à nos moments d'ensemble. Courts et peu fréquents, ils étaient tout à nous, l'exceptionnel permettant l'exception. Lapin pouvait se rendre disponible pour pleinement répondre à nos attentes.

L'époque il est vrai – nous parlons des années fin ou début de siècle – se prêtait mieux aux disponibilités. Parents encore ingambes pour s'occuper de l'enfant alors en bas âge. Quant à moi, des mandats syndicaux fournissant toutes les couvertures nécessaires pour s'absenter presque à loisir. Au demeurant, à feuilleter maintenant les pages de mes passeports d'alors, si les visas attirent l'œil, ils ne sont pas si nombreux qui impliquent Lapin, disons un par trimestre pour à chaque fois une grosse semaine ou une petite quinzaine.

Notre toile était fort ajourée. Pourtant, elle s'avéra solide assez pour nous tenir vaillants jusqu'aux années de faste, celles où, retraité jeune d'esprit, j'accédai enfin à ce statut où l'absence au Lapin devenait exception. J'étais vingt ans après à nouveau résident à demeure dans la même ville qu'elle.

Et c'est alors, quand j'aurais pu jouir de la plénitude de notre coexistence, que la douleur de l'absence me devint plus prégnante. Chaque jour en fait était séparation ou, pire, non-rencontre. Car si j'étais maître de mon temps et de mes lieux pour mes séjours en Chine, Lapin, elle, vivait toujours aux confins de trois mondes, celui qui l'accueillait en conjointe du Tigre, celui de l'épouse officielle, mère soucieuse et cheffe d'un bureau parfois bien exigeant, celui enfin de la fille dévouée aux parents vieillissants avides de soutien.

Durant toutes ces années, une bonne douzaine, je rageai de devoir me contenter d'un rang prioritaire qui ne soit pas premier. Lapin à qui l'époux demande de l'accompagner pour telle sortie protocolaire, Lapin dont

le week-end est pris entre manécanterie et aquarelle, Lapin que l'on missionne en terres étrangères alors que le prestige de son rang désormais interdit l'accompagnement par Tigre clandestin, tout se sait, tout peut se colporter, Lapin dont l'appel au secours du père ou de la mère vient bouleverser les plans que nous échafaudions, Lapin qui ne sait plus où donner de la tête, des jambes, de l'automobile, Lapin qui en oublie le coup de fil qui rassérène, le billet d'amour qui calme les aigreurs, le clin d'œil messenger qui me dit « À bientôt ! ».

Alors que j'aurais dû bénir chacun de nos moments, si riches et nombreux au regard des portions congrues de naguère, je me renfrognais aux occasions manquées, je m'aigrissais à ce que je ressentais trous dans notre carte du tendre. Ainsi je me renferme, je boude, Lapin en souffre, s'en attriste, s'en accuse – à mon tour le remords me saisit car je me sais injuste, et je feule autour d'elle qui me reprend avec notre bonheur...

Il est cependant une douleur d'absence à laquelle je n'aurai guère prêté attention ces années de résidence Lapin, celle subie par l'autre moitié seule à se morfondre par Monts d'Arrée ou par Trégor. Monique il est vrai ne s'est jamais plainte d'être ainsi laissée pour compte, à devoir bricoler une vie sociale avec de moins en moins de voisins et d'autonomie. Je crois bien qu'elle avait pressenti que les charmes m'attirant inexorablement vers Pékin n'étaient pas seulement urbains ou professionnels.

Jamais cependant, ou si rarement elle ne m'en fit grief. Jamais donc je ne dus me confronter au choix qui peut-être aurait pu emporter à son tour celui de mon Lapin – à charge pour elle d'affronter sa part de vérité en présences et absences, presque trente ans de dissimulation à assumer devant les parents, l'époux, la fille.

H COMME HIVER-HIVER

L'enfant unique auquel Lapin avait droit est née un 22 décembre, en 1993. D'où son petit nom de 冬冬, DongDong, Hiver-Hiver. Les enfants chinois sont dotés dès leur naissance d'un petit nom représentant les circonstances de leur venue au monde, les ambitions nourries pour eux ou la destinée que leur present la tradition familiale. Ce petit nom est d'usage restreint au cercle rapproché. Ils disposent bien sûr d'un « post-nom » faisant état civil accolé au patronyme. Hiver-Hiver s'appelle donc 钱诗鸿 Qian Shihong, son prénom signifiant en gros La grande poétesse, « grande » étant ici signifié par le caractère 鸿 utilisé pour le Cygne. Si l'on m'avait demandé mon avis pour un prénom occidentalisé, j'aurais suggéré Léda, Sappho ou Bilitis. Heureusement pour Hiver-Hiver personne ne m'a sollicité !

Sa mère et moi, lorsque nous l'évoquons, la nommons Petit Coq – Rooster en anglais – à partir du totem de son année de naissance. Nous eûmes, lors de sa mi-enfance, quelques échanges sur la manière dont il conviendrait qu'elle s'adresse à moi, lorsque nous serions devenus famille recomposée. L'imminence fantasmée rendait l'intitulé urgent. Il y avait 后爸, « Papa d'après », ou 继父 « Père continué ». Comme cela ne se fit pas, aucun des deux n'eut cours. Pour Hiver-Hiver, je suis devenu Professeur – laoshi – du seul fait que j'ai eu le privilège de l'assister une ou deux fois par Skype pour des devoirs de maths où pataugeait sa comptable de mère, mon amante.

J'ai connu Hiver-Hiver dès avant sa naissance, même si je n'y ai pris aucune part – lors de la fécondation, j'ai compté et recompté, Lapin et moi n'avions pas encore renoué, après le battu-froid du transfuge d'employeur, irritée qu'elle était de l'irruption dans nos fraîches amours d'une tierce maîtresse puis du retour impromptu de l'épouse à peine congédiée. Ce n'est que fin avril, un mois après la petite graine, que Lapin et son Tigre renouèrent de chair, une fusion que nous n'avions alors plus connue depuis juin de l'année précédente.

Le Lapin enceint accueille son Tigre dans les après-midi que nous dérobois à nos emplois du temps. Je la vis s'arrondir d'Hilton en Novotel. Hiver-Hiver a rué entre mes mains apposées en verrière du grand bain amniotique.

Dès lors je suivis chaque pas dans la vie de cet enfant non mienne. Hiver-Hiver s'habitua vite à me rencontrer au détour des couloirs menant au bureau maternel. Je l'ai accompagnée à ses enseignements périscolaires lorsque Lapin ne le pouvait, j'ai partagé leur repas en absence du père dans les appartements où la famille déménageait pour suivre l'itinéraire scolaire. J'ai baguenaudé en week-end, escorté à Paris, invité ou été l'hôte de bien des restaurants où le coup de fourchette n'avait plus de secret pour Hiver-Hiver.

L'enfant a grandi. Elle a passé tous les obstacles, bachelière, licenciée, diplômée de Bordeaux, masterisée d'HEC, Hiver-Hiver est devenue cette superbe jeune femme, trilingue, fan de vie et de musique pop, en train de se bâtir une carrière dans la finance, de nouveau à Pékin et toujours chez Papa Maman.

En fait, Hiver-Hiver, que je connais depuis si longtemps, qui ne peut ignorer les liens tellement particuliers me liant à sa mère, qui a plus d'une fois surpris des connivences, des affleurements, des mains

qui s'abandonnent, aurait dû incarner une alliée formidable pour inciter au saut définitif réunissant le Tigre et son Lapin.

Il n'en fut rien, presque au contraire. Le souci de ne pas perturber un esprit tout dévoué aux succès scolaires, si durs à obtenir mais si indispensables pour la gentry chinoise, a tout d'abord exclu, de cycle en cycle, la radicalité que notre union aurait méritée. Lorsqu'Hiver-Hiver fut entrée dans la vie active, je ne sais quelle pudeur, quelle crainte du blâme, a retenu le pas. Lapin n'ose pas s'ouvrir à sa fille de nos rêves d'ensemble ; elle me l'a avoué, la jeune adulte intimide son amoureuse de mère.

Hiver-Hiver dont Lapin disait qu'adolescente elle appréciait notre relation, heureuse d'y constater l'épanouissement maternel, est ainsi devenue, sans le savoir ni vraiment le vouloir, le dernier coin enfoncé entre Tigre et Lapin.

À maintenant 28 ans, Hiver-Hiver devrait cependant bientôt quitter sa basse-cour. On ne lui connaît pas d'amoureux – je m'en enquiers régulièrement auprès du Lapin, persuadé que seul l'exil du Coq libèrera les flots nous charriant ensemble aux rives pour de bon, aux rives pour de vrai.

A moins qu'au tout contraire la venue d'un poussin ne conforte Lapin dans son rôle, sempiternel, de veilleur au grain familial.

“Alors, tout le secret de ton chant ?

C'est que j'ose

Avoir peur que sans moi l'Orient se repose !”

D COMME DORMIR

L'union charnelle du Tigre et du Lapin s'est placée d'emblée sous la protection d'Hypnôs. Après une première et courte soirée en bal dansant à l'occasion d'une mission nous menant à Xi'an – l'armée des terra cotta – nous avons poursuivi vers Chengdu – le Sichuan et ses bonnes âmes.

L'avion du retour était prévu au début de l'après-midi. Lapin avait dû libérer sa chambre. Mon rang valait une demi-suite et le privilège d'un horaire tardif pour le déguerpissement. J'avais donc proposé au Lapin de profiter de ces munificences pour attendre ensemble l'heure du départ dans des conditions plus confortables que les fauteuils du hall d'accueil. Pendant que je me prépare dans la chambre, Lapin se repose sur le sofa du salon. Et quand valise bouclée je m'en viens la rejoindre, je la trouve endormie, alanguie dans un rayon du doux soleil d'avril. Lapin est si belle, si offerte, que je n'ai pu me soustraire au désir d'explorer, et Lapin s'éveillant a réclamé mes doigts pour confirmer l'extase.

Dormir ensemble ne fut pas toujours le plus simple.

On ne badinait pas avec la morale dans la Chine de Jiang Zemin – celui qui enlaça Bernadette Chirac pour quelques pas de danse. Lorsque Lapin et son Tigre séjournaient en privé, les apparences voulaient que deux chambres soient réservées, et la sécurité préférerait qu'elles aient l'air d'avoir été occupées. Je me souviens encore d'une nuit de villégiature dans une sorte de club house de Miyun, banlieue de Pékin, où Lapin avait estimé possible de ne pas se désenlacer après l'étreinte

vespérale. Cette nuit me fut longue, guettant le moindre bruit de couloir, dans la crainte angoissée d'une irruption de la milice en chasse à l'adultère.

Lapin a cependant vite trouvé une parade à la pudibonderie sociale. Comme c'était elle qui gérait l'intendance, elle nous réservait désormais une suite. Les apparences étaient sauvées, puisque chaque membre du couple illégitime pouvait prétendre à son alcôve privée.

Puis vint l'ère de Hu Jintao, quand la Chine, sure de sa puissance retrouvée, pratiqua en corollaire un adoucissement des contraintes sociales. Lapin et Tigre désormais pouvaient cohabiter sans crainte de cerbère, partageant des couches parfois aussi larges que longues voluptueusement centrées dans des chambres d'hôtel de plus en plus étoilées.

Savoir où l'on dort ne dit pas tout du comment. Aimer vraiment, c'est dormir vraiment. La durée du couple, leur facilité à se retrouver, franchis tous les obstacles, comblés tous les fossés d'absence, tient sans doute au moins pour partie à la qualité de leur dormir ensemble.

Encore maintenant, disons plutôt encore naguère, cela fait trop de temps sans pratiquer, nous connaissons le même rituel qu'à nos débuts d'il y a trente ans.

Chaque fois qu'il y a couche partagée, il y a coït. Et chaque coït résulte en notre endormissement. La perte de conscience est simultanée, irrépressible, nous ne nous endormons pas enlacés, mais bien emberlificotés.

Puis, une demie heure, trois quarts d'heure plus tard, l'on s'entre-réveille, on se constate, le sexe de l'un parfois toujours aux basses lèvres de l'autre, on se cale, s'ococoule, se chien-de-fusille, moi à gauche – le caractère 左 porte la marque yang du labeur –, elle sur ma droite – les mains jointes de 友. Nous restons ainsi

des minutes ou des heures, jusqu'au moment de son retour Lapin vers l'officiel familial, de son départ sur la pointe des pieds du petit matin pour prendre son service, de notre paisible étirement de matinées sans hâte quand sourit le réveil.

Elles sont loin les angoisses premières des nuits clandestines.

Le Tigre et son Lapin dorment plus que leur soûl. Au point que chaque fois qu'ensemble nous avons la chance de disposer de temps pour prévoir des loisirs, les plans tirés, de se lever tôt, disons huit heures, nous partirons encore à la fraîche pour rejoindre avant midi ce jardin botanique, ce marché aux puces, cette portion de la Grande Muraille, ce Palais d'été, ces Collines parfumées qui requièrent la journée pour bien se visiter, ces plans, nous les replions bien soigneusement.

Se lever ? Peut-être, quand l'estomac se met à gargouiller. Mais une fois repus, s'envisager chacun dans sa robe de chambre, en tirer le cordon, en écarter les pans... et reprendre aussitôt l'horizon de la couche accueillante aux odeurs, aux sucs et au sommeil.

W COMME WAGON

C'est le moment des premières fraises dans le Shandong, 1992.

Le train de nuit nous emmène, Lapin et Tigre, fonctionnaire interprète et son chef de bureau, de la capitale provinciale vers Yantai, la cité du riesling au temps du protectorat allemand, où nous devons inaugurer une structure locale. J'avais usé de mes prérogatives pour instaurer une règle : tout déplacement directorial devait par rotation inclure une des trois secrétaires – Tigresse, Singe et bien sûr Lapin. Motif officiel et fort louable, stimuler les troupes, dont la rémunération était presque symbolique, en leur faisant découvrir leur pays. Les voyages étaient rares alors pour les Chinois de base. Motif réel : au moins une fois sur trois recréer avec Lapin les conditions de notre tendre découverte du Sichuan – sans contraintes de bienséance, nul besoin de supplétif pour compléter la délégation.

Ce n'est pas la première fois que Tigre et Lapin nous voyageons en train. En décembre de l'année précédente nous avons déjà traversé les campagnes, de Pékin vers l'Anhui. Un trajet de nuit retardé par la neige. Mais je n'avais pas profité alors de cette intimité. Je découvrais mon nouveau monde, Monique nous accompagnait dans cette initiation et je n'avais pas encore réalisé la perle d'Orient assise en vis-à-vis. Mes souvenirs Lapin de ce premier transport restent donc lacunaires.

Par contraste, vivace et si prégnante la persistance de la mémoire pour cet autre wagon.

Lapin et moi, dans le couloir face au compartiment, à chuchoter les mots de notre découverte tandis qu'imperturbable le noir d'encre défile son train de sénateur, on était encore loin de la grande vitesse sur rails. Mais nous ne sommes pas vraiment seuls. Un officiel nous a pris en charge dès la descente d'avion et nous cornaque vers notre destination finale. Il nous fait bientôt poliment mais fermement savoir que le babil de coursive ne saurait se poursuivre – il nuit au sommeil des voyageurs et n'est pas prévu au code des bonnes mœurs. Nous regagnons donc le compartiment, couchettes superposées. Dans la nuit persistante, notre communion se prolonge en silence, la communication se fait par doux tamponnements de pulpe phalangienne et enlacer de doigts.

Depuis, les déplacements Tigre Lapin, il y en eut de toutes sortes, métro, bus, voiture, navire, avion, se doivent d'être tactiles, de deux mains chevauchant autour d'une même barre, de genoux abordant une courbe serrée, d'épaules en friction de queues d'embarquement, assis les doigts mêlés, sourires somnolents de la course au bonheur.

I COMME INFIDÈLE

La fidélité exclusive n'a jamais fait partie de ma panoplie matrimoniale. Affaire d'époque, sans doute et de mœurs libertaires. Cela ne signifie pas pour autant que Monique et moi nous étions infidèles. Paradoxe du savoir aimer, nous pouvions explorer ailleurs sans remettre aucunement en cause l'engagement fondamental.

C'est ainsi que dès noces prononcées le Tigre en devenir est allé renifler de ci de là sans jamais vraiment s'éloigner de sa tanière. Il y eut une exception, pour partie contemporaine du Lapin, qui faillit mettre à mal le dogme du « et en même temps ». Cette quête d'une autre conjugalité s'est mal terminée, par un retour frustré à la normalité. Un échec qui aura peut-être influé sur le devenir Lapin, justifiant des procrastinations reléguant l'avenir à des temps incertains. Crainte d'échouer à nouveau qui empêcha le progrès tout en fondant la durée, jamais le Lapin ne fut public voire allusif pour mon foyer officiel.

Pourtant infidélité alors il y avait. Elle dura des lustres à languir après un ailleurs qui ne pouvait se vivre qu'en pointillés du temps. Infidélité sans culpabilité, pas de remords, juste l'inquiétude d'être découverts avec une mise à jour survenant peut-être sans l'assentiment Lapin, ruinant d'un coup de projecteur l'édifice d'énergie sombre hébergeant nos amours. Car l'épouse convaincue de mes vellétés n'aurait sans doute pas voulu se résigner, encaisser en silence. C'est du moins ainsi qu'elle avait réagi les quelques fois d'avant où mes

frasques lui semblèrent péril en la demeure. Affronter le danger, lui tenir tête jusqu'à ce qu'il recule, qu'il s'écarte pour redonner toute sa place à la légitimité.

Pas d'affrontement donc avec le Lapin, et les soupçons demeurèrent des pressentiments. S'il n'y eut pas exploration de la face cachée des engagements Lapin lorsque, les dernières années, je veux dire celles d'après 2005 où le Tigre avait établi à Pékin un campement à ce point permanent qu'il n'était pas besoin d'un grand clerc pour deviner l'anguille sous roche, c'est sans doute parce que l'épouse pressentait que ce combat-là pourrait bien être celui de trop. J'avais alors en moi assez de ressources pour subsister sans elle, même si l'alternatif avait tardé à se brancher. L'avenir, hélas, aura démontré que cette hypothèse d'autonomie tenait la route, puisque me voici seul, amer, désabusé, mais en rien déconstruit.

Infidèle sans l'être tout en l'étant, je l'ai été aussi vis-à-vis du Lapin. Nos intermittences me laissaient trop de loisirs – il y en eut quelques-unes, des aventures parallèles. Je me suis jusque-là gardé de les lui dire. Je crains la jalousie Lapin. Non qu'elle crie ou s'emporte, mais contrariée elle se renfrogne, elle pleure des larmes de silence, et je ressens alors un poids d'être coupable que l'ire flamboyante permet d'évacuer. La perte du Lapin par un Tigre infidèle, cela je ne sais pas si je pourrais l'endurer.

Infidèle, j'ignore si le Lapin a sentiment de l'avoir été, tant elle prend soin d'éviter tout risque de divulgation de son engagement Tigre. Une démarche en somme pas trop éloignée de la mienne, ne pas avoir à combattre des vagues que l'on aurait suscitées par trop parler ou mal cacher, car on ne sait pas vraiment où et dans quel état pourraient nous échouer les rouleaux conjugaux.

Au long de nos trente ans, Lapin aura peut-être, parfois, visité d'autres ailleurs. Elle n'en parle jamais, et je n'ai pas raison de m'interroger à ce propos. Non plus qu'elle ne questionne mes moments d'interlude. Parfois, je sens juste une petite pointe prête de ressurgir, jalousie d'attirances supposées, au point que des aventures que Lapin prêtait à son Tigre, qui n'étaient pas et n'auraient pas été, se matérialisaient pour la seule raison qu'elle les crut possibles. Il est ainsi des noms que devant son Lapin le Tigre évite de prononcer.

Ces infidélités multiples et bigarrées, réelles ou supposées, forment un élément de nos vies de conserve. Notre univers connaît des parallèles sécantes. L'art du Lapin Tigre, c'est d'éviter que les intersections ne soient trop nombreuses, sources de nœuds gordiens que l'on ne veut trancher.

X COMME XOXO

Pour un changement sans affrontement, déplaçons le terrain des luttes. Il s'agit en somme de trouver refuge, en tant que Lapin - Tigre, dans un terroir où l'époux ni l'épouse ne sauraient patrouiller, un terroir d'où seraient absents les reproches silencieux ou muets, sociétaux ou familiaux, un terroir exempt de comptes à rendre, vierge du lourd passé et des liens du mariage.

Cet endroit, où il n'y avait ni brides de Pékin ni mors traditionnels, Lapin le connaît bien, le Tigre y fut convié. Lorsqu'elle quitta le bureau où je m'étais en directeur et amant incertain, Lapin rejoignit la représentation locale d'une autre organisation internationale dont le quartier général se situe à Washington. Avec les années, Lapin s'y est fait connaître, elle a gravi pas mal d'échelons et remplit désormais les conditions requises pour pouvoir aspirer au graal sur sol américain.

Encore faut-il que l'occasion se présente. Les places sont chères, peu d'offres dans sa spécialité comptable, et bien des postulants. Peu de chances de remporter à la loyale un de ces précieux sésames - il y aura toujours un candidat mieux diplômé, mieux introduit, mieux formé, mieux adapté linguistiquement ou culturellement, qui aura préséance.

L'organisation dispose cependant d'une alternative pour contourner un peu les règles déloyales de la concurrence. Sous couvert de formation, elle propose à ses cadres décentralisés des détachements biennaux qui peuvent déboucher sur des affectations de plus longue

durée, à charge pour l'impétrant de se tisser l'entregent nécessaire.

Il n'y a pas tous les ans d'ouverture dans une spécialité qui convient. Même si l'intervalle entre deux possibilités n'est pas tout à fait la période orbitale d'une comète, il vaut mieux tâcher de saisir aux cheveux l'occasion qui se présente.

En voici une. Le Tigre vient de prendre sa retraite. Nous sommes fin 2006, une responsable mutée de Pékin à Washington se souvient du Lapin, lui signale une chance de détachement tout à fait dans ses cordes, l'encourage à postuler.

Tout baigne, tout roule, interview par Skype, Lapin est acceptée... Fière, heureuse, elle s'en vient au Tigre, prête à tout planifier, pour un peu elle aurait déjà commencé de boucler ses valises.

Quelle mouche a piqué le Tigre inconsistant ? Le voilà qui soulève des objections de forme. Lui, faute de carte verte, devra quitter l'Amérique chaque trois mois ; attention au coût de la vie, un grade valorisant à Pékin peut apparaître quasi subalterne au quartier général ; les écoles sont payantes, Hiver-Hiver n'aura pas forcément le bon niveau d'anglais, mais tout cela, ce que j'en dis, ne compte pas – choisis, je te suivrai !

Le soir, chez elle, ce n'est pas son époux qui dresse les obstacles, mais bien Hiver-Hiver du haut de ses treize ans, abandon des amis, perte des grands parents, plus de repères, terre de sauvages...

Lapin est estourbie. Double coup de massue, lâchages accablants, elle renonce. Et moi, je viens de renoncer au bonheur. Toutes ces années plus tard, je cherche encore à comprendre par quelle lâcheté je nous ai refusés.

Sans doute étions-nous alors trop proches de ma débandade parisienne de l'été 2006², où je m'étais frustré de devoir partager notre temps à l'aune de la bienséance. Je craignais que ce sentiment d'insuffisance ne se répète : « Pour ménager Hiver-Hiver vivons cachés, on te trouvera bien un studio pas trop loin de notre résidence principale, on se verra souvent, on partira en week-end, petit à petit elle s'habitue à notre Lapin-Tigre ». Incertitude sans possibilité depuis l'outre-Atlantique d'un retour comme celui qui avait pu s'agencer du parc Montsouris à la Bretagne, car il me serait difficile de déménager en catimini vers le district de Columbia.

Sans doute n'étais-je alors pas encore convaincu que nous étions viables. Mes résidences prolongées à Pékin n'avaient pas commencé, le couple Lapin-Tigre restait d'intermittence, le souvenir cuisant d'un précédent échec n'excluait pas d'autres brûlures. Bref, je nous ai sabordés.

Il fallut attendre dix années pour que repasse la comète.

Plus d'obstacle Hiver-Hiver, elle volait de ses propres ailes entre l'université du Peuple à quelques centaines de kilomètres de Pékin, le programme grande école de KEDGE à Bordeaux et le campus d'HEC. Du côté Tigre, s'en était fini des réticences, l'esprit m'avait béni, je chérissais chaque instant Lapin, languissant, insatiable, de tous les suivants, amours à la Zénon en discontinuité de pas imperceptibles.

Le soir est là de l'interview qui doit tout décider. Décalage horaire oblige, il y a douze heures de différence entre Washington et Pékin, le Skype se déroulera à partir de 20 heures.

Bien sûr je ne puis assister à l'entretien. Je tourne en rond au rez-de-chaussée chaland de l'immeuble de

² Voir C comme Clandestins

bureaux, faisant emplette pour passer le temps et conjurer le sort d'un bouquet de crocus – la joie, en langage floral – et d'un couple de petits singes en peluche plastique, symbole de l'unité Lapin-Tigre – en France on dirait des Kikis de tous les Kikis, là-bas on les nomme sobrement des XoXo.

Enfin Lapin paraît – mais je vois aussitôt dans son pauvre sourire que les augures ne sont pas bonnes.

Les temps sont différents. Son grade est désormais trop élevé pour la position offerte, ses protecteurs eux aussi ont changé de secteur et n'interviennent plus dans cette sélection, il y a des dents plus jeunes et plus longues avides de croquer la pomme. Elle accueille les fleurs, elle étreint les XoXo. Lapin ne pleure pas. Mais elle est triste. Nous aurions tant voulu que le destin tranche pour nous les fils dont nous ne savons décidément pas nous dépêtrer.

V COMME VÉLO

La bicyclette est indissociable de l'image de Pékin. La ville forme, il est vrai, un écrin idéal pour le biclou, une immense plaine sans pratiquement le moindre dénivelé sauf lorsque la modernité contraint à emprunter un échangeur.

Certes quelques obstacles météorologiques, avec les vents du nord en rafales de Gobi, les particules de chauffage au charbon, les trombes d'eau du début de l'été ou les décades de pierre fendre en veille de fête du printemps, mais rien d'insurmontable pour les millions d'adeptes du vélo au quotidien. Même si le développement impressionnant des transports en commun a rendu le vélo moins indispensable, les chevaucheurs semblent toujours aussi nombreux au long des trente mille kilomètres du réseau routier de la capitale.

Parmi ces vélocipédistes, le Tigre est plus assidu que son Lapin. Elle conduit davantage depuis sa migration vers la grande banlieue il y a une douzaine d'années, préfère le siège du taxi à la selle même molletonnée, le vélo lui est plus un loisir qu'un moyen de transport.

Mais nous avons cependant vécu ensemble les évolutions du confort cycliste de Pékin, depuis les locations égrenées en stations le long des deux lignes de métro, jusqu'à l'achat de nos premières bicyclettes en commun – vert foncé pour moi, rose pour elle. C'était en septembre 1999. Les célébrations du cinquantenaire de la Chine populaire ayant amené la fermeture administrative des officines de location situées sur l'axe

horizontal de la ville, il nous fallut trouver d'urgence une alternative. L'achat se fit au supermarché un quart d'heure seulement avant sa fermeture pour les dix jours de festivités.

Lapin hébergeait ma monture au râtelier de son immeuble lors de mes intermittences. Puis, avec l'essor de l'informatique portable, la révolution des bicyclettes partagées sans ancrage fixe remisa nos antivols au rayon des accessoires obsolètes après une dizaine d'années de fidèles services – Ofo, Mobike, Didi, bicyclettes bleues, oranges, vertes, nous enfourchions à loisir, pour cinq minutes, pour une heure, nous fondant dans la masse des neuf millions d'engins pékinois.

La liberté cycliste nous l'avons retrouvée presque à chaque étape que nous avons franchie. Lapin et Tigre visitèrent à deux roues tout le sud de Manhattan, les berges du Potomac, le port de Montréal, les artères de Kowloon, les parcs de Zhuhai en face de Macao. Un seul échec, à Paris, où l'essai du Velib' ne dura que le temps nécessaire pour se convaincre que ces lourdes machines devant lutter avec le flot automobile promettaient trop de périls pour en tirer du plaisir.

Génération vélo ! Tigre fier comme Artaban lorsque ses collègues chinois louent l'assiduité virtuose avec laquelle il conduit sa bécane comme un vrai fils du ciel. Et Lapin amusée, qui l'accompagne au tour de roue mutin, parfois même, assumption d'épousailles, sautant sur le porte-bagage pour, en amazone, parcourir quelques encablures, partage de la bicyclette partagée.

R COMME RAYMOND

Le Lapin-Tigre avait d'autres symboles que la bicyclette pour incarner sa soif de rituels, de stabilité, de vie familiale.

Washington les occupa pendant toute une période, celle où l'employeur Lapin lui enchaînait formations et symposiums à une agréable fréquence. Lors de leurs séjours, CBS, une grande chaîne de télévision américaine, leur fournit un ancrage remarquable de stabilité.

Le Tigre avait vainement cherché par les drogueries du coin – ils logeaient du côté du Watergate – l'équivalent local de nos Télé 7 jours, Télérama, Télé poche ou Télé-Z. Pas ce type de magazine chez les précurseurs du cathodique, juste dans la presse quotidienne des encarts rikiki sans autres détails que le canal, l'horaire et le titre de l'émission.

C'est donc en zappant au hasard qu'un soir vers 18 heures 30 Lapin était tombée sur les aventures très familiales de Ray Barrone, ce Raymond que tout le monde aimait – « Everybody Loves Raymond ». Elle avait connu ce programme à New York en seconde partie de soirée³ et s'était entichée de cette famille entassée dans sa banlieue, père, mère, deux fils et des brus.

Quand elle se fut rendu compte que les protagonistes revenaient s'offrir tous les jours ouvrables pour 22 minutes d'écarquillement, plus question de lambiner en traversant Foggy Bottom. Si par malheur la réunion

³ Voir ci-après La Décade merveilleuse, Quitter le nid.

du jour avait duré un peu plus que prévu, c'est au pas de charge qu'elle nous rapatriait pour ne pas perdre une miette des humiliations infligées par la belle-mère.

Je ne sais toujours pas d'où tient la fascination que le petit monde de Raymond exerçait sur le Lapin, ni dans la peau de quel personnage elle put se couler.

Mais, comme nous ne restions pas sur place suffisamment longtemps pour absorber les 210 épisodes, je me fis un devoir, une fois rentrés dans nos résidences séparées, de dénicher les coffrets DVD de l'intégrale que je pus lui faire livrer. Lapin s'est ainsi enivrée tout son souï de Raymond – je crois, finalement, que c'était à lui qu'elle s'identifiait le mieux, pragmatique, rêveur, bon fils, bon frère certes, mais néanmoins toujours à l'affût de possibles transgressions.

Au séjour suivant, CBS avait changé ses programmes – Family Guy occupait la tranche horaire, mais pas le cœur ni l'esprit Lapin. Ceux-là nous tournèrent alors vers une autre routine, encore plus culturelle et, du point de vue des horaires, encore plus serrée.

Tous les soirs, à six heures précises, le Centre Kennedy des Arts de la Scène – Kennedy Center for Performing Arts – offre un show gratuit d'une heure au public qui trouve une place sur les chaises installées face à la scène du Millénaire, au bout de la grande galerie du foyer.

On y jouit de tous les genres, jazz, musique classique, ballet, folklore. Les spectateurs sont amenés dans ce joyau culturel des bords du Potomac par des navettes également gratuites ramassant les fans aux bouches de métro du voisinage, ligne bleue, ligne orange, ligne argentée.

Cette quinzaine-là, nous ne manquâmes pas une de ces représentations. Certains jours, la presse était faible, peu

de candidats spectateurs pour l'orchestre de bassons du Wyoming, nous pouvions facilement trouver chaises à notre pied. D'autres fois, c'était la petite grande foule pour tel soliste, tel trio, tel quintette. L'on s'agglutinait alors dans les ailes pour accéder peut-être au privilège d'être admis par les huissiers au-delà du cordon de velours rouge entourant l'espace privilégié de quelques dizaines de sièges. De toutes façons, l'on voyait et l'on entendait tout aussi bien debout, à la limite du carré magique, où l'on comptait sur le hasard, une famille quittant le show à mi-parcours pour ne pas manquer un autre rendez-vous festif, afin de pénétrer le saint des saints, ne fût-ce que pour les dix dernières minutes.

L'heure passée, les quelques applaudissements éteints, Lapin s'ébrouait mentalement, et nous rentrions, passage par la boutique à souvenirs, puis la navette retour vers Logan ou Dupont Circle, à moins qu'un cheminement doux ne nous amène à Georgetown juste à l'heure du dîner.

Joie d'être de quelque part – et le Tigre à l'ombre de son Lapin, accompagné compagnon.

P COMME PI ER DONG

Lorsque l'on attend avec une impatiente anxiété que l'autre fasse un pas dans la direction d'une rupture fusionnelle, il est des actes de la vie courante qui font douter des lendemains qui chantent.

Ainsi, lorsque Lapin remarqua sur une photo partagée en 2012 que le véhicule conduisant mes chiens n'était plus la Laguna rouge enfer qui l'avait accueillie à Roissy au printemps 2006, je n'osai lui avouer que j'avais changé de véhicule. Craignant que cet investissement ne fût pris pour un enracinement breton, j'attribuai à l'une des filles la propriété de la berline, demi-mensonge à peine, c'est elle qui la conduit lors de mes séjours pékinois. Lorsque j'appris fin 2004, que Lapin avait acquis en indivision matrimoniale un appartement triplex terrasse dans la banlieue à la mode pour s'y loger loin des miasmes du centre-ville, l'augure ne m'en sembla pas bon.

Dès lors, l'arrivée l'année suivante de Pi Er Dong ne put que conforter mes inquiétudes. Pi Er Dong est un cocker chinois. Il a tout des vrais, sauf la taille, inférieure aux standards européens. Une création génétique appliquée à bien des types de chiens, pour se conformer aux exigences de la législation pékinoise de l'époque qui imposait une hauteur maximale au garrot pour les animaux domestiques. L'on n'accueille pas un nouvel hôte dans un foyer que l'on pense quitter sous peu. Pi Er

Dong sonnait le glas de mes espérances, de nos serments de Dupont Circle⁴.

Lapin a peur des chiens, comme beaucoup de ses compatriotes. Sans doute le manque d'habitude. Le souci maoïste des villes propres et saines en avait durablement banni les compagnons à quatre pattes si fréquents sur les trottoirs occidentaux. Il lui fallut bien de l'abnégation pour accepter le fait accompli, un soir qu'elle rentrait dans sa banlieue loin des griffes du Tigre. Caprice d'Hiver-Hiver en complicité avec son père, ou roublardise de ce dernier pour enchaîner au foyer une épouse dont peut-être il pressentait les velléités d'envol.

Bien sûr, Pi Er Dong, c'est Hiver-Hiver qui s'en occupera... et bien sûr tout aussitôt Lapin hérita de toutes les tâches. Pi Er Dong, nom à rallonge, signifie Espiègle second Hiver. Cela traduit le dynamisme du chiot faisant penser aux facéties de l'enfant dont il devenait, en somme, le totem.

La vie de Pi Er Dong n'a pas forcément été des plus heureuses. Non que Lapin ait rechigné au devoir.

Sevré trop tôt, le chiot eut du mal à s'accrocher à la vie.

Lapin le couva littéralement, le nourrit au biberon, lui ménagea le meilleur des soins vétérinaires, de sorte que la larve quasi moribonde récupéra toute sa place dans le monde des poils lustrés, grandes oreilles et truffe fraîche.

Les difficultés vinrent des circonstances et en somme des exigences sociétales. Très vite, Hiver-Hiver franchit un pas dans sa scolarité en intégrant le collège. Ses brillantes études primaires lui ouvraient les portes d'établissements prestigieux, voie royale vers les grandes universités, on ne

⁴ Voir B comme Bigamie.

badine pas en Chine avec l'école, la sélection y est féroce dès le plus jeune âge.

Le collègue qui devait accueillir Hiver-Hiver se trouvait en centre-ville. Trop loin à l'époque pour une transhumance quotidienne qui aurait pris sur le temps à consacrer aux devoirs et révisions. Lapin aurait pu faire de sa fille une jeune pensionnaire, ou la confier à ses grands-parents, que leur Ministère d'origine logeait dans les beaux quartiers. Elle n'avait pas toute confiance dans la rigueur de ces cadres de délégation de tutelle parentale. Il advint donc ce qui est le lot de bien des parents chinois : la famille Lapin changea de clapier pour s'approcher au plus près de l'établissement scolaire. Ce furent les locations en meublé, un changement chaque année, au mieux bisannuel, parfois selon les pérégrinations d'Hiver-Hiver, montant en classe elle changeait de collègue, puis ce fut le lycée, parfois selon les exigences des propriétaires, désireux de changer de locataire aussi souvent que possible de manière à pouvoir sans vergogne augmenter le loyer des 20 ou 30 % que justifiaient une demande en hausse vertigineuse.

Pi Er Dong ne pouvait suivre. Les propriétaires qui ne louaient que dans l'attente de loger leurs propres enfants au sortir des études ne voulaient pas de ça chez eux. Ou, s'ils l'acceptaient, c'étaient les voisins qui se plaignaient des gémissements d'un animal dont les maîtres partaient tôt et rentraient tard. Les grands parents ne voulaient pas non plus de chien, trop dynamique et trop exigeant à leur goût.

Pi Er Dong devint donc par la force des choses le seul occupant du triplex de banlieue. Il vivait en reclus, relégué sur la terrasse d'une vingtaine de mètres carrés, doté d'un abri de fortune pour se protéger un peu de la pluie, de la neige, du vent ou du grésil. Il ne recevait de visite qu'une fois par semaine, quand Lapin, seule conductrice de la famille, venait renouveler le stock de

croquettes, rafraichir les gamelles d'eau, balayer les déchets organiques, parfois donner un bain et promener en laisse un petit quart d'heure dans le lotissement l'animal qui reperdait presque aussitôt sa maitresse à peine retrouvée.

J'ai participé à diverses reprises à ces séances de retrouvailles-abandon. J'ai prodigué des encouragements et des marques de sympathie à Pi Er Dong, je l'ai peigné, j'ai montré à Lapin comment débourrer ses longues oreilles. Puis j'ai suggéré de le confier à un refuge, nous en avons identifié un en pleine nature qui l'aurait accueilli, mais Hiver-Hiver s'y refusa – donner Pi Er Dong, c'aurait été comme la refuser elle-même.

On ne discute pas les diktats de l'enfant roi, et Pi Er Dong enquilla bien des années de baigne dans sa geôle faitière. Je ne sais comment il survécut aux intempéries, à la solitude, à l'acrimonie de quelques voisins de terrasse que ses pleurs affectaient.

Ce fut des années – jusqu'à ce que, Hiver-Hiver rejoignant finalement l'université, en 2011 ou 2012, la famille se re-transfère en banlieue, permettant au chien grisonnant de retrouver un semblant de normalité. Pi Er Dong passait encore en semaine ses journées sur la terrasse, mais il pouvait au moins chaque soir se livrer à des démonstrations d'affection et à des cavalcades dignes de son nom.

Il a quitté ce monde à un âge somme toute respectable pour les avanies qu'il aura supportées. Lapin, je crois, l'a pleuré. Et je t'ai enveloppé d'une pensée émue, brave petit cocker, toi qui fus le témoin des amours du Tigre et son Lapin.

T COMME THAÏLANDE

Bangkok fait office de capitale régionale pour pratiquement toutes les organisations internationales. J'y effectuai des passages relativement fréquents avant même que Lapin, fraîchement engalonnée cheffe d'équipe, ne commence à y avoir elle aussi ses entrées.

Bangkok faillit pourtant nous être fatale. Cela remonte à l'époque de mon entre-deux, entre Pékin 95 et Moscou 99. Les occasions n'étaient pas si fréquentes au couple Lapin – Tigre. Il me fallait encore ménager une hiérarchie, les jours de congé n'étaient pas extensibles à merci, les vols n'avaient pas encore entamé la spirale déflationniste du low-cost.

Un mois de décembre où une mission m'amenait en Thaïlande pour j'ai oublié quel symposium, l'envie me prit de prolonger un peu, de retrouver Lapin sur ses terres. J'avais encore alors des accointances fortes avec la bureaucratie chinoise, et pus me faire concocter un visa de courtoisie par la représentation thaïe, on a de l'entregent. Lapin devait avoir un mari outre-mer, des parents au chevet d'Hiver-Hiver, pas encore de Pi Er Dong dans les pattes. Elle m'attendrait à l'aéroport dès potron-minet, au débarquer de cinq heures de vol nocturne par China Airlines. Nous filerions de suite pour un long week-end d'amours à Tianjin, 100 kilomètres au volant de sa Passat toute neuve, importée par morceaux depuis Wolfsburg pour être montée à Shanghai.

À l'heure dite, dix heures du soir, taxi commandé depuis le Bangkok Royal Princess. Au dernier moment,

le refus qui déjà me submerge⁵. La peur de mal finir, celle de décevoir ou d'être déçu, Lapin et moi nous étions fort peu revus depuis la fin de mon séjour officiel à Pékin trois ans auparavant, et les courriels ne remplacent pas tout à fait le charnel. L'époque n'étant pas encore aux téléphones cellulaires, pas moyen de faire passer un message, et impossible de joindre la ligne fixe sans risquer de réveiller ses parents à la minuit sonnée. Donc, lorsque rendu à l'aéroport, je m'embarque pour un retour conjugal sans gloire par la Swissair, c'est pour laisser Lapin m'attendre en vain sur le tarmac pékinois, dans le jour qui bleuit de froid et de chagrin.

Oui, ce lapin de Bangkok aurait pu nous occire – je l'aurais mérité. Mais nous avons survécu. Comme elle devait m'aimer pour savoir pardonner une désertion si lâche, si cruelle ! Et Bangkok, dont l'irruption délétère dans le cercle Lapin-Tigre n'avait guère été glorieuse, nous revint sous un meilleur jour.

Je crois que notre première escapade date de février 2004. Lapin en formation, Tigre en roue libre l'avait rejointe pour une décade somptueuse.

Pendant que durant la journée elle planchait sur l'éthique, le développement, les clauses sociales et autres billevesées, je me réappropriais la ville. Je planifiais nos loisirs avec le concierge du Shangri-La, la Banque Mondiale n'a jamais été chiche pour l'hébergement de ses ouailles. Je nous concoctai ainsi des balancements à dos d'éléphant, des clapotis de klong en klong et un dîner romantique pour la saint-Valentin, la première que nous pûmes nous organiser en toute lubricité.

C'était Bangkok 2004, il y eut ensuite 2005, 2006, et le dernier du lot, Bangkok 2007 – Lapin montait en grade, ensuite ce fut directement Washington.

⁵ Voir C comme Clandestins

Pour Bangkok 2007, mes activités de consultant en Chine avaient commencé. L'organisation fut donc différente de celle des millésimes antérieurs. Nous avons prolongé d'une semaine sur place le séjour studieux du Lapin, quelques jours de rabiot à Bangkok, plus au Shangri-La, trop onéreux à compte d'auteur, mais dans une de ces boîtes à dormir du côté de Pat-Pong, un week-end de plage et bateau vers Pattaya, puis retour sur Pékin.

Lapin m'a déniché un appartement pour le mois qui me reste – ces années-là étaient encore celles de la courte durée. Nous nous y offrons le luxe d'une dernière nuit ensemble avant qu'elle ne doive se résoudre à rejoindre son domicile légal où l'attendent son époux et Hiver-Hiver qui va tout juste fêter ses 14 ans.

J'ai souvenir d'une nuit boudeuse pour cet interlude pékinois. Sans doute un rejet de l'inéluctable. Nous sortions de délices épicés pour retomber dans la marmite fade de la coexistence séparée. Peut-être aussi le mal de dents qui commençait de me prendre et m'empêcha de faire honneur au repas carnivore convié quelques jours plus tard en l'honneur d'Hiver-Hiver.

Ce soir-là, tandis que je pouvais à peine mastiquer, Hiver-Hiver lacérait à crocs étincelants la reine des entrecôtes. Insouciance et appétit de l'adolescence... Je me sentis vieillir.

K COMME KILOS

Il y a deux sortes de représentations du Bouddha.

Il peut être rieur, dodu voire replet, ou plus élancé, comme il sied à qui a vécu une vie d'ascèse. Le bouddha potelé symbolise le bonheur, la joie de vivre. Il est de loin le plus populaire en Chine où, lorsque l'on veut flatter quelqu'un sur sa bonne mine, on lui dit qu'il a pris du poids.

Lapin n'a jamais souhaité la protubérance de l'âme, fût-elle logée dans l'estomac. Très tôt elle a donc commencé à se préoccuper de sa silhouette. Durant les mois de nos séparations, elle se plaignait régulièrement auprès de son Tigre des kilos que la solitude et la nostalgie lui faisaient gagner.

Lapin n'avait cependant pas les mêmes exigences envers moi. Lorsque je revois les photos de nos débuts amoureux, dans les années quatre-vingt-dix, le contraste est saisissant entre la jeune fille svelte d'alors et le quintal quadragénaire que je véhiculais. Nous sommes maintenant un peu mieux assortis sous cet angle – j'ai quelque peu fondu, elle s'est emplumée.

Notre progression vers une sorte d'équilibre sur les plateaux ne s'est pas effectuée de manière continue et linéaire. Le yoyo si justement associé aux fluctuations pondérales ne nous a pas épargnés.

À cet égard, l'année 2005 fut spectaculaire. De retour d'une affectation quinquennale à Moscou, j'avais, sous le coup d'une sollicitation extrême du pancréas, perdu une bonne quarantaine de livres en quelques semaines. Lapin

ne voulait pas être en reste sur ce qu'elle avait pu constater par photos interposées – nous avons eu une longue période de relations uniquement virtuelles, géographie professionnelle obligeant.

Un gourou de la diététique lui avait donc concocté une cure à la hauteur de ses ambitions – s'amincir de dix kilos en deux ou trois semaines. L'objectif était en grande partie atteint lorsque nous nous retrouvâmes en mai 2005, mais Lapin voulut encore poursuivre un peu sur la voie de la perfection. J'ai donc assisté en partie à ce chemin de croix. Le régime était efficace au prix de bien des souffrances. L'essentiel des repas tenait dans une pochette de bouillie gluante à allonger d'eau chaude, quelques légumes ou fruits pour se lester un peu. Lapin souffrait en ingurgitant ses décoctions, je souffrais avec elle en me privant par solidarité de bien des délices des cuisines chinoises. Nous détournions les yeux devant les Häagen-Dazs, les Ben et Jerry, les Mövenpick que la belle saison rendait encore plus attirants.

Mais le plus attirant, c'était bien le Lapin nouveau !

Elle nous avait loué pour le week-end une chambre studio dans une résidence pour curistes de la banlieue nord de Pékin, entre les tombeaux Ming et un tronçon de la Grande Muraille.

Notre havre présentait l'originalité de disposer d'un bassin dans la pièce principale, une sorte de demi-cube de trois mètres d'arête, que l'on pouvait faire emplir d'eau thermale pour y patauger à loisir. Les pudiques maillots de bain valsèrent promptement, et le Lapin nature, léger mais si réel, flottant et ruisselant, arborait la même splendeur qu'à nos premiers effluves, presque quinze ans plus tôt.

Qu'on ne vienne pas dire que les régimes ne tiennent pas leurs promesses ! J'étais témoin par cette

métamorphose du fruit si onctueux de tant d'abnégation. Je ne fus d'ailleurs pas le seul à être troublé par cette remontée aux sources de jouvence. Lapin me dit ensuite qu'au retour chez elle, il lui fallut au matin d'une nuit passée comme toutes les nuits là-bas en chambres séparées repousser l'insistance de son époux cherchant à l'honorer sur la table de la cuisine – lui qui, depuis l'arrivée d'Hiver-Hiver, semblait avoir oublié le chemin marital.

Si efficace soit-il, un régime contrarié ne produit plus d'effets. Avec le relâchement de mon départ, les tentations des restaurants et des pâtisseries émaillant le rez-de-chaussée de son immeuble de bureau, Lapin reprit des chères. Elle tenta une nouvelle fois, après deux-trois années, l'expérience drastique du régime. Je l'accompagnai à sa première consultation dans l'ancre du gourou, un appartement sans grande originalité d'une barre d'immeubles de la banlieue nord. Lapin reprit pendant quelques jours ses décoctions fétides. Cette fois cependant le miracle n'eut pas lieu. Son corps peut-être avait faibli, sa volonté s'était émoussée. Lapin ne supporta pas une pleine session de souffrances et abandonna l'expérience avant qu'elle produisît effet.

Depuis, nous acceptons nos corps au naturel. Désir, plaisir demeurent, se confirment et s'assument en dépit des balances.

L COMME LUBRIFIANT

Il paraît que les hommes, bestiaux sont-ils, éprouvent pour beaucoup d'entre eux une attirance au sexe anal, celui qu'ils imposent, pas celui qu'ils subissent – alors que les femmes sont dans les mêmes proportions réticentes à cette pénétration.

Tigre, je ne fais pas mentir le stéréotype. Quant à Lapin, tout inquiète qu'elle fût lors de nos premiers jours en comparant son étroitesse prénatale à mon cylindre dressé, elle comprit vite mon appétit et s'y prêta sans retenue, sans hésitation ou, disait-elle, sans douleur.

La connaissance de la chose par une jeune femme chinoise dont les fréquentations devaient peu tenir du dévergondage alors que l'accès à la littérature spécialisée était inexistant ne manqua pas de m'abasourdir.

Nous étions en route depuis l'aéroport où elle était venue me réceptionner dans sa Passat encore flambant neuve, en route vers l'hôtel où nous allions consommer près du Stade des Ouvriers, quand elle s'arrête en double file devant une pharmacie, me dit de veiller au grain depuis la voiture si un pandore venait à passer, ressort deux minutes plus tard et nous transporte derechef.

Dans la chambre que je me plais à chaque fois à baptiser de nuptiale Lapin, ceinte d'un pagne suintant de vapeur d'eau et de désir, pose sur la table de nuit la petite flasque dont elle fit l'emptette tout à l'heure. Il

s'agit d'un lubrifiant spécialement conçu pour ce dont elle sait que je souhaite tenter de le commettre. Lapin ne subit pas, elle invite et incite...

En fait, la porte arrière n'est pas celle que nous utilisons le plus. Les visites y sont plus dactyles que péniennes. Lorsque je lui demande le jeu qu'elle préfère, tout, répond-elle, qui te fera plaisir me causera jouissance. Longtemps elle me surnomma son Tigre aux doigts de fée.

Nos premières années, les émois furent calibrés, intervenant chaque fois que nous nous trouvions seuls en présence d'une couche. Sur nos décennies d'expérience, je ne me souviens que de trois ou quatre nuits en commun dont le coût fut absent. Il y eut ce retour de Bangkok où je boudai sans raison⁶ ; cette soirée à Montréal⁷ où, éreinté par dix jours de réunion, je m'étais endormi devant la Guerre du Feu ; cet épisode grippal pour lequel la fièvre eut raison de mes velléités. Et puis il y eut ce soir où, Hiver-Hiver ayant été confiée aux grands parents, elle avait dans les dix ans, nous étions dans la chambre d'hôtel, en pleine onction du membre et du conduit lorsque son cellulaire retentit. Elle voit le numéro qui s'affiche, décroche, s'ensuivent de longs échanges audiblement peu amènes.

Son mari avait renoncé au dernier moment à un voyage d'étude. Il est revenu au logis de banlieue pour faire la surprise, le lieu est froid et désert – ni la mère ni l'enfant qu'elle était censée coacher pour la préparer à son examen d'entrée au collège. Lapin s'invente une amie en détresse qu'il lui fallait secourir. Au bout du fil le mari ne décolère pas. Il a la voix pâteuse des liqueurs vengeresses. Lapin raccroche, veut reprendre où nous

⁶ Voir T comme Thaïlande.

⁷ Voir M comme Montréal ainsi que Shanbulüke, « Détendons-nous ».

étions rendus, mais je la sens inquiète, absente dans son ailleurs.

Il ne m'est pas trop difficile de la convaincre que le plus sage est sans doute de se rapatrier, d'apprécier sur place l'ampleur du drame domestique et les remèdes possibles – nous n'étions pas encore au stade où, cette crise, nous l'aurions saisie comme une perche tendue pour franchir le grand pas. Lapin acquiesce, se vêt et s'éclipse, soulagée de pouvoir monter au front avec des chances de succès. Elle trouvera son mari endormi par l'alcool, bien incapable au réveil de se souvenir du pourquoi du comment.

Au fil des années, le lubrifiant se fit plus rare. La pratique continuait cependant, un doigt, deux, trois parfois, jusqu'à ce constat qu'à trop mêler les genres, des auto-contaminations lui pouvaient survenir.

Depuis, les doigts magiques du Tigre évitent l'autre porte. Lapin ne s'en plaint pas. Elle a pris goût au vibrant accessoire que je nous rapportai d'Europe pour notre jubilé, et fait semblant d'ignorer l'apport tadalafil à mes vigueurs constantes.

J COMME JASMIN

Pour moderne qu'elle soit – faut-il l'être pour s'enticher d'un Tigre étranger –, Lapin reste attachée à bien des traditions. Elle connaît sa culture sur le bout des doigts. La cérémonie du thé figure en bonne place dans l'éventail de rites et divertissements, avec le port du masque, le chant choral, l'aquarelle ou la voie des fleurs – 花道, c'est le nom chinois pour l'ikebana.

Comme elle respecte mon droit à l'indifférence, nous nous contentions dans le chez-moi que je nomme chez-nous du strict minimum pour faire semblant de pratiquer le rituel du gong fu cha : une théière pas trop grande, des tasses pas trop petites, une source d'eau à la bonne température, un plateau pour porter l'ensemble et bien entendu les précieuses feuilles.

Différents conditionnements ramenés de ses incursions à la source de production ou dénichés dans un des nombreux marchés spécialisés de la capitale. Thés verts de préférence aux noms évocateurs de Longjing – Puits du dragon, Tieguanyin – Miséricorde de fer (sic), Oolong – Dragon de jais, Huangshan maofen – Pointes duveteuses de la montagne jaune, Biluochun – Spirale de jade du printemps.

Souvent, pendant qu'elle procédait à ses ablutions vespérales, Lapin me laissait le soin de nous préparer le thé. Elle savait que le résultat ne serait pas digne des ingrédients, ma bonne volonté ne suffisant pas à sublimer mon inculture de base, mais cela n'avait en somme que peu d'importance, puisque aussitôt les lèvres trempées la fièvre nous prenait, les mains

exploratrices lâchaient les tasses et le plateau gisait au pied du canapé quand nous rejoignons la chambre pour un autre rituel.

Je m'appliquais cependant à ne pas me montrer trop ignare. Lorsque nous visitons les marchés couverts, comme ceux de Maliandao, le Passage des Carrioles, la grande rue de thé au sud-ouest de Pékin, je la suivais patiemment d'étal en échoppe. Elle savait ce qu'elle voulait et où le trouver. Je participais aux interminables dégustations autour d'une table basse sur laquelle une préposée toujours charmante, toujours lettrée, nous faisait déguster les grands crus l'un après l'autre.

J'ai à peu près autant de discernement gustatif pour le thé en général que pour le vin en particulier. Incapable de distinguer à l'aveugle un cépage, un terroir, un millésime, je suis aussi ignare en thés. Tous, pour moi, se ressemblent ou se valent, les seuls critères dans lesquels je me reconnais étant la couleur, et le prix – deux éléments qui varient fortement !

J'achète donc de temps en temps, sans trop savoir pourquoi, sinon que Lapin ou la préposée recommandent. Et quand je suis seul à devoir décider, je m'en tiens aux valeurs sûres, comme tel qui emplit sa cave de Côtes du Rhône villages, car on sait ce que c'est et pas de risque d'être déçu.

Ou bien je me livre à une petite fantaisie, thé mûri dans l'écorce d'orange, thé de fleurs géantes qui, réhydratées, occupent toute la tasse, galettes pressées de Pu Er'h au prix exorbitant, thé au jujube et gingembre, souveraine poivrade contre les coups de froid – des achats-cadeaux pour des happy few occidentaux réjouis par ces touches d'exotisme. Rarement du thé au jasmin, Molihua Cha, c'est devenu trop banal depuis que même les stewards d'Air France savent le présenter aux passagers sous le nom d'origine,

ou du thé aux chrysanthèmes, Jinhua Cha, qui concurrence l'eau chaude sur les tables des restaurants.

Une année que nous étions en escapade de quelques jours à Hangzhou, ancienne cité impériale pas très loin de Shanghai sur le Grand Lac – Grand, c'est le nom du lac –, pour des loisirs volés au lendemain du nouvel an chinois, nous sommes allés visiter le village de Longjing, dans les collines juste au-dessus. Lapin nous avait réservé un taxi pour la journée, celui qui nous avait amenés de l'aéroport à l'hôtel, qu'elle avait trouvé suffisamment crédible pour lui confier notre temps libre.

C'était le moment où l'on cuit les feuilles fraîchement cueillies, pour préparer les livraisons primeurs du début mars. Un moment au moins aussi important que l'arrivée du Beaujolais nouveau.

J'étais là dans ce village de quelques foyers, à humer les senteurs torrifiées, j'avais Lapin pour moi et chacun nous voyait, j'étais heureux.

G COMME GOÛT

S'il est un autre archétype de la culture chinoise que le thé, c'est bien la cuisine. Ou plutôt les cuisines – la tradition n'en recense pas moins de huit principales à l'échelon régional, plus l'impériale qui les fédère toutes.

Le Tigre a sans doute été pour quelque chose dans la découverte sexuelle par Lapin d'un parcours initiatique, mais Lapin a été le grand mentor du Tigre pour ce qui est de l'art culinaire.

Lapin sait cuisiner, avec peu de temps pour pratiquer. En général, nous nous en remettons donc aux bons faiseurs, qui nous livrent ou que nous visitons.

Lapin n'est pas timorée des papilles. Au contraire de bon nombre de ses compatriotes, elle ne renâcle pas devant un plat au motif qu'elle ne connaît pas.

Acceptation ne veut cependant pas dire adoption. Partout où nous nous rendons hors de l'Empire du milieu, elle sait dénicher à un jet de pierre de notre résidence le restaurant familial où l'on parle le vrai chinois, la langue commune, ce que les occidentaux dénomment « le mandarin », et où l'on sait préparer les plats tout comme là-bas. Ce ne sont pas forcément des cantines de grand luxe, mais à coup sûr des endroits où le Lapin sait vite se faire apprécier des hôtes, acquérant presque d'entrée de jeu un statut d'habituée dont la commodité m'éclabousse au passage, Tigre en tant que consort de la gastronomie.

En Chine même, rares sont les occasions où nous nous compromettons avec la nourriture occidentale.

Des salades en été, une pizza ou une bruschetta une fois par semaine suffisent à satisfaire mes velléités d'exotisme à rebours. Autrement, nous essayons scrupuleusement les plus tentants parmi la myriade des restaurants qui peuplent les rues de Pékin ou d'ailleurs. Lapin a ses critères de choix bien arrêtés. Il faut soit que la table d'hôte fasse partie d'une chaîne fameuse, soit que la réputation en ait bruissé si fort qu'elle lui fit frémir des oreilles.

Au demeurant, pas d'incongruités. Ce n'est pas avec elle que je me suis initié aux subtilités du scorpion grillé ou du concombre de mer. Les choix du Lapin sont plus classiques. Je frétille encore au souvenir des nouilles roboratives, de l'âne se roulant par terre – c'est un dessert à base de haricots rouges –, du tofu à toutes les sauces ou des banquetts de raviolis, entrée, plat, dessert.

Lapin a même réussi à me convertir aux cuisines japonaises ou coréennes – les Pékinois ne sont pas sectaires envers les recettes de leurs cousins. Une seule pomme de discorde entre nous, le hot-pot ou fondue chinoise. J'ai du mal à trouver de la satisfaction quand il faut passer un temps infini autour des marmites fumantes, à perdre dans un bouillon plutôt insipide de sempiternelles languettes de pseudo lard, de poisson de rivière, de chou ou de navet.

Mes réticences dûment notées envers les traditionnelles fumerolles d'hiver, l'offre demeurerait suffisamment variée pour qu'elle s'en privât, solidaire.

Parfois, lorsqu'elle sait qu'elle va être tard, Lapin me demande de commander sans l'attendre.

Affres du néophyte – je ne suis pas peu fier lorsque, rejoignant enfin notre table, elle se saisit du carbone où mes choix ont été cabalistiquement notés sous forme de gribouillis illisibles, parcourt la liste, ne la corrige qu'à la

marge auprès du préposé à notre service qui, la voyant débarquer, a vite fait de comprendre que le véritable gouvernant vient d'arriver et s'enquiert de la confirmation des desiderata du long nez.

M COMME MONTRÉAL

La Caisse des Pensions des Nations Unies présente au moins deux avantages sur ses homologues nationaux : le premier est de servir dès l'âge de 55 ans des prestations d'un montant largement suffisant pour, hors soucis matériels, consacrer temps et énergie aux amours Lapin-Tigre ; le second, d'organiser chaque année au début de l'été des réunions sur une quinzaine dans des lieux plus ou moins exotiques qui fournissaient, du temps où j'y siégeais, des occasions rêvées pour se retrouver⁸ en complicité de longue durée.

Parmi ces escapades, celle de Montréal est particulièrement chère à mon cœur de Tigre. Montréal est le siège d'une agence des Nations Unies, l'Organisation de l'Aviation civile internationale. J'y séjournais donc de temps en temps dans le cadre de mes activités syndicales. J'avais déjà eu l'occasion de fréquenter la ville lorsque, en juillet 2004, je fis avec Lapin le voyage vers l'aéroport de Mirabel à partir de Roissy où elle m'avait rejoint.

C'est peut-être en raison de la conjonction de la francophonie et du Nouveau Monde que les réunions de Montréal ont toujours une saveur particulière.

Montréal c'est bien plus que l'éternelle rivalité entre le français et l'anglais. La taille relativement modeste de la cité – avec 2 millions d'habitants sur moins de 400 kilomètres carrés, on est loin de Shanghai ou New York

⁸ Voir dans ce même volume *La décade merveilleuse* (2003) et *Shanbulüke* (2004).

–, sa structuration autour de quelques grands axes ou pivots historiques, comme le Saint-Laurent dont elle occupe une île, la vieille ville, le réseau du métro et sa ville souterraine, le calme et la sécurité de ses grandes artères, de ses places et de ses parcs, le cosmopolitisme ambiant, la dotent de tous les atouts pour un séjour idyllique.

C'est à Montréal que Lapin et Tigre découvrirent pour de vrai leur aspiration et leur capacité à pleinement vivre ensemble. Nous n'y étions pas pris en charge par un système hôtelier qui évacue les soucis du quotidien. La location d'un appartement permettait toutes les folies de couple, mais obligeait aussi à plus de rigueur dans le quotidien. Il fallait achalander, nettoyer, respecter les voisins, trouver ses moyens de transport sans groom pour vous mâcher la tâche.

Nous avons survécu à tout cela, mieux, nous avons aimé nous prendre en charge, nous créer une grille d'occupations, nous prêter en couple ostensible aux impératifs de la vie sociale. Il est bien moins aisé qu'à New-York, Vienne, Paris ou Genève de s'abstraire des rencontres avec ses collègues de réunions quand toute la vie sociale se déroule sur trois arrondissements, le Village, le Quartier Latin et le Vieux Montréal.

Nous avons donc fréquenté beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Était-ce la chaleur de l'été, celle des mets et de la langue française, ou le fait qu'elle n'était plus l'inconnue de service puisque déjà en 2003, à New York, elle avait croisé ne fût-ce que furtivement bien des protagonistes de l'heure, dans tous les cas Lapin était à l'aise avec ces groupes de joyeux lurons onusiens, elle qu'en tant d'autres occasions j'ai connue rétive aux contacts élargis.

Puis le format de la réunion, avec ses deux week-ends, nous réservait des plages horaires somptueuses

pour notre propre construction. Vélo, métro, bateau, nous avons sillonné le fleuve et labouré ses berges.

Elle fut difficile, la séparation à Roissy, en retour elle vers Pékin, moi vers Genève. Grandeur de Montréal, capitale d'un été du bonheur unissant le Tigre et le Lapin, socle sur lequel nous avons paraphé notre contrat de vie. Sans Montréal nous n'aurions pu, trois mois plus tard, prononcer le serment de notre indissoluble⁹.

⁹ Voir B comme Bigamie.

U COMME UBIQUITÉ

L'ubiquité est une alliée précieuse aux couples infidèles. Pour éviter certains questionnements embarrassants, il peut en effet parfois être fort utile de prétendre que l'on se trouve ailleurs.

C'est du moins l'expérience du Tigre.

Lapin ne semble pas connaître de telles préoccupations. Quelque improbable que soit l'endroit où nous sommes allés nous cacher, elle ne manque jamais d'en ramener des souvenirs pour Hiver-Hiver, des babioles pour ses collègues de bureau, des douceurs pour ses parents (jamais pour son mari qui doit cependant bien être témoin des libéralités prodiguées à d'autres), ainsi que, pour tous et la cantonade, des montagnes de photos de paysages, de monuments, d'évènements.

Il lui faut ainsi un réel aplomb pour justifier d'une escapade à Vienne, à Lisbonne, à Paris ou à Hong Kong, sans parler de Montréal, Zhuhai ou Xiamen, lieux où ses fonctions n'ont guère de raison de l'amener.

Il est même des périple encore moins vraisemblables, comme notre chevauchée en cinq étapes de Paris à Menton en novembre 2017, ou notre circumnavigation de mars 2019. Peut-être bénéficie-t-elle d'un préjugé d'indifférence de la part de ses proches, habitués qu'ils sont à l'exotisme de ses destinations de mission officielle, entre Washington, Séoul, Bangkok, Ulaan Baatar, Istanbul ou Shanghai.

Pour moi, je me suis à chaque fois voulu précautionneux, lorsque la coexistence Lapin m'amenait

vers des lieux dont la fréquentation provoquerait de la suspicion.

Ainsi, lorsque nous voyagions – cela inclut les nuits que nous grapillons à Pékin, pour lesquelles Lapin aussi s'invente parfois des alibis, surtout familiaux. Il semble que son époux ne soit pas considéré comme le gendre idéal, peu de risque que la mère soit vendue, sauf peut-être du côté d'Hiver-Hiver, mais l'enfant-femme a tout deviné et a choisi de se taire – je réfléchissais murement aux raisons pour lesquelles je ne pourrais pas, pour une journée, pour une semaine, sacrifier comme de coutume au rite quotidien de l'appel par Skype à l'épouse exilée sur ses terres bretonnes.

J'ai beaucoup utilisé du prétexte des séjours dans des centres de formation isolés, avec un accès internet strictement limité aux heures et salles de cours. Quand nous parcourions le sud de la France, je m'étais assigné une mission en Mongolie, accompagnant un groupe de stagiaires du côté d'Erdenet.

Lorsque j'appelais prétendument de la steppe en plein mois de décembre, il me fallait imaginer et faire passer l'ambiance d'un froid polaire au lieu des confortables vingt degrés des remparts d'Avignon, tout en choisissant pour le coup de fil des encoignures où ne risquait pas de retentir un accent provençal difficile à confondre avec des gutturales tatares.

Pendant ce temps, Lapin, à qui j'avais dû vendre d'autres salades pour m'esbigner au bout du fil portable, régler la note, trouver un distributeur de billets, acheter de l'eau pour la route... m'attendait en préparant ses bagages, en regardant la chaîne chinoise que la télé par satellite répand par tout le globe, en sirotant un second capuccino.

Elle n'en parlait pas, mais je pense qu'elle n'était pas dupe de ce qui motivait mes courtes absences. Elle

respectait les obligations de communiquer que j'avais contractées, même si elles lui semblaient un peu loufoques.

Désormais, je vis comme elle sans ces contraintes. Mais il n'est plus de voyage qui aurait justifié de tels subterfuges et dont je pourrais en viduité jouir de chaque instant.

Le COVID a tué le don d'ubiquité.

N COMME NAVIRE

Partir en croisière avec Lapin, un rêve se matérialisant, presque un fantasme, celui d'une épouse prenant la suite de l'autre, celle pour qui j'avais découvert la navigation hôtelière, celle dont la disparition rendait possible toutes les hardiesses.

Embarquer Lapin et Tigre sur un navire, pour une semaine d'intimité stabilisée par l'isolement des flots, cela véhiculait, sous la responsabilité du capitaine seul maître à bord, toute la légitimité publique d'un couple qui n'était plus qu'à moitié hors-la-loi.

L'idée qui me trottait ainsi dans le cœur, il me fallut la creuser pour lui donner une forme acceptable. La croisière idoine devait satisfaire au moins à cinq critères. Critère de lieu – qu'atteindre le pays de l'embarcadère ou quitter celui du débarcadère ne ressemble pas à une mission impossible ; critère de moment – il fallait que ce soit au début du printemps 2019 pour ne pas gêner les célébrations de nouvel an du Cochon d'argile ni empiéter sur les tâches de clôture d'exercice se situant pour Lapin en avril de chaque année ; critère de durée – tout devait tenir en une décade, les responsabilités du Tigre ou du Lapin ne permettant guère une plus longue absence ; critère d'homogénéité – que la zone parcourue ne requière pas une profusion de visas ; critère d'accessibilité – que pour un prix élevé mais raisonnable on bénéficie de prestations de qualité.

Après bien des recherches, quelques attermoissements, une pincée d'indécision finale, je portai mon dévolu sur

un périple méditerranéen. Le dernier round réunissait trois candidats : un tour du Japon, une épopée au départ des Maldives et une circumnavigation à partir de Marseille. Le temps en mer du Japon était incertain, rejoindre Mahé depuis Pékin était un vrai casse-tête, ce serait donc la cité phocéenne. Un choix que je fis l'âme d'autant plus tranquille que je connaissais déjà la compagnie, mes antécédents me permettant de prétendre à de bienvenus sur-classements, et que l'itinéraire m'était largement familier, Gênes, Barcelone, Palerme, Malte – outre Marseille que Lapin et moi avions déjà dégustée une année auparavant.

Lapin convaincue, billets achetés, nous arrivons tous deux à Marseille pour un tour de chauffe de deux jours avant le grand embarquement. Un vilain rhume aurait pu tout nous gâcher, mais heureusement le choix d'un hôtel de luxe permettait l'accès aisé à un médecin dévoué et efficace qui sut me requinquer presque séance tenante.

MUCEM, îles du Frioul, Notre Dame de la Garde, la Canebière, le Vieux port – et le Meraveglia avec son quartier réservé pour les hôtes de marque, entre-soi loin du brouhaha des 4500 autres passagers. Lapin a apprécié je crois le luxe discret de nos quartiers réservés, et je n'ai pas non plus boudé mon plaisir. Un bonheur de navigation entrecoupée d'escales, raffinement à bord, à terre le quotidien de la Méditerranée que je m'efforçais de lui faire mieux comprendre.

Lapin se mouvait dans le luxe avec la grâce et l'aisance d'une conquérante rouge – son prénom, 彤, porte haut la couleur, son patronyme 荆 évoque les batailles.

Retour à Marseille, le navire accoste au matin, avion en fin d'après-midi, un prolongement du Sud par voiture de

location au travers des Alpes de Haute Provence, oliveraies et mini-golf. Embarquement pour Brest, signe du destin que cette liaison somme toute incongrue et peu fréquentée, le Tigre va sur deux jours faire découvrir au Lapin un bout de ces terres de Bretagne où son ancre fut jetée – rencontre léonarde avec Fille cadette, un joli friselis ajouté à la toile du Lapin-Tigre.

Puis le retour sur Pékin, et la brusque rupture d'habitudes. Nous sommes dimanche très tôt, je m'imaginai une prolongation en douceur de notre coconnage au moins pour la journée. Mais Lapin, à peine l'avion posé et le téléphone réenclenché, apprend de son époux qu'il est venu l'attendre malgré l'heure indue. Aurait-il pressenti comme un flux de bonheur à interrompre ?

Me voici seul – jusqu'au prochain repas, jusqu'aux prochaines étreintes. Lorsque pour patienter je me ressouviens des épisodes de notre décade, je m'en veux un peu de laisser flotter en crête de mémoire les insatisfactions de nos couches successives – le cinq étoiles marseillais a un matelas bombé qui nous fait rouler loin l'un de l'autre, le palace flottant accole deux sommiers avec en leur mitan une rivière mal commode, à Plougasnou les draps trop neufs sont rêches à nos amours.

Il n'est qu'ici, à Pékin, que tout nous est douceur diurne et nocturne, oreillers pour y enfouir le geindre de plaisir, tiroir pour y puiser l'extase vibreur.

S COMME SOLITUDE

Autant avec Lapin présent le Tigre sait se conduire, aimable, prévenant, tendre même, autant, lorsqu'elle fait défaut, les traits les moins amènes de son caractère se frayent leur chemin vers le visible des choses.

Peu importe alors que le vide soit d'une demi-journée, d'un week-end ou d'une semaine, peu importe la cause, familiale, professionnelle, inconnue, l'inquiétude, l'anxiété, la jalousie sourdent dès lors que, désœuvré, le Tigre se met en quête du Lapin absenté.

Tel jour, nous sommes à Pékin de retour de Bangkok où nous avons vécu un séjour de délices. Lapin s'est arrangée pour faire croire à sa famille qu'elle ne rentrait que le lendemain, nous disposons d'une journée, d'une nuit de plus que ce à quoi ses obligations me permettraient de prétendre. Il y a lieu de se réjouir – mais je lui en veux, car je sais que demain elle ne sera plus là. Et donc je la bats froid. La soupe à la grimace nous fait passer notre dernière nuit côte à côte, yeux au ciel, sans toucher ni tendresse.

Tel mois, nous sommes à Istanbul où j'ai le privilège de l'accompagner pour une semaine de formation. Nous avons passé la nuit sur l'avion de Pékin, une sieste crapuleuse, le soir s'approche, demain sa réunion. Lapin doit s'apprêter pour une prise de contact préalable, un briefing à suivre d'un dîner avec les autres stagiaires. Je lui en veux de ces obligations qui pourtant nous ont fait franchir la sublime porte. Lorsqu'elle rejoint la chambre au plus tôt qu'elle peut, je me serre les dents et n'offre que silence.

Telle année, Lapin part assister à trois jours de réunion du côté de Jakarta. Son avion partait très tôt, je n'ai pu l'accompagner à l'aéroport, alors je boude. Je refuse l'appel qu'elle me passe aussitôt qu'atterrie. Son numéro s'affiche, il m'en coûte, mais je ne réponds pas.

Ou bien, ce week-end, le dernier de mon séjour, Lapin a dû visiter ses parents, achalander des meubles pour son nouvel appartement, mener sa voiture en révision des dix mille, bref, je ne la verrai pas. J'attends, elle n'appelle pas, ne répond pas, occupée dans son monde où je n'ai pas de place. Alors je m'emporte contre elle, contre moi, contre nous, j'anticipe ma date de retour. Puisque je ne compte pas, à quoi bon retarder notre séparation...

Ces fâcheries, ces souffrances, ces vertiges heureusement ne durent guère. Heureusement, Lapin supporte les coups de pied de l'âne que, Tigre butor, je nous décoche.

Lendemain de nuit sans amour, je l'enlace au matin yeux humides et honteux avant même le petit déjeuner. Silence d'Istanbul, tandis qu'elle ablutionne, je me rue dans le hall de l'hôtel lui acheter des fleurs pour me faire pardonner ma feinte indifférence.

Elle revient de Jakarta, je suis à l'aéroport pour l'accueillir, avec au bout des lèvres une piètre excuse expliquant, maladroitement, pourquoi je n'ai pas décroché, Lapin fait semblant d'y croire.

Je viens de changer mon billet, Lapin appelle, je balbutie de joie, et dans l'instant je rechange le coupon que je viens de transformer – le coût de cette double pénalité, c'est celui de mon aveuglement.

Le manque, la frustration, les œillères de la jalousie sont le pendant, je le sais, de mon amour Lapin. La

souffrance éprouvée dès lors qu'elle me manque témoignent du bonheur que je nous vis ensemble.

Je m'efforce maintenant de ne pas trop tirer sur cette corde. Et parfois je m'étonne du seuil au-delà duquel l'absence, paradoxalement, redevient tolérable, parce qu'inéluctable.

Au début des années deux mille, nous avons ainsi survécu au gouffre amer de la séparation post-soviétique. Presque cinq ans durant lesquels, alors que je résidais à Moscou, nous n'avions d'autre contact que par courriel, Skype n'existait pas encore.

Maintenant c'est un autre gouffre qui nous tient éloignés. Abysses sanitaires, abîmes bureaucratiques. Nous nous apercevons d'une rive à l'autre, sans pont pour traverser, hiatus irrémédiable du Bouvier et de la Tisserande.

Q COMME QUAND

Au moment d'écrire ces lignes, en mai 2021, cela fait bien plus d'un an que Tigre et Lapin sont séparés.

Certes il y eut dans le passé des périodes encore plus longues où ils ne se sont pas touchés. Mais ce pain noir, ils l'avaient mangé, et ne pensaient pas devoir un jour y goûter à nouveau.

Lors de ces séparations de naguère ils ne disposaient que d'outils bien rustiques pour pallier l'absence. Durant les 5 ans de Moscou ce fut le courielleur seul qui leur permit de maintenir un contact en fait épistolaire. Les outils de maintenant, 微信 WeChat au premier plan, dans leur immédiateté, image et son, atteignent un tel degré de réalisme intime qu'ils rendent par contraste encore plus douloureux le fait de ne pouvoir les sublimer.

En janvier 2020, quand il a quitté Pékin comme il le faisait d'habitude afin de ne pas encombrer trop son Lapin lors des grandes fêtes nationales, nous allions passer dans l'année du Rat de Métal, le Tigre ne doutait pas de son retour à peine quinze jours plus tard.

Lapin lui avait transmis sa liste de courses – eau micellaire, café en grains, shampoing Garnier. Il y avait ajouté deux trois fantaisies de son cru, un nouvel outil vibratoire pour leur varier un peu les plaisirs, un puzzle de mille pièces reprenant leur photo quasi-officielle de la croisière de 2019 ¹⁰, un plaid pour s'entortiller

¹⁰ Voir N comme Navigation.

ensemble devant la télévision dans l'hiver qui continuerait encore quelques semaines.

Tout cela, assorti de quelques chemises neuves et d'une paire de chaussures à scratch, fut remisé dans la valise qu'il s'apprêtait à enregistrer, aéroport de Brest Bretagne pour Pékin international via Roissy CDG.

C'est alors que les contretemps s'accumulèrent. Le retour du 29 janvier fut repoussé, de quelques jours, de quelques semaines, de quelques mois... Un virus insolent leur bloquait le calendrier.

Petit à petit, les illusions se sont envolées. Ce retour d'abord à peine décalé n'est désormais pas plus envisagé que des calendes grecques. À Pékin, le bail du Tigre a été résilié après six mois d'absence, celui du garde-meuble que Lapin dénicha fut lui renouvelé après six autres mois.

La valise est toujours là, dans la chambre-bureau du Tigre de Plougasnou.

Une soirée, alors qu'ils s'étaient joints par téléconférence comme pratiquement chaque jour au moins une fois depuis dix, douze, quatorze, seize mois..., il a hissé la valise sur le lit, et lui en a détaillé le contenu, pour bien montrer que Tigre dévoué et précautionneux il était aux ordres de son Lapin, prêt à bondir au premier feu clignotant.

D'autres fois, ils ont exploré la voie de l'amour par téléphone, pour rappeler leurs corps aux souvenirs d'extase. Il faut pour cela que Lapin soit disponible chez elle, sans risque d'être surprise. Cela se peut le lundi son matin, dimanche nuit pour lui, lorsque les horaires personnalisés permettent de disposer d'une franchise de demi-journée. Lapin se devêta aux yeux du Tigre qui s'astiqua promptement tandis qu'elle explore l'entrée d'une grotte dont il sait l'air humide. Ils s'efforcent

chacun de garder l'objectif du téléphone dans l'axe du plaisir, une main pour filmer, l'autre pour dévoiler.

Les séances ne durent guère, juste assez pour se rappeler l'un à l'autre qu'ils s'aiment et qu'ils se manquent, qu'ils sont chair tout autant qu'âme, et qu'ils attendent encore, un jour, un horizon où le Lapin fontaine coulera de nouveau aux lèvres de son Tigre.

Le temps passe, et le temps pèse. Chaque mois qui leur manque emporte une part croissante de leur espérance. Le reste de leur âge désormais est compté. Parfois le destin, chichement, siffle plus tôt que prévu la fin d'une partie qu'on voulait éternelle.

O COMME OUBLI

Ces quelques pages en antidote. La mémoire n'est certes pas encore fragile de ces années Lapin, de ces années espoir, de ces années bonheur, de ces années doute parfois mais toujours intermédiaires, années de suite, années de veille.

Le Tigre a cependant bien conscience que le temps s'effiloche comme les dents se déchaussent, et qu'une année viendra qui sera la dernière.

Alors, souriant de son ivoire jauni à force de croquer aux fruits d'amours mortelles, il relira ces lignes qui combattent l'oubli.

Et le Tigre saura à quel point il aura vécu.

Le Tigre pleurera au bonheur qui lui fut, il pleurera encore aux occasions manquées.

Il voudra enlacer de sa tendre routine les doigts de son Lapin compagnon découvreur, compagne découverte, un Lapin de trente ans au fumet de jasmin.

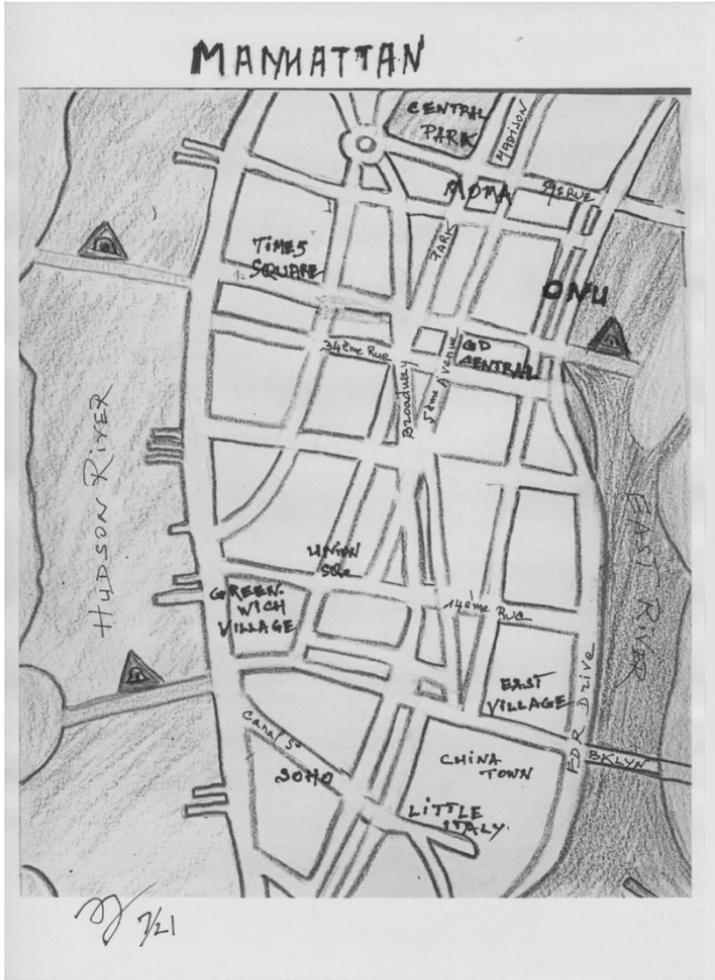
C'est alors tout soudain qu'en une fulgurance tous deux apercevront la route qui menait vers les sous-bois d'amour, havres d'éternité au Tigre et son Lapin.

Une sente discrète, si calme dérobee qu'ils se la sont manquée. Et les voici trop tard...

LA DÉCADE MERVEILLEUSE

JUILLET 2003

MANHATTAN



Samedi, premier jour – Tensions

Samedi, tensions temporaires. Cette phrase de son horoscope du jour tournait dans les pensées du Tigre en vol vers New York. Combinaison d'une mission probablement ennuyeuse avec un rêve éveillé, pas même espéré, dix jours de tout-en-commun avec un délicieux Lapin.

Dix ans, voire plus, que leur aventure a commencé de façon inattendue, à la clôture d'un bar dansant de Chengdu – dix ans de hauts et de bas, dix ans de continuité, au total dix ans de moments charmants mais toujours courts, interrompus. Des moments qu'ils savaient ne pas devoir durer, les appels téléphoniques interférant, les réunions les interrompant, la famille les exigeant. Et comme le sentiment d'être en permanence en dehors des clous – risque d'être découverts, ou du moins de provoquer la suspicion.

Maintenant, cette incroyable chance. Le Tigre a proposé avec hésitation, Lapin a accepté, sans hésiter. Et ça va arriver – bientôt, dans seulement quelques heures. Deux avions, l'un de Genève et l'autre de Pékin via Tokyo, censés atterrir à dix minutes d'intervalle, même terminal, même aéroport, même ville, New York.

Tout avait été vérifié, plutôt deux fois qu'une – y compris la date, qui sait, avec ces décalages horaires aujourd'hui se transforme rapidement en demain ou en hier. Les courriels ont été contrôlés le matin même, juste avant l'embarquement – les distances à parcourir n'étaient pas les mêmes, si Lapin avait eu des ennuis, le SRAS, une grève, un impondérable de famille ou au travail,

elle aurait pu envoyer un message désolé de désistement. Même la météo a été consultée. Pas de tempête sur Pékin, pas de tremblement de terre à Tokyo, la seule escale du Lapin.

Tout a été confirmé, alors de quoi se mêle ce stupide horoscope suisse ? « Tensions... », quelles tensions ? Rien ne peut arriver : le Tigre vient d'atterrir, l'avion du Lapin est annoncé, il est sur le tarmac, en toute sécurité.

Valises sur chariot, le Tigre attend devant la file d'attente où un Lapin frais, délicieux et souriant doit récupérer ses bagages. Il dévisage à travers une glace les candidats à l'immigration empruntant la même voie qu'il vient de traverser. Lapin doit être là. Attendre, deux minutes, dix peut-être, elle arrive.

Le Tigre a attendu vingt minutes. Un pas en avant, un pas en arrière, du carrousel des bagages au contrôle de police. Mais au fait, si Lapin a voyagé sans bagages, elle a pu passer tout droit, l'aurait-il manquée en se concentrant sur un seul point ?

Aller et venir, aller et retour. Le Tigre attend avec impatience. Et les autorités de l'aéroport – quelque chose comme la police, mais en plus intimidant – remarquent cette impatience, demandent des explications, écoutent attentivement, conseillent d'attendre à l'extérieur, où on ne peut manquer aucun passager. Et c'est en effet ce sur quoi ils s'étaient mis d'accord : attendre dehors, là où les flux du terminal suisse 4E et du terminal nord-ouest 4W se rejoignent après la douane.

Après la douane. Le Tigre attend à nouveau. Trente minutes, cette fois. Les Asiatiques sortent, progressivement, lentement, rapidement, joyeux, inquiets, des individus, des groupes, des familles, des vieux, des jeunes, des hommes, des femmes, avec des

chapeaux, avec des casquettes, tête nue, fatigués, presque dansant, riant, tirant, souriant, pensant.

Des dizaines de visages inconnus... et pas de Lapin. D'un coup, les arrivées changent : apparence indienne, plus de japonais. Un autre vol est arrivé – une heure s'est écoulée depuis l'atterrissage de Tokyo. Et pas de Lapin. Un dernier coup d'œil, un dernier essai, un dernier policier demandant au Tigre pourquoi il erre si longtemps.

Pas de Lapin – cela ne fait pas sens d'attendre davantage. Elle n'est pas venue, ou elle est arrivée à l'heure et est partie pour l'hôtel. Cela ne fait pas sens d'attendre : 90 minutes déjà, même la bureaucratie américaine ne peut pas prendre autant de temps.

Bienvenue en Amérique, Tigre ! Il y avait bien de la tension dans l'air – tension avec soi-même, pas avec ce Lapin que tu espérais tant, pour qui tu avais accepté cette mission stupide dans un pays que tu n'aimes pas, à cause des guerres, à cause du racisme, à cause de la pauvreté, à cause des non-fumeurs, pour beaucoup de mauvaises et peut-être de bonnes raisons. Bienvenue en Amérique. Seule chose à faire, rejoindre l'hôtel, espérer un miracle, un Lapin en attente dans le hall, en même temps se préparer à la dure réalité et penser à annuler le vol de retour tardif – les rêves de Tigre-Lapin devaient s'étendre cinq jours au-delà de la fin officielle du séjour. Direction Manhattan, Yellow Cab.

Pas de miracle dans le hall de l'hôtel – à quoi bon rêver l'impossible ? Le Tigre et son Lapin ont tenté, ils ont échoué. Check-in, remarquer ce lit king size spécialement conçu pour y gambader, un tigre solitaire se perdra au milieu de ces 4 ou 5 mètres carrés de draps. Déballer ses affaires, silencieux et triste, violent à l'intérieur, plus que déçu – consterné. Se pourrait-il que le destin joue contre eux une fois de plus, comme cet

échec depuis Bangkok, une semaine de prévue ensemble à Tianjin, au dernier moment le Tigre n'a pas été assez courageux, il a changé d'avis – effrayé Dieu sait par quoi. Peut-être peur de ne pas être moralement, physiquement, humainement, assez bon pour la candeur et les attentes de ce Lapin qui l'a guetté en vain pendant des heures à l'aéroport de Pékin. L'annulation a été tardive, aucun préavis n'a pu être fourni : le Tigre a déserté, le Lapin a attendu.

Cette fois, c'est au Tigre d'attendre en vain. Désertion du Lapin ? Cela ne peut pas être – elle n'est pas aussi mauvaise que toi. Et le téléphone sonne, quelque part à Manhattan, au Millenium Plaza, en face de l'ONU, chambre 3227, fumeur, vue sur East River.

Vite, Tigre, prends la ligne, appuie sur le bouton – c'est probablement la réception qui appelle, mais qui sait, qui sait...

C'est elle. Elle, elle, Lapin ! Premiers mots du Tigre : Où es-tu, crie-t-il, pas de bienvenue, il grogne, il est tellement heureux !

Lapin à l'aéroport. La logique des improbables s'est enchaînée. Le Tigre en attente après la douane, le Lapin entre la police et la sortie. Une heure chacun de son côté. Le Tigre soupire, il entend le Lapin et pleurer et sourire. Elle arrive – Taxi jaune, taxi jaune, 45 minutes, le temps de déballer et de l'attendre devant le hall, l'impatience à nouveau, l'impatience du désir et du bonheur. Les tensions étaient là, en effet, les tensions sont terminées : Le Lapin a rejoint le Tigre !

Samedi, jour 1 – Première soirée

L'après-midi était déjà passée quand la tension s'est apaisée. Il est temps pour le Tigre et son Lapin, après leurs premiers moments de joie, de commencer à organiser leur vie en commun. Ni l'un ni l'autre n'était habitué à la Grosse Pomme. Lapin est passée ici une seule fois, quelques heures. Le Tigre a fréquenté plus souvent, mais généralement il restait cloîtré dans une chambre d'hôtel climatisée, ou il était entièrement accaparé par le groupe des autres participants à la réunion. Aucune initiative et aucun fil conducteur par où commencer.

Première étape, hall de l'hôtel, le kiosque – pas un xiao maibu¹¹, mais presque. Ils achètent deux cartes de Manhattan, au cas où. Dehors, dans la chaleur de la nuit, patte à la main, ils bondissent vers l'Est. Le décalage horaire a des effets étranges : 7 heures du soir environ locales, la même heure mais du matin pour le Lapin, pour lui 1 heure passé minuit. Est-ce dû à leur présence mutuelle, à leur force commune émergente ? Pas de sensation de décalage horaire. Ce voyage à New York était le premier où le Tigre changea d'heure sans devoir utiliser de somnifère. Effet Lapin : se sentir en sécurité, le sommeil vient tout seul.

Pour le moment, la question est celle de la nourriture. 45^{ème} rue, 2^{ème} avenue, 3^{ème}, Lexington, Park, 5^{ème}, Broadway. Pas de local attrayant à aucun carrefour. Les

¹¹ 小卖部, sorte de kiosque où l'on trouve de tout un peu au coin des rues chinoises, dans les cours d'immeubles, aux portes des résidences universitaires ou autres.

fast-food ne conviennent pas pour une première nuit, le Tigre aimerait du glamour. Mais les pieds commencent à faire mal et la chaleur, cette chaleur incroyable de la ville qui vous fait ressentir à New York comme 10 degrés de plus que la réalité – des degrés civilisés, bien sûr, pas des Fahrenheit.

Broadway n'est pas aussi brillant et chamarré que la publicité le prétend – mais juste à côté ils découvrent un panneau prometteur – Marriott Marquis. Les rencontres Tigre-Lapin de Pékin ne se produisaient-elles pas souvent dans d'aussi grands hôtels où les tarifs à la demi-journée permettaient un asile temporaire et des délices nutritionnels ? New York et Pékin, même combat. La première soirée sera traditionnelle et luxueuse. C'était traditionnel, mais pas tellement luxueux. Le restaurant chic était fermé, reste un menu plutôt cher et plutôt restreint dans une sorte de coffee-shop confortable mais coffee-shop quand même. Première rencontre pour le Lapin avec des crabes du Maine, pour le Tigre première expérience d'un repas non-fumeur. Lapin aime le crabe, le Tigre aime le Lapin et ne se rend pas compte qu'il ne peut pas fumer – en fait, s'habituer à ne pas fumer n'est pas si difficile quand on a constaté qu'il y a encore des coins à l'abri de la prohibition. La rue, les bars de l'ONU, et la chambre d'hôtel. Le pauvre Lapin ne s'est jamais plaint de son Tigre exhalant dans une pièce dont les fenêtres n'étaient pas souvent ouvertes à cause de la chaleur et du bruit extérieurs – peut-être qu'elle sent encore le tabac en s'habillant le matin et sourit en se rappelant ce que cette odeur signifie.

Le crabe vite mangé, rien de fascinant avec l'hôtel, juste quelques vitrines pour y jeter un œil, des bijoux et des articles en porcelaine – ce n'est décidément pas le Beijing Hotel ! Il est donc encore tôt quand ils retrouvent la rue. La gare de Grand Central est juste là, un centre

commercial – quelque chose comme une copie de Wangfujin, en moins sophistiqué. Ils ont eu le temps entre deux pinces de discuter un peu de demain et des jours d'après. L'une des idées est de prendre le train, à destination du bord de mer du Connecticut, le Tigre a entendu dire que ce n'était pas si loin.

Le hall de Grand Central devrait être l'endroit idéal pour s'embarquer. Mais il y a foule, ce n'est pas clair, avec des noms de villes dont le Tigre n'a jamais entendu parler, pas de carte montrant le tracé des lignes, pas de, pas de, pas de... Le Tigre devient hésitant, ignorant comment enlacer ce cœur de ville en mouvement. Il sait que l'embarquement est là tout près, à peine éloigné de la salle au milieu de laquelle ils continuent à regarder sans savoir ce qu'ils cherchent – il n'a aucune idée de comment commencer à chercher. Le Tigre n'est ni courageux, ni efficace face à des défis flous – il déteste demander et s'enquérir, préfère réfléchir et découvrir. Cette fois, la logique pure pourrait ne pas aider, et aucun guide ne dit comment gérer les demandes de renseignements à Grand Central – du moins aucun des guides qu'ils ont achetés.

Lapin ne sait pas non plus, mais elle ose. Sourire et baiser au Tigre indécis, elle commence à se battre pour la vérité. Et elle revient au bout de deux minutes avec toutes les informations que l'on peut souhaiter – quelle salle pour obtenir les informations, quoi demander, où acheter un billet, où trouver un horaire approprié... Lapin informe le Tigre, propose de continuer la quête. Le Tigre suit, le cœur plein de gratitude. L'efficacité du Lapin est le salut du Tigre.

Ils savent maintenant tout, quand partir demain vers leur désir de bord de mer, quel quai, où acheter les billets. C'est donc l'heure de rentrer chez eux, c'est ainsi qu'ils appellent déjà la chambre 3727, le plaisir attend...

et le Tigre s'inquiète. 22 heures à New York, 5 heures du matin ressenties, sera-t-il à la hauteur du défi, à la hauteur des attentes du doux Lapin ? Peut-être qu'elle est un peu nerveuse aussi, mais elle ne le montre pas. C'est juste une fois dans la chambre, avant la douche, qu'elle le dit. Moment des règles, aucune réunion complète Tigre-Lapin ces premières nuits – elle a essayé de reporter les flux, mais en vain. Le Tigre dit : Pas de problème, l'amour peut être multiple, cela ne nous est-il pas arrivé auparavant, dans le Shandong, après cette nuit dans le train ? Lapin sourit, le Tigre l'embrasse – et cet amour qu'ils ont, plein de mains de Lapin, de poitrine de Lapin, de lèvres de Lapin est également plein de cris et de nerfs, de sanglots et de sommets.

Crie, mon Lapin, crie ton plaisir. Aucun voisin ne se plaindra, aucun pandore ne frappera à la porte, aucune crainte de qui pourrait interférer. Pas de Lapin d'escampette pour briser ce soir le cœur du Tigre. Le lit est immense, il est nôtre, et ensemble nous dormons... Si bien, si calme, si profondément.

Dimanche, jour 2 – Vadrouiller, et batifoler

Lapin et Tigre se sentent forts, avides de profiter de New York et de leur nouvelle vie. Mais la nature aussi a ses désirs et ses lois. Ce dimanche, leur premier dimanche, ne commencera pas aussi activement qu'ils l'avaient discuté. En fait, le petit-déjeuner fut tardif – il avait été dûment commandé, l'un des gestes symboliques de la première soirée avant de rejoindre leur couche tout aussi symbolique. Suivit une discussion en suivant l'évolution de la météo sur la chaîne new-yorkaise : chaleur, chaleur et chaleur.

L'action la plus urgente, puisqu'ils ont raté les deux trains qui auraient pu les conduire en bord de mer, est de pallier les insuffisances du service d'hôtel. Pas de bouilloire électrique dans la chambre, et celle que le Tigre a apportée d'Europe est inadéquate à deux égards : la prise ne rentre pas – ce à quoi il pourrait être remédié en débranchant l'un des deux ordinateurs portables – et le courant est différent. Étonnamment à l'arrière garde technologique, l'Amérique se contente d'un voltage de 100 que l'Europe a abandonné il y a 40 ans, et que Lapin n'a jamais rencontré tout au long de sa vie chinoise.

La solution serait le transformateur, s'il en existe. Lapin estime que ça devrait le faire, appelle la réception – elle croit toujours en certains aspects du miracle américain. Le préposé à l'entretien sonne en effet à la porte et leur présente... un adaptateur. Inutile d'essayer d'expliquer, nous vivons dans deux mondes différents.

Cet aimable technicien ne peut évidemment pas comprendre que dans certains pays, les objets sont régis par des règles différentes de celles américaines !

Le farniente a du charme, mais doit trouver sa fin. Le Tigre, lui, a besoin de nourriture – son sucre, alternativement trop faible et trop élevé, nécessite des ajustements subtils et pas trop d'écarts dans les heures de repas. Déjà 15 heures locales, le Lapin réveillé au milieu de sa nuit pourrait survivre, mais lui ne peut plus attendre.

Ils s'en sont allés, décidés à trouver de la nourriture à une distance raisonnable, mais déterminés à marcher aussi longtemps qu'il le faudrait pour rejoindre un endroit agréable, frais, hospitalier et moins artificiel que le Marriott. De jour, l'identification devrait être plus facile. Ils n'ont pas eu à marcher bien longtemps – 15 mètres, peut-être 20, moins de 25 ou 75 pieds. Presque directement en face de l'hôtel, un restaurant du Sichuan. Le Tigre pense y avoir déjà déjeuné à l'occasion, pris en charge par des collègues du bâtiment de l'ONU si proche. Les coupures de presse en vitrine sont flatteuses : super endroit, apprécié des diplomates, calme et cosy, excellente cuisine... Ils décident de pousser la porte – il y a quelqu'un malgré l'heure tardive – et s'enquière des plages d'ouverture. Eh bien, c'est toujours ouvert, disons presque toujours ouvert.

Alors ils s'assoient, alors ils mangent. Les raviolis du Tigre, il se passe rarement de ces garnitures fascinantes qu'il associe toujours au Lapin, les deux avaient tellement de repas de ravioli en commun. Pas de risque d'être déçu par les raviolis, ils sont fidèles, sans malice, joyeux, répondant aux attentes. Le Tigre devrait-il insister davantage sur les raisons pour lesquelles les raviolis lui font toujours penser au Lapin ?

Lapin est comblée du voisinage sichuanais. Elle discute avec les serveurs, avec les propriétaires, passe commande. Le Tigre ne s'était pas rendu compte que le Putonghua, le chinois standard, était si largement compris à New York. Et le Lapin paie en utilisant pour l'une des premières fois sa toute nouvelle carte de crédit, laissant les serveurs surpris à leur tour. Le Tigre ne croyait pas qu'ils parleraient le mandarin, eux ne croyaient pas qu'une femme aussi authentiquement de Chine continentale utiliserait une carte Visa. Le monde change – parfois pour de bon.

La similitude du Lapin aide à clarifier la question de la bouilloire électrique. Où trouver un tel article un dimanche après-midi ? Selon le propriétaire, auquel le serveur a demandé conseil, le meilleur endroit, sinon le seul, c'est China Town. C'est là que nous allons. Comment s'y rendre ? Marcher d'abord, retour à Grand Central, puis prendre le bus sur la 5^{ème} avenue après avoir acheté un ticket à l'automate. Le plan est parfait.

La mise en œuvre commence au coin de la rue où le Tigre se cogne presque à un collègue très senior, assistant aux mêmes réunions, trainant comme un chariot une lourde valise, suivi de son épouse transpirant au soleil. Dès qu'elle réalise que le couple était connu, Lapin ôte sa main de la patte du Tigre et attend à deux mètres du petit groupe qui discute en français. Le Tigre doit se souvenir de la rassurer quant au risque d'indiscrétion. Il rencontre si rarement les délégués en dehors des réunions qu'aucun d'eux ne se soucie de sa vie privée – et puis le Tigre est si fier du Magnifique Lapin en Situation d'Épouse !

Quoi qu'il en soit, par quelques mots échangés en français du Québec, il apprend que ses interlocuteurs reviennent précisément de China Town où ils ont acheté des antiquités présumées. Retour en taxi, ils ont décidé de

marcher un moment ce qui explique la rencontre. Lapin attend, salutations, ils atteignent Grand Central, achètent une carte Métrobus, 10 voyages plus un gratuit, assez cher par rapport à Pékin, c'est le prix à payer pour la climatisation.

Identifier l'arrêt de bus n'est pas difficile, l'attente ne doit pas être trop longue : l'horaire indique 5 minutes. Juste un remake du Tigre guettant Lapin à l'aéroport ; ils attendent un bus qui ne vient pas. L'horaire était erroné ou ils auront mal lu. Plus tard, ils ont appris que le dimanche n'était pas extrêmement fiable pour les transports en commun à New York, de nombreux travaux en cours un peu partout et des changements constants dans les horaires, les intervalles et les itinéraires.

Alors ils marchent. De la 45^{ème} rue à China Town quelque chose comme 50 pâtés de maisons, entre 3 et 5 kilomètres. Ils n'ont aucune idée précise de la distance. Mais ce qu'ils aiment par-dessus tout, c'est d'être ensemble, dans ces rues semi-vides, se tenant fermement l'un à l'autre, s'arrêtant fréquemment pour trois raisons principales – se sourire, s'embrasser et élaborer une stratégie pour éviter de croiser la route d'un chien susceptible de couper le chemin du Lapin à une distance flairable. Le pauvre Lapin a peur des chiens – le Tigre se souvient encore de la panique créée à Pékin lorsque son chien à lui visita le bureau. Une chose qu'il avait oubliée, mais essaiera de garder à l'esprit les jours à venir – taquiner doucement Lapin, en respectant ses peurs. Dans les rues de New York, la situation s'est rapidement améliorée, il doit l'admettre. Il le reconnaît très volontiers, il est fier que son Lapin surmonte une phobie aussi profondément enracinée qu'injustifiée. Le Lapin n'a jamais été blessée par aucun chien, mais c'est ainsi – l'inaccoutumance génère l'anxiété.

Et ils marchent encore – mais la marche d’amour n’apporte pas de brise, et ils conviennent facilement, quand ils se rendent compte que l’avenue des Amériques est vide de bus mais dotée de métro, qu’ils peuvent sans aucune honte accepter de se reposer un peu en souterrain. Le billet doit être introduit dans un appareil électronique libérant la grille bloquant l’entrée. Le Tigre essaie, il échoue. Lapin à sa place, succès immédiat. Elle repasse la carte à travers la grille, nouvel échec du Tigre. Un monsieur, assez vieux pour avoir atteint le double de l’âge de la retraite, fait signe depuis le passage voisin, prend le ticket du Tigre, le frotte avec la manche, le teste, le rend. Ça marche ! La seule question était de trouver le bon côté et la bonne direction pour faire passer le ticket dans une machine qui n’admet aucune fantaisie.

Spring Street, ils descendent du train – frais et pas bondé, agréable surprise – dans ce qu’ils pensent être Soho ou Little Italy. Mais la Chine s’est étendue, apparemment. Ils marchent au milieu de milliers d’idéogrammes, à la recherche de la sainte bouilloire électrique, pas si facile à dénicher. Ultime recours, dans une épicerie, dernier étage, un modèle assez sobre du Guangzhou, 15 dollars. Sur le chemin du retour à la case départ, 45^{ème} rue. Déjà 6 heures, le shopping prend du temps, et ils doivent se préparer pour leur deuxième soirée : cela demande de la stratégie. D’où le métro sans barguigner, direction Grand Central, station la plus proche de l’hôtel. Ils ont de la chance – le Tigre et le Lapin ensemble ne peuvent qu’être chanceux – pas de perturbation sur cette ligne. Apparemment, c’est exceptionnel au vu des libelles accrochés sur tous les murs disant que C partira de D, que F est déplacé vers E, alors que B est complètement annulé...

Ils sont sur A, changent à 4^{ème} rue Ouest, à nouveau à 42^{ème} rue. Un signal attire les regards : navette pour Times Square. Times Square, Broadway, les théâtres,

New York New York. Vaut le détour ! En fait, Times Square est un peu décevant. Une sorte de plate-forme, rien de spécial. Mais quelques feux de la rampe – un Mc Donald's, un magasin de cinéma et de jouets Disney, et Mme Tussaud à New York. Lapin n'a jamais entendu parler de cela, le Tigre si, mais sans visiter. Pas grande queue, ils entrent.

Accueil par des célébrités connues principalement des Américains, mais tout de même des célébrités – une, deux ou dix de reconnues, ce n'est pas désagréable. La meilleure partie c'est quand Lapin et Tigre s'assoient avec Woody Allen pour prendre tranquillement leur café-coca. Ils ne bougent pas plus que la statue – fatigue, probablement. Certains touristes se demandent alors qui sont ces deux mannequins – Woody Allen ils connaissent, mais un vieux Tigre et un doux Lapin ? Ils réalisent les regards, ils s'ébrouent, les touristes rient et s'éloignent. Le Tigre et le Lapin sourient, ils sourient au monde et à eux-mêmes.

La nuit est là quand ils sortent de chez Mme Tussaud. La chaleur, toujours. C'est tout de même à pied qu'ils descendent vers l'hôtel – le Tigre ne sait pas pourquoi il dit « descendre » – « vers l'Est », ce serait mieux. Ce fut une longue et pleine journée de Lapin Tigre. Dîner tôt à l'hôtel, quelques émissions de télévision, CBS est le favori du Lapin, le Tigre explique ce qu'il peut. Certaines séries sont connues en Europe, comme Friends, la plupart lui sont étrangères, alors il improvise – le Lapin rit, le Tigre suit.

Le lit king size est là, frais, en attente. Lapin toujours en règles, difficile à accepter. Car le Tigre se sent prêt pour le véritable amour – mentalement prêt, physiquement apte. Demain, promis, demain on essaie. Après une longue journée de labeur passée à attendre le retour du Tigre...

Lundi, jour 3 – Au travail... et au jazz !

Lundi, premier jour de travail pour le Tigre. Aussi premier jour où le Lapin sera laissée seule, confrontée à la Grosse pomme. Bien sûr, le Tigre la rejoindra pour le déjeuner si elle est toujours à l'hôtel ou y est retournée. Il l'encourage, mais pas de manière très convaincante, à se déplacer. Il l'encourage, car la conséquence la moins souhaitable de la réalisation de leur rêve serait un face à face ennuyeux avec un téléviseur ne diffusant rien d'autre que des programmes américains – et uniquement en anglais, à l'exception d'une chaîne hispanophone. Ne pas pousser trop fort cependant, puisque le Tigre ne sait pas quelles pourraient être les réactions d'un Lapin confronté brusquement à un environnement inconnu.

Bien sûr, comme il le fait souvent, le Tigre a sous-estimé le Lapin. Quand il revient, à peine passées 13 heures, elle attend patiemment – ou juste à moitié impatiente. Lapin a terminé son petit-déjeuner, a pris son temps pour se doucher et se préparer, a fait une courte promenade exploratoire dans les environs et était juste de retour. Ils partagent la chambre avec une paire d'ouvriers, occupés dans la salle de bain – immense et magnifique salle de bain, avec un ensemble de miroirs permettant une vision complète de son corps nu ; tu sais, Lapin, c'est l'un des fantasmes du Tigre que nous n'avons pas réalisé : nous deux, jaune et gris, tournant autour de la salle de bain, regardant tous les coins des miroirs, pour ne perdre aucun angle du toucher, du pénétrer, du désigner, excitation des

rapports... –, une paire d'ouvriers essayant de dissuader une fuite affectant le sol par dessous d'insister davantage. Le 37^{ème} étage est apparemment trop proche de la piscine, ou bien les tuyaux souffrent du vieillissement, ou alors les deux à la fois.

Les ouvriers partent pour un hamburger, eux-mêmes vont déjeuner au restaurant du hall. Autrefois plus prestigieux quand les heures de tabagisme prévalaient encore à New York, maintenant c'est comme un désert frais où ils sont déjà connus du personnel. Début d'après-midi, le Tigre promet d'être de retour le plus tôt possible. Il est plus préoccupé par le bien-être du Lapin que par le thème de la réunion.

Sa première initiative de travail ce lundi après-midi est donc extrêmement personnelle. Le Tigre s'approche de Dominique, l'un de ses vieux copains, une décennie et demie à partager le même New York et d'autres onuseries. Dominique a entendu parler du Lapin, pour mieux dire, il a lu à son sujet dans l'autre livre que le Tigre a déjà écrit – celui-là était en français, Lapin ne le connaît que par la traduction instantanée de quelques passages centrés sur ses « années chinoises ». Le Tigre n'évite donc aucun secret en informant Dominique de sa présence (il faut dire que Dominique semble d'abord un peu surpris de la démarche du Tigre !), et en osant anticiper sur les événements.

Dominique est LE GRAND organisateur du temps libre lors de leurs réunions. Il prépare des listes de lieux à visiter, de nourriture, de boissons, de théâtres, de spectacles, de tourisme. Habituellement, il faut quelques jours pour que l'alchimie de la réunion produise des rassemblements en soirée – ces événements ne se produisant qu'une fois par an, il faut du temps pour s'adapter aux nouveaux arrivants et confirmer le désir de se retrouver après les heures. Mais pour le millésime

2003, le temps presse – une réunion d’une semaine, le Tigre n’est là que du samedi et il y a un besoin ressenti d’aide à s’organiser. En fait Lapin et Tigre auraient probablement pu s’en sortir seuls, mais ils ne le savent que maintenant, après les dix jours somptueux qu’ils ont vécus.

À ce stade, il y a un doute. Lapin et Tigre se sont bien sûr rencontrés et ont commencé à déclarer leur amour il y a plus de dix ans, cependant ils n’ont aucune expérience de face à face et de lèvres à lèvres de durée prolongée. Cela pourrait devenir le pire – ou le meilleur, comme ça a été le cas. L’incertitude n’est pas le repas préféré du Tigre – il se souvient si bien comment Lapin était heureuse à Almaty, il y a quelque chose comme six ans, quand elle l’a rejoint pour une semaine similaire – en fait cinq jours seulement – à partager des événements sociaux, des cocktails, des dîners, des excursions. À l’époque, l’organisateur était Talgat, un collègue kazakh vraiment fidèle. Dominique doit jouer le rôle d’ersatz new-yorkais d’un kazakh français !

Dominique aime bien le Tigre. Il est curieux de rencontrer ce Lapin qu’il a appris à connaître dans un livre étrange – désolé, délicieux Lapin, ton Tigre ne sait pas écrire simple ! – et Dominique apprécie d’organiser. Pour cette soirée, il avait prévu d’aller écouter du jazz, l’un de ses loisirs préférés. Avec ses deux filles – Dominique avait une vie de famille compliquée ou mieux vaut dire des vies de famille consécutives compliquées – il est prévu de se retrouver à sept heures moins quart dans le hall. Cette annonce est exactement ce que le Tigre demandait.

Avec la fierté de qui a accompli une tâche, le Tigre est de retour dans la chambre, à peine 6 heures 15, la réunion connaît un démarrage lent. La porte est ouverte, probablement le room service. Mais pas de service en

chambre et pas de Lapin en attente. Du bruit dans la salle de bain. Le même couple d'ouvriers est de retour, travaillant toujours sur des tuyaux et des tubes. Ils informent le Tigre : la dame a dû bouger, fuite impossible à contrôler, elle a été transférée avec toutes leurs affaires dans une autre chambre. Quelle chambre ? demande le Tigre par téléphone à la réception. Je ne peux pas dire, telle est la réponse. Raison de sécurité – aucune preuve que celui qui appelle est en droit de savoir – et le standard ignore qui compose à partir d'où – encore un autre exemple de la grande technologie américaine. Le Tigre bougonne encore lorsqu'il se présente à la réception pour obtenir les précieuses informations.

Leur chambre est maintenant au 32^{ème} étage, un autre bâtiment. Le sourire d'accueil du Lapin est un brin ironique. Elle a eu le temps de se remettre du transbordement. Ils gagnent au change. La vue est directe, magnifique, sur l'East River et le bâtiment des Nations Unies. Un « bar américain » avec réfrigérateur, lavabo et cuisinière sépare la partie principale de la pièce – celle avec le même lit king-size tellement gigantesque – de la salle de bain – même ensemble incroyable de miroirs.

Toutes les prises sont branchées, l'eau frémit, le frigo est plein pour un premier petit-déjeuner privé du lendemain. Tout en sirotant du thé frais, des feuilles de l'année, le meilleur de Hangzhou, le Tigre détaille son plan. Il explique Dominique, ses filles, le jazz, à suivre le restaurant, italien bien sûr, Dominique aime presque exclusivement cette cuisine, la forte influence sicilienne de sa femme. Le Tigre ajoute que leur discussion avec Dominique a été entendue, une dame, pas une jeune, notre âge, je veux dire mon âge et celui de Dominique, se joindra au groupe – aucun moyen de s'échapper, tu sais, ce serait impoli d'exclure quelqu'un, les habitudes se

sont transformées en règles valables depuis une dizaine d'années déjà...

Lapin semble réticente – trop de foule au lieu d'un Tigre pour elle seule. Lapin est timide, peut-être aussi un peu effrayée par les lumières soudainement projetées sur sa présence – le Tigre insiste, il a promis, Dominique est déjà en bas qui attend, cela ne va pas être douloureux, rien à craindre, les vieilles dames sont gentilles, le Lapin est si beau, si jeune et le Tigre si fier de l'avoir près de lui, Lapin, s'il te plaît, s'il te plaît...

Et il plaît au Lapin. En bas, juste Dominique, en retard de deux minutes, tellement pressé qu'il passe sans voir le Tigre lui faire signe à travers le hall. Par conséquent, puisqu'il doit revenir vers eux, à lui d'être présenté au Lapin, au lieu de l'inverse – Doux amour, c'est Dominique, tu as entendu parler de lui – Lapin hoche la tête. Elle a entendu parler, bien que très récemment, ce qu'elle ne dit pas. Dominique, c'est Lapin, appelle-la Tong – le Tigre ajoute « comme les chaussures », blague stupide, mais cela contribue à rendre l'atmosphère un peu plus détendue. Il faut bien sûr expliquer au Lapin ce français qui joue sur son nom, cela facilite le démarrage d'une conversation entre un trio sans expérience d'assemblage préalable.

Pas de filles – pas encore de retour de la plage quand Dominique a quitté le petit appartement qu'il loue pour leur semaine en famille, pas de vieilles dames non plus. Tout est plus simple que ce que le Lapin craignait, juste un étranger, souriant et doux. Apparemment, elle peut faire face, elle se détend – le Tigre remarque que la pression sur sa paume droite s'est atténuée. Le Yellow cab les dépose 27^{ème} rue Est, juste après Lexington. Le Blue Smoke est une de ces grottes non-fumeurs où le meilleur du Jazz New Yorkais se joue au quotidien.

Ils apprécient la fraîcheur des lieux, les bougies et les spots de lumière sur la petite scène. La restauration est sympa, mais ils boivent seulement – de l'eau pour lui, le Lapin est au jus de fruits, Dominique fidèle au vin rouge. À peine le temps de regarder les autres spectateurs, un bon échantillon américain, des familles, des célibataires, des jeunes filles, de vieux beatniks, la musique commence et dure une heure.

Le spectacle change tous les jours. Ce soir, c'est un peu expérimental, un trio mêlant sonorités jazz et vision moderne des sons – c'est ce que dit la brochure avec des mots extrêmement compliqués. Lapin n'avait aucune expérience préalable du jazz ; le Tigre ne pouvait pas deviner comment elle réagirait. C'est loin du erhu et de la pipa ! Mais il lui suffit, pour se rassurer, de jeter un coup d'œil au Lapin suivant le rythme et applaudissant. Le Lapin musical est jazzy ! Le Tigre est soulagé – leur première soirée publique commence par un succès.

Pas d'entre-acte sur ce tout-batterie avec du saxophone, de la trompette et une sorte de concert de cor, mais au milieu d'un solo prolongé un mouvement autour de la table. Deux filles s'intromiscent, bronzées d'un long après-midi au soleil sur l'une de ces plages que Tigre et Lapin n'ont pas encore visitées – de toute façon, aucun d'eux n'a de costume de bain (Tigre et Lapin, je veux dire ; les filles en ont acheté aujourd'hui dans un magasin sur la plage ou à proximité).

Le trio instrumental arrive à son terme. Quant à eux, c'est en quintette qu'ils sortent. Le restaurant est juste à côté. Italien, bien sûr. Et là pour attendre, pas une, mais deux dames – l'invitée, et une suppléante, amie de l'autre, encore plus âgée et déjà retraitée, ancienne participante à ces réunions. Lapin est assise à côté du Tigre et de la fille aînée – face à la vieille dame de l'autre côté de la table.

Ce dîner est malaisant pour Lapin. Le Tigre se rend compte qu'elle ne répond guère à la jeune femme à sa gauche, qui essaie d'être amicale, cet âge est aussi celui de la politesse. Le quasi-silence du Lapin n'est pas uniquement dû à l'accent trop pur-Oxford de la fille – une surprise dans cette bande originale américaine (Dominique vit à Londres depuis des décennies, et le couple franco-italien produit de purs fruits britanniques). En fait, la Vieille Dame d'en face fait peur au Lapin. Certes, ses cheveux blancs, ses yeux perçants immobiles, ses mots rares et parfois indistincts sont surprenants. Le Tigre est habitué à la personne, mais il remarque quelques changements, montrant que la maladie a ouvert son chemin à travers le vieillissement. La vieille Long Nez dans la douleur qui voyage peut-être pour la dernière fois a des regards parfois d'une lucidité désespérée avec des lumières de cruauté froide à l'intérieur...

Le Tigre n'a pas pu fournir cette explication avant la fin du repas et la dissolution du groupe. C'est en appuyant sur le genou et en touchant la main qu'il fait de son mieux pour maintenir Lapin dans des limites acceptables d'inconfort. Il le regrette bien sûr, mais il est fier de résister à la tentation de rejoindre la fille cadette lorsqu'elle quitte la pièce pour fumer. Le père, Dominique, ne semble pas le remarquer, mais le Tigre est un ancien des habitudes tabagiques. Plus résistant que les jeunes. Il est vrai que les jeunes n'ont pas de Lapin !

Le malaise était peut-être une valeur partagée par les personnes présentes. Le dîner n'est pas prolongé au-delà de ce qu'exige la nourriture. Il est assez tôt pour envisager de revenir à pied – de la 27^{ème} à la 45^{ème} rue, 19 pâtés de maisons, Park Avenue descendant vers East River, cela ne devrait pas durer plus d'une demi-heure. La brise est fraîche maintenant, la promenade agréable. Et la marche est plaisante – le Lapin et le Tigre tels qu'en eux-mêmes,

Dominique dix mètres derrière, les filles vingt devant, ils ne reforment un groupe que lorsque le trio italo-britannique tourne à droite, 35^{ème} rue, c'est là qu'ils restent. Le Tigre et le Lapin viennent de passer devant l'une de ces étonnantes vitrines de New York – Noodles Palace sur Lexington, une demi-douzaine de jeunes filles chinoises préparant des raviolis, étalant, roulant, farcissant, collant comme elles le feraient à Xi'An.

45 moins 35 font dix, pas plus. Juste une enjambée pour leur couple déjà accro à la marche. Un détour par l'un de ces nombreux centres de restauration ouverts 24 heures sur 24 qui gardent Manhattan en vie toute la nuit. Il manquait les yaourts pour le Tigre sur la liste des emplettes du Lapin matinal. Arrivée au 32^{ème} étage, Raymond, que tout le monde aime sur CBS, comme transition vers le lit hospitalier. Les règles sont toujours là, mais le déluge s'éloigne, le trésor du Lapin est sous la patte du Tigre. Elle sanglote, il pleure quand elle l'embrasse, elle soupire « Doigts magiques »... L'amour, l'amour est beau, et ton Lapin est amour !

Mardi, jour 4 – Quitter le nid

Ce mardi restera définitivement gravé comme Jour du Lapin. C'est elle qui l'a vécu à fond, tandis que le Tigre passait le nombre d'heures requis parmi le décorum obsolète du Centre de conférence des Nations Unies. Pause déjeuner, pas de Lapin au nid – ce n'est pas une surprise, elle avait annoncé haut et fort son intention de vraiment visiter, et d'explorer les endroits qu'ils redécouvriraient plus tard ensemble.

Le Lapin éclairé a travaillé avec diligence. Le Tigre l'a appris plus tard ce même jour. En fait, lorsqu'il revient à la chambre après la séance de l'après-midi, l'absence est flagrante. Chambre trop grande, TV trop petite, le Tigre est en manque de Lapin.

Il s'occupe avec une tasse de thé, puis une seconde, sept heures trente, presque huit, déjà huit heures du soir et toujours pas de présence aimante pour lui faire accepter et chérir sa propre présence à New York. Le Tigre commence à s'inquiéter de ce qu'il se décrit comme un retard incongru. Et si le Lapin ne revenait pas ? Il aurait pu arriver n'importe quoi, ou du moins l'une de ces choses qui pourraient entraver le retour au nid du Doux, Jeune, Explorateur Lapin.

Accident, incident, contrôle des passeports, Lapin-napping... Le Tigre se met à échafauder des plans, c'est toujours sa première réaction lorsqu'il est empêtré dans des situations incontrôlables. Si elle est en retard, si en retard que l'attente en devient insupportable, doit-il se rendre à la police ? Pour quel motif ? Inquiétude légitime du Tigre officiel pour la disparition d'un Lapin

clandestin ? Elle n'est même pas inscrite à l'hôtel malgré le fait que la réception l'a déplacée de chambre en chambre et lui a donné deux jeux de clés sans à aucun moment remettre en question sa présence. Comment pourraient-ils douter de sa légitimité ? Le Lapin a l'air si gentil, est si gentil et si honnête que personne, jamais, n'oserait lui demander de montrer patte blanche.

Que faire si... Dominique, lui, saurait quoi faire, mais pas la moindre idée de l'endroit où il se trouve. La 35^{ème} rue est longue, aucun moyen de trouver le bon bâtiment dans l'annuaire téléphonique, et il ne répondrait pas au téléphone, de toutes façons. Ce soir, c'est la soirée shopping en famille du père avec sa paire de filles. Mais demain, Dominique apparaîtra comme son Sauveur lors de la réunion. Il décidera alors quoi faire, quel poste de police mobiliser, si le Tigre doit essayer d'informer les collègues pékinois du Lapin. Dominique sait, il est le Saint-Bernard des désespérés. Le Tigre l'a vu agir ainsi à maintes reprises, il possède un véritable don. L'homme est en perpétuel souci pour lui-même et pour ses proches. Il a donc développé une sorte de technique de préparation mentale permanente pour faire face à l'inopiné inéluctable du pire. Pour le Tigre l'inquiétude n'est qu'une humeur épisodique, passagère – il n'a donc pas de routine établie pour la combattre.

Pauvre Lapin victime, ne t'attends pas à ce que le Tigre vole pour te ravir à l'obscurité de ce soir – la mobilisation ne commencera qu'après 9 heures du matin. Le Tigre a un peu honte de son indécision – mais la clé, bruit de porte, soupir de soulagement. Pas de Lapin perdu, pas même de Lapin vraiment en retard – huit heures et quart, il fait encore jour... Le Tigre est sorti de la douleur, il se sent comme un condamné dont la peine ne doit plus être purgée. Mais il ne peut pas l'expliquer au Lapin, exprimer le plaisir étincelant de la savoir saine et sauve. Bien sûr, le Lapin ne comprendrait

pas un tel désarroi et un tel chagrin. Beaucoup de bruit pour rien. Il a attendu beaucoup moins longtemps pour avoir des nouvelles que n'importe quel membre de la famille du Lapin quand c'est au tour du Tigre de la tenir éloignée de chez elle...

Alors te voilà, mon si doux Lapin, candide, brillante, fraîche malgré la chaleur qui continue, à peine fatiguée par cette longue journée que tu décris, des pièces à conviction mises en avant comme autant de repères sur la route du touriste classique dont tu as joué le rôle avec succès tout au long de la journée.

« Cela a commencé par la visite du bâtiment des Nations Unies. Cette partie était facile, j'ai eu amplement l'occasion de m'habituer au rituel imposé aux visiteurs en les regardant depuis notre point de vue du 32^{ème} étage. Quelques minutes, peut-être une douzaine, pour entrer, visite guidée, on m'a amenée devant la salle où se tenait votre réunion, photo de la porte, tu vois, je pouvais sentir mon Tigre à travers ces solides barrières – le Lapin est le propriétaire high-tech d'un appareil photo numérique, d'un ordinateur portable avec lecteur DVD et de quelques autres gadgets si modernes que le Tigre ne sait pas comment ils fonctionnent, du téléphone portable à la brosse à dents design – ensuite un coup d'œil sur les jardins, la sphère et le pistolet rendu inoffensif par son canon noué.

Puis ton Lapin a commencé à marcher, direction Metropolitan Art Museum. Assez belle promenade. Une seule étape sérieuse, une église appelée Saint-Quelque chose, ce pourrait être Patrick, visiter l'intérieur, comme une bouffée de climatisation. Musée vers l'heure du déjeuner, je ne sais pas quelle durée j'ai consacrée à la visite, à peine un quart d'heure, peut-être moins – mais j'ai ramené des brochures dans différentes langues, dis-moi, Tigre, dis-moi, comme pour Saint-Machin, quelle

langue est celle-là, et celle-ci, et l'autre – et regarde, le contenu varie avec la langue, en chinois on insiste sur les collections asiatiques, mais celle-ci, tu me dis et je te crois, est espagnole et propose un circuit Velasquez et Greco. Le Lapin affamé a pris un hot-dog, mais il y a aussi des restaurants chics à l'intérieur, une sorte de club sans abonnement, je mentionne, juste au cas où...

C'était donc le début d'après-midi, peut-être le milieu d'avant-soirée, juste le temps d'une autre escale. Je voulais de l'air frais, j'ai suivi la brise jusqu'à la rivière Hudson. Là, un débarcadère, j'ai pris le bateau. Je ne m'attendais pas à ce que ce soit si long, mais c'était beau. Tout autour de l'île, depuis une jetée du côté de la 80^{ème} rue. Au fait, j'ai traversé Central Park pour y arriver, toutes ces familles, ces vélos, ces rollers et ces pauvres chevaux transportant des carrioles avec des tonnes de touristes trop gras, mon guide a raison, il faut éviter, les chevaux souffrent trop, bref, le bateau autour de Manhattan, jusqu'à East River.

J'ai vu le bâtiment de l'ONU depuis le large, aussi la statue de la Liberté, Battery Park, les ponts... De retour à terre, il était six heures, déjà le temps de penser à rentrer. J'ai pris le métro. Juste une courte pause, Times Square, pas pour Mme Tussaud, mais pour les magasins, les livres disent que les grands magasins sont à tous les coins de rue, en particulier Macy. Je voulais juste être sûre de l'endroit où cela se trouvait, au cas où tu voudrais visiter plus tard. Dernier arrêt, l'épicerie, celle d'hier, j'ai acheté quelques glaces pour moi, le Lapin est si égoïste, des yaourts, des fruits et du pain pour le petit déjeuner du Tigre. Et me voici, désolée d'être si tard, oh ! Tigre, tu m'as manqué, je t'aime tellement... »

Car c'est cela le Lapin. L'une des nombreuses raisons pour lesquelles le Tigre l'aime tant après toutes ces années c'est ce mélange unique d'enthousiasme naïf,

d'affection vraie et spontanée, de mots d'amour et de mots de vie, de plaisir et de sérieux. Lapin dans sa splendeur multiple !

Le temps a passé vite à écouter sa saga – presque dix heures, trop tard même pour le Sichuan voisin. Coffee Shop de l'hôtel donc, deuxième fois de la journée pour le Tigre. Il ne se plaint pas – même McDonald aurait bon goût avec Lapin à ses côtés.

Revenir lentement dans la chambre, allumer à la hâte la télé – Lapin est accro à Raymond, chaque jour suspendue devant la série. Le Tigre ne sait pas qui elle préfère – la mère très raisonnable, la grand-mère tyrannique mais sensible, l'indécis Raymond lui-même, le père qui prétend toujours à l'indifférence ? Le Tigre pense que le personnage préféré du Lapin devrait être le frère, ce flic gigantesque avec une voix si étrange et si profonde, dont nul n' imagine à quel point il est une personne sensible et émotive. En fait le Tigre espère que c'est celui-là le personnage préféré du Lapin, car il s'agit de son propre favori – et le Tigre veut tellement que ce qui plaît au Lapin soit aussi ce qui plaît au Tigre.

Cela, au moins, est un objectif raisonnable pour un couple ayant atteint un tel degré d'amour.

Mercredi, jour 5 – Les glaces de la Porte du Ciel

Ce mercredi s'écoule selon ce qu'ils considèrent désormais comme une habitude : le Tigre en réunion, le Lapin en touriste et en chaland. La seule différence avec le programme précédent est que le Tigre sait maintenant comment le Lapin agit une fois leurs chemins séparés.

Dominique a proposé un resucée de jazz. Une soirée moins populeuse, rien que deux hôtes, l'amphitryon et le président de la réunion, qui travaille dans la même organisation que le Tigre. Audience restreinte, le Tigre doit juste informer ses collègues de ne pas être surpris en présence du Lapin, et attraper par téléphone son amour sur le point de partir en goguette matinale, suggérant un retour à l'hôtel plus tôt qu'hier : même jazz, à la même heure que lundi. Bien sûr, le Tigre présente les choses de manière positive – il ne peut rien dire qui ressemble à un reproche à qui il sait être un Lapin sensible. L'acrimonie, il est juste de dire, fut absolument absente de leurs dix jours d'émerveillement. Une autre preuve que l'adéquation entre Tigre et Lapin doit être incroyablement forte pour survivre et prospérer pendant une décennie d'intermittence !

Le Lapin est à l'heure, bien sûr, mais il ne reste pas trop de temps avant de partir. Juste assez pour s'embrasser, se sentir, se toucher à nouveau la tête et les cheveux pour recharger leurs batteries communes, se préparer, Lapin échange sa tenue touristique de jour pour une tenue de soirée Jeune femme décontractée

chic. Elle est belle dans cette robe colorée qu'elle n'oserait pas porter autrement – c'est-à-dire sans le soutien explicite du Tigre.

Dominique est en bas, Antonio se présente. La barbe, les cheveux, on suppose qu'ils étaient en quelque sorte roux avant de tourner gris et blancs, soixante ans et quelque chose, père d'un garçon de 2 ans, et bavard comme seul un italien peut l'être – un italien et quelques chinois. Antonio peut facilement parler pour les quatre d'entre eux, aucun risque de malaise par le silence.

Même le Blue Smoke est différent. Lapin se laisse aller à un cocktail qu'elle boit à moitié pendant les 90 minutes du spectacle, ramasse quelques chips et de la peau de porc. Visiblement, elle est beaucoup plus à l'aise avec un Antonio bavard qu'elle ne l'était avec la vieille dame scrutatrice.

Après le spectacle, restaurant – toujours italien. Pas de réservation. Ils descendent Lexington. Antonio s'arrête devant une terrasse à l'enseigne Vesuvio, table disponible, décision prise – c'est le temps du bavardage.

Lapin visite les toilettes – alors Antonio s'enquiert. Chinoise de Chine... À peine surpris, mais pas pris au dépourvu.

Au retour du Lapin, la conversation commence. Antonio a eu une vie plus que bien remplie, avec par devers soi des projets pour deux autres vies. Il a visité la Chine pendant les premières années de Deng Xiaoping. À ce moment-là, il a rendu visite à un ami, de l'ambassade d'Italie, section commerciale. Son idée était de s'établir sur Tian An Men, la Place de la Porte du Ciel, et d'y installer une gelateria. Il avait pressenti que les glaces devaient être découvertes par la Chine du début des années quatre-vingt. Maintenant, deux décennies plus tard, ce qu'il décrit semble réel, la mise en place des tables, la conversion en jardin d'hiver de la terrasse

extérieure pour l'été, l'ajout de chocolat chaud au menu lorsque le vent devient rude en novembre, les cohortes de touristes chinois visitant les délices d'Antonio après avoir rendu hommage à Mao Zedong.

Lapin se lance dans l'histoire, ajoute des détails, pose des questions, rit de plaisir – elle est heureuse. Et le Tigre est heureux de voir son Lapin sourire, parler, jouer au jeu de la conversation, vraiment à l'aise en tant que partenaire du Tigre qu'elle est devenue. C'est une vraie table de quatre, pas un assemblage de deux fois deux personnes, et le Lapin aime ça.

Elle écoute même très attentivement quand Antonio se lance dans sa lubie du jour – le recyclage industriel de l'huile usée grâce à un traitement italien unique, un rendement de 25 % réels par an. Lapin comprend ces choses, elle étudie les finances à l'université et le Tigre est fier d'elle. Ce Lapin d'aujourd'hui est beaucoup plus mature, intellectuellement, que celui qu'il a découvert à Pékin dans leur jeunesse. Et malgré tous ces progrès, mentaux et sociaux, ce Lapin est toujours avec le Vieux Tigre qui en gagne une deuxième raison d'être fier et reconnaissant, un peu honteux de ne pas pouvoir exprimer tous ces sentiments à un Lapin aussi grand travailleur que sincèrement amoureuse.

Repas fini, retour à pied. Antonio réside dans le même hôtel que le couple Lapin-Tigre, l'appartement de Dominique est toujours sur la route. Très vite, cependant, le quatuor se divise en deux groupes. Antonio et Dominique adoptent un rythme rapide – prétendument, ils ont froid, bien que la nuit soit douce. Voudraient-ils laisser un peu d'intimité aux deux autres ?

Ceux-là, de toute façon, ne se précipitent pas. Main dans la main, cœur à cœur, ils sautent paisiblement d'une vitrine à l'autre, remarquant les détails, mettant en vedette ce qu'ils considèrent tous les deux comme

des normes américaines laides et obsolètes, lisant, au cas où, les menus pour un de leurs soirs à venir, étonnés du nombre de jeunes, plus de filles que de garçons, des groupes de filles et des groupes de garçons, debout sur le trottoir devant les bars bruyants, transportant la section fumeurs dans la rue, gardant les portes ouvertes pour continuer à discuter avec l'intérieur, avec des camarades pas accros au tabac, apportant un effet de climatisation à la fonte du goudron de Manhattan. Marcher fait alterner chaleur du macadam et vagues de refroidissement – c'est comme passer devant un gigantesque aspirateur qui soufflerait des notes de musique pop et une brise fraîche dans le même mouvement.

Ils remarquent rapidement que leurs compagnons ont disparu de l'horizon. La nuit est à eux, seulement à eux. Une visite pour l'achat habituel des ingrédients du petit-déjeuner, la chambre d'hôtel, un peu de Raymond – et des délices. La fantaisie produite par l'évocation de la glace ? Peut-être. Le Tigre se souvient que c'était une soirée léchage. Une de ces soirées où une langue qui se glisse met Lapin sous haute tension. Une de ces nuits où les cônes se sont transformés en boules, une de ces nuits de plaisir, où le Tigre sent le Lapin lui faire oublier les décennies, et renforcer avec son plaisir à elle celui de sa rigidité.

Jeudi, jour six – Soixante-neuf degrés

Ce jeudi, le Tigre est pris pour le déjeuner. Ses fonctions officielles exigent qu'une partie de son temps ne soit pas consacrée à ou même partagée avec le Lapin. Cela ne la dérange pas trop, au moins pour trois raisons : premièrement, elle sait que les infidélités du Tigre ne sont que temporaires ; deuxièmement, elle a encore beaucoup à explorer dans son programme de tourisme et de shopping, assez en fait pour la tenir occupée au-delà de l'heure du déjeuner. Et troisièmement, le plus important, elle connaît l'invité du Tigre pour ce déjeuner officiel et n'aurait certainement pas envie d'être présente.

Boo, de son nom malaisien, a précédé le Tigre en tant que directeur du bureau à Pékin. C'est donc Boo qui a recruté le Lapin, et ne peut que se souvenir de cette si jeune et si belle fille qui un jour, sous sa direction assez stricte, a commencé à accueillir les visiteurs. Le Bureau avait alors la réputation d'employer la réceptionniste la plus souriante de la ville, et le Tigre se souvient encore de l'admiration de certains visiteurs occidentaux découvrant le Lapin derrière la porte qu'ils venaient de pousser. Les invités chinois avaient les mêmes sentiments, mais savaient mieux cacher leur impression.

Boo, bien sûr, connaît assez bien le Tigre et, contrairement à Antonio, entretient des relations de travail continues avec lui – étant chef du personnel tandis que Tigre exerce des fonctions de dirigeant syndical. De plus, il connaît un certain nombre de

personnes à Pékin, y compris parmi les nouveaux collègues du Lapin. Et tous les deux, Tigre ou Lapin, doutent de la discrétion qu'il pourrait avoir s'il venait à éventer leur secret.

Alors, le Tigre déjeune avec Boo. Il est emmené dans un petit restaurant chinois de Lexington, entre les 27 et 28^{èmes} rues, nommé Wuliangye d'après une célèbre liqueur du Sichuan. Le restaurant Wuliangye est petit mais très populaire, au moins pour le déjeuner. Malgré la familiarité évidente de Boo avec les propriétaires, ils parlent en mandarin comme seuls les lao pengyoumen, les vieilles connaissances, peuvent le faire, ils doivent faire la queue. La file s'étend à l'extérieur de la toute petite entrée, mais tout se passe bien et rapidement.

Le menu du jour à une poignée de dollars est délicieux. Boo a ajouté à la commande le Tofu du Général Tso, un mets que le Tigre n'avait pas essayé auparavant – chaud et épicé, moelleux et croustillant. Ce général était au moins à certains égards une excellente personne ! Comme d'habitude quand ils se rencontrent avec Boo, cela se produit en gros une fois par mois lors d'un déjeuner au restaurant du siège, Genève est cependant moins savoureuse que New York, ils discutent de tout et de rien. C'est comme un jeu, ne jamais s'opposer sur les idées, lancer quelques ballons et voir comment l'autre réagit. Le Lapin n'est pas au menu – le secret est toujours préservé, Antonio n'a pas bavardé. Pas étonnant, ces deux-là ne s'aiment pas tellement.

Avec une sorte de soulagement, une rencontre avec le chef du personnel auraient pu pour le syndicaliste représenter beaucoup de travail inopiné en cas de divergences majeures le Tigre revient à la chambre. C'est une procédure qu'il trouve chaque jour plus agréable : retour à la maison, Madame Tigre est là, elle a préparé du thé, ou alors elle n'est pas encore revenue mais y sera

bientôt, à son tour de préparer un verre de bienvenue. Elle est fraîche, joliment fraîche, elle a passé un agréable après-midi, elle a hâte de savoir quels sont les plans.

Le Tigre explique son déjeuner, dit à quel point il a trouvé intéressant ce petit coin chinois, pas loin de la représentation de son organisation à New York qu'il doit visiter demain, une bonne occasion de vérifier par repérage anticipé qu'il peut retrouver l'endroit, bref, mon si doux Lapin, pourquoi pas Wuliangye ce soir, ce sera peu fréquenté et je suis sûr que tu aimeras ce changement d'avec les pâtes à l'italienne.

Lapin accepte, ils se préparent à partir. Il a remarqué que le temps était un peu plus frais, vérifie à la télévision locale – soixante-neuf degrés, c'est-à-dire... ils vérifient attentivement et trouvent finalement quelque chose comme 19 ou 20 Celsius. Ce qui fait sourire le Tigre, et le Lapin demande pourquoi, ce n'est pas le refroidissement, mais la température.

Soixante-neuf, mon si doux et tant innocent Lapin, a une connotation sexuelle très forte en français – depuis 1969, quand un artiste célèbre a produit une chanson qu'il a interprétée avec sa compagne, appelée « Soixante-neuf, année érotique ». Tu vois ce que je veux dire ? Lapin ne voit pas, et ce n'est pas surprenant – elle n'est pas habituée à l'expression, et a pratiqué avec le Tigre sans savoir que c'était cela.

Le Tigre dessine – son anglais n'est pas assez bon pour décrire sans avoir l'air lubrique. Prends un six ; c'est un homme à gros ventre, 6. Prends un 9, c'est une femme à belle poitrine. Mets-les l'un devant l'autre, 69. Imaginez qu'ils s'allongent, sur ce lit king size qui est le nôtre, par exemple... Le Lapin rougit, elle a compris, étreint son tigre et murmure une promesse – après Wuliangye et Raymond... 69 seront leurs deux chiffres magiques !

Pas de difficulté particulière pour atteindre la représentation du Bureau – mais à partir de là, attention, Lapin – nous allons passer devant l’hôtel de la délégation, nous risquons de voir Boo sortir pour rejoindre ses hôtes. Le Tigre est mi-sérieux, mi-blagueur, mais le Lapin veut éviter tout risque de coïncidence.

Ils viennent de couper court par l’une de ces ruelles, si peu nombreuses à New York, où les arbres et les bancs permettent de bavarder et de consommer des sandwiches comme si le stress de la Grosse Pomme pouvait être aboli pendant une dizaine de minutes.

Il faut moins que cela pour atteindre Wuliangye. La fille qui a servi pour le déjeuner est toujours là, accueillante dans sa robe noire, elle reconnaît le Tigre comme lui la reconnaît, elle les accueille, pas trop de monde, bonne table, bon service et bonne nourriture à venir.

Mais alors qu’ils entrent, la main du Lapin attrape la patte du Tigre – Amour, échappons-nous, maintenant, maintenant ! Juste un œil de Tigre alentour, Boo est là ! Il a bien sûr eu la même idée que le Tigre après cette heure de déjeuner agréable mais bondée – organiser une fête au même endroit pour profiter d’une bonne table, d’un bon service et de la bonne chère à la fraîcheur tranquille de la soirée!

Ils sont de retour sur la rue avant même que la serveuse ne le remarque – avant que quiconque ne le remarque, Boo était trop occupé à traduire le menu et les autres convives trop désireux de saisir le sens subtil du nom des plats pour même remarquer la brise produite par l’aller-retour instantané du Tigre et du Lapin.

De retour dans la rue, ils ne sont pas sûrs d'être passés inaperçus. Ils courent donc à moitié pendant trois ou quatre pâtés de maisons et ne se calment qu'après avoir changé d'avenue. Park Avenue comme havre – et maintenant, que faire ? Il est vraiment temps pour Tigre de se resucrer le sang – heureusement, 69 c'est frais, il a pris une veste, trouve du sucre dans la poche, il croque pendant que le Lapin réfléchit.

Puisque Wuliangye est occupé ce soir, mais nous reviendrons, Tigre, promis !, pourquoi ne pas essayer ce que nous avons remarqué avant-hier, sur le chemin de retour du Blue Smoke ? À seulement deux pâtés de maisons, si je me souviens bien. Elle doit se souvenir correctement, Lapin est un pratiquant aguerri des grandes villes, et elle est devenue au cours de ces quelques jours une touriste professionnelle – aucun danger de rencontres inopinées à cette hauteur de rues pour revenir sur Lexington.

Le Palais des Nouilles – des raviolis bien sûr, du thé vert et même le tofu du général Tso – ce plat doit être l'un des préférés de la ville. Tout cela pour une poignée de pièces, à New York, le petit-déjeuner d'hôtel c'est 20 dollars chacun, le dîner en ville 15 dollars pour les deux !

Le Palais des Nouilles n'est pas le meilleur restaurant de la cité, mais il est acceptable – un peu type fast-food cependant, aucune raison de s'y attarder trop. Une marche lente les ramène à l'hôtel à l'heure pour Raymond. Après quoi ils ont fait ce que Lapin avait dit qu'ils feraient. J'avais le refrain en tête quand tu es venue sur moi pendant que je te fouissais, fleur et prééminence, mon si doux Lapin.

Vendredi, jour 7 – Patrouille en devenir

Vendredi, dernier jour de mission officielle pour le Tigre. Le pur plaisir, sans ingérence de l'ONU, devrait commencer immédiatement après la séance de clôture de cet après-midi, lorsque les délégués se précipiteront pour prendre l'avion les ramenant chez eux ou rejoindront un camp de vacances dans les environs. Dominique passe encore la nuit sur place, concession aux filles apparemment pas pressées de revenir vers Londres et la Mamma.

Puisque ses filles veulent pratiquer du disco jusqu'au bout de leur dernière nuit, Dominique propose un regroupement final – jazz encore, suivi de resto, italien peut-être... Le Tigre accepte au nom du Lapin. Il ne peut pas l'informer à l'avance, elle court les magasins toute la journée, mais il est convaincu qu'elle ne sera pas trop tard à revenir. Il lui avait expliqué, entre 69 et 9 heures du matin, qu'il y avait un rituel à se retrouver à la fin des sessions entre délégués les plus proches, et que probablement, grâce au leadership de Dominique, le millésime de cette année commencerait par une session de jazz.

Cette année la fête sera cependant restreinte, il n'y a pas le plein de compagnons habituels – même Pierre, le faiseur de Suisse, celui qui a tenté désespérément d'obtenir un visa pour le Lapin quand le Tigre, autrement exilé à Moscou, avait proposé de se réunir sur le territoire neutre genevois où il devait rester une quinzaine de jours à l'occasion d'une réunion similaire,

même Pierre est absent – bien qu’il ait adressé ses salutations les plus chaleureuses à ce Lapin qu’il n’a pas encore rencontrée mais sur qui il en sait un peu plus que beaucoup d’autres.

De toutes façons, le Tigre et le Lapin n’ont pas envie de contacts sociaux sauf avec le vétéran Dominique. Le Tigre n’a d’ailleurs pas éprouvé le besoin, contrairement à d’autres occasions, de lutter contre la solitude par le rassemblement : Lapin, toi si doux, tu me remplis si bien.

Le Lapin n’est pas en retard, pas très tôt non plus – il est presque temps de partir quand elle arrive, et le Tigre s’excuse déjà auprès de la tasse de thé qui sera plus humée que bue. Lapin a dix minutes pour se changer et se rafraîchir. Elle se précipite, quand le téléphone sonne. Dominique, utilisant la voix nerveuse d’excuse qu’il adopte quand quelque chose ne va pas, explique qu’un des objets qu’il a achetés ce matin – avec la bénédiction du Tigre, il avait échappé à la réunion pour faire du shopping – vient de se disloquer : les lunettes de soleil Ray Ban ont perdu un œil, il est impératif de les changer avant la fermeture de la boutique, le jazz à annuler, le dîner tient toujours – si ce n’est trop tard pour vous...

Informée, Lapin est tout simplement trop heureuse d’accepter – non pas qu’elle n’aimerait pas réécouter de la musique jazz, mais elle est heureuse de saisir cette occasion pour se rafraîchir plus longtemps des 69 plus 20 degrés de la journée, avant de replonger dans l’humidité de la ville. Rendez-vous à 20h30, Blue Smoke – pratiquement le seul endroit de la ville que les deux parties connaissent également bien.

Aucun obstacle qui vienne mettre en péril la première partie du Plan. Dominique les emmène dans une partie de la ville qu’ils ne connaissent pas, qu’il a découverte par hasard en errant dans la Petite Italie à une époque où elle était encore occupée uniquement par

la Méditerranée, dans cette partie de la ville où les rues cessent d'être numérotées et où les avenues sont nommées avec des lettres. Il avait trouvé dans l'un de ses sempiternels guides et extraits de journaux l'adresse d'un restaurant d'apparence prometteur, non loin du pont de Brooklyn – côté Manhattan –, aucun d'entre eux n'a encore franchi les limites de cette île.

Malheureusement, Dominique n'est jamais le seul détenteur des guides, ni le seul lecteur de journaux. L'endroit est bondé. Ils peuvent réserver une table pour dans une demi-heure à quarante minutes à partir de maintenant – une faveur que Dominique doit à son italien parfait. Toutes ces minutes sont utiles pour une exploration du quartier alentour – c'est vite fait, en réalité. À part la rue où se trouvent quelques restaurants, rien ne vaut vraiment la peine d'être vu, pas même les gens ou les chiens qui se promènent. Ils sont de retour assez tôt et envisagent de parcourir une deuxième série de blocs, lorsqu'une jeune femme, aussi noire et bronzée que peut l'être une insulaire du sud de l'Europe, les hèle : son restaurant, en fait presque à côté de l'autre, n'est pas répertorié dans le guide le plus populaire, donc de nombreuses tables restent inoccupées.

L'endroit a l'air sympathique, la décoration semi-méridionale, les murs blancs, les tables en bois, les bougies, il fait frais et la dame est extrêmement accueillante. Le choix est facile à faire. Ils se soustraient sans remords ni excuses à la réservation à peine grappillée. Dix mètres, et les plans sont modifiés – le Français est versatile, et le Lapin suit. Le dîner est sarde, assez copieux et agréable au goût. Un serveur, entendant le Tigre et Dominique échanger quelques mots vient même exprimer son admiration pour leur langue, et son désir de visiter Paris – une bonne idée pour s'attirer peut-être un pourboire plus élevé que ce qui aurait autrement été le cas.

Après le dîner, dix heures environ, Dominique accepte juste d'aller plus vers le sud jusqu'à la prochaine station de métro. Il doit encore faire ses valises et attendre le retour des filles, il les espère dans les temps pour attraper l'avion. Au revoir, à la prochaine, serrer la main, baiser léger sur la joue du Lapin.

Tigre et Lapin seuls à Manhattan. Lower East Side, ils se rendent vite compte qu'ils sont un peu loin des centres de la vie nocturne, et que les avenues deviennent de plus en plus sombres à mesure que les restaurants se vident de leurs clients. Ils ont choisi de prendre la direction des lumières, et de tourner le dos à l'obscurité succédant à Houston Street sur l'Avenue D. En atteignant Washington Square, à peine 35 pâtés de maisons à parcourir – c'est réalisable. Mais d'abord, prendre quelque force dans un bar, propose Lapin, le Tigre approuve.

Ils choisissent un bar sur la 2^{ème} avenue pour sa décoration et ses fenêtres grandes ouvertes sur la rue. Une sorte de compromis entre le refroidissement de la climatisation et le spectacle des clients quittant leur table face à la fenêtre ouverte pour sortir fumer une cigarette tout en continuant à parler avec leurs amis. Cela rappelle au Tigre ces bars en Pologne où, pour des raisons de décence, les femmes ne pouvaient pas entrer. La bière et la vodka leur étaient donc transmises par leurs maris depuis l'intérieur, à travers les fenêtres restant ouvertes même par 25 degrés sous zéro.

Le bar est ce que les Français appelleraient « rococo ». Portraits de dames en tenue d'Ève et d'enfants en Éros, décoration indienne, souvenirs de Chandernagor, photos de Pierre Loti et de Mata Hari. Un éléphant avec plus de bijoux qu'une bégum. Le café est bon, l'ambiance agréablement relaxe. Se relaxer, c'est ce

qu'ils font, presque onze heures quand ils reprennent leur déplacement vers le nord.

La Seconde Avenue est incroyablement vivante à cette heure-là de la nuit. Le vendredi soir, les bars sont encore plus pleins que n'importe quel autre jour. Partout les mêmes regroupements, les filles en paquet, les garçons à quelques mètres, de chaque côté d'une porte bruyante. La fumée est dehors et l'air frais se fait un chemin vers l'extérieur.

En marchant, ils remarquent un groupe d'une dizaine de jeunes. Vestes pour les filles, pour les garçons des cheveux courts et des costumes-cravate, tous portant le même lourd sac noir, marchant comme des militaires encore un peu désorganisés. Puis un deuxième groupe, quelques minutes après, un troisième, un quatrième... Ils ne peuvent pas lire ce qui est écrit sur le sac : l'escadron transpirant est trop rapide, les sacs défilent trop vite. Enfin, un trio apparemment fatigué de marcher sans fin s'arrête devant eux, hèle les taxis jaunes passant dans la direction opposée. Les sacs posés sur le trottoir deviennent lisibles à hauteur de la trentième rue : NYPD School of Cadets. Des centaines de futurs policiers pour protéger Manhattan principalement contre elle-même – cela rappelle soudainement au Lapin que peut-être il n'est pas trop tard pour Raymond et au Tigre qu'ils ont suffisamment marché pour mériter un rapatriement rapide.

Car le Tigre sait que, même si tout le monde aime Raymond, le Lapin aime le Tigre qui aime le Lapin – et que cet amour est comme des épices qui humectent le palais et davantage encore !

Samedi, jour 8 – Guggenheim

C'est leur vrai samedi, celui qu'ils apprécieront ensemble du point du jour au milieu de la nuit. Aucune tension à prévoir, le temps est presque parfait, la journée sera belle.

Ils commencent par une mise en route tardive. Pas réellement envie de courir prendre un train, cela peut être réservé comme chef d'œuvre dominical. Petit-déjeuner paisible, étude de la carte, départ vers onze heures. But : rejoindre à pied le musée Guggenheim qu'ils atteindront vers une heure de déjeuner compatible avec le suivi glycémique du Tigre.

Les rues ne sont pas encombrées ce samedi avant midi. Le Tigre a en mémoire une belle avenue menant à Central Park, plantée d'arbres ombrageant des terrasses italiennes. Leur progression initiale est donc un peu erratique, oscillant entre la 1^{ère} et la 5^{ème} avenue. Pas d'ombre, cependant, sauf celle des immeubles de bureaux, et pas de terrasse, sauf une dans la rue longeant Grand Central, un restaurant italien se préparant pour l'heure du déjeuner.

Après quelques détours inutiles, ils décident de se fixer sur un itinéraire. L'axe de leur progression sera Park Avenue. Le nom ne correspond cependant pas au contenu : ni parc, ni jardin mais du bâtiment, des bâtiments et encore davantage de bâtiments. L'artère est suffisamment large pour offrir une certaine perspective. Perspective sur une église qu'ils auraient pu visiter si les portes avaient été ouvertes, mais surtout sur la richesse matérielle, y compris le Swissôtel – le favori du Tigre à

Pékin – et l'Union de Banques suisse, dont il prétend être copropriétaire puisque son salaire y est déposé. Le Lapin accepte gentiment que le troisième plafonnier au 37^{ème} étage pourrait correspondre aux créances du Tigre sur la banque.

Atteindre les grilles de Central Park ne représente pas un si long trajet – à peine 15 pâtés de maisons – mais il en reste une trentaine d'autres jusqu'à ce qu'ils complètent leur remontée vers le nord. Malgré l'ombre qui protège la 5^{ème} avenue côté Est du parc, c'est avec soulagement qu'ils découvrent enfin la silhouette surprenante des collections Guggenheim. Ils se reposent un moment sur un banc, regardant les bus touristiques rouges, les familles qui passent, les cyclistes et les patineurs, les landaus avec ces chevaux souffreteux si bien décrits dans le guide du Lapin. Le Tigre tente d'expliquer à quoi s'attendre après avoir traversé la rue et pénétré dans le saint-des-saints des expositions. Dominique avait déjà confirmé que Guggenheim est la quintessence de ce que devraient être les musées – ni trop grand, ni trop petit, si bien agencé que tout mur porte une nouvelle découverte, avec ces hélicoïdes, puits abritant les escaliers, qui forment un spectacle dans le spectacle. Le Tigre essaie aussi de clarifier ce que l'art moderne signifie pour lui et pour ceux qui visitent le lieu, mais il s'emmêle dans les dates et les artistes, les tendances et les formes, la tradition et la modernité. La meilleure façon, mon si doux Lapin, est de s'en saisir, et de décider de ce que tu ressens !

Peu de monde, malgré la climatisation. On est samedi et c'est l'été – tout le monde est à la plage, ou à Central Park, ou chez Mme Tussaud. Le Tigre a décidé de commencer la visite par le haut, en descendant l'échelle de la modernité. L'idée est double : d'abord, il est moins fatigant de descendre que de monter ; ensuite, après le premier choc des œuvres les plus récentes, le Lapin

reviendra lentement vers des morceaux plus connus – une sorte de thérapie de choc avec des étapes de transition.

Le temps a passé, cependant, rien que pour atteindre l'endroit – il est temps de manger quelque chose. Pour une fois, déjeuner américain, composé de fruits, de biscuits et de chips multicolores avec une énorme tasse de café noir mais doux. Cadre agréable, ce café au 5^{ème} étage, avec la terrasse, quelques livres et des catalogues exposés le long du mur pour ceux qui veulent manger et s'instruire en même temps.

La visite peut commencer. Le Tigre tente toujours d'expliquer les relations entre Braque et Picasso, les origines de Chagall, les mésaventures de Modigliani, l'importance pour les artistes du XX^{ème} siècle de la Catalogne – à laquelle il appartient via la famille de son père –, pas seulement Picasso, mais aussi Miró, la croyance de Léger dans l'avenir de l'humanité et le pouvoir des travailleurs, l'obsession de Klee pour les formes géométriques, la recherche par Kandinsky de compositions inconnues, la croyance de Gauguin au paradis tahitien, Delaunay aussi parisien que Chagall, et Picasso, encore, encore, toujours...

Le Lapin ne semble pas du tout s'ennuyer ou se fatiguer de ces surprises brillantes, parfois effrayantes. Elle pose des questions, mettant au défi les connaissances limitées de son compagnon. Le Tigre a quelques notions, heureusement. Il a visité le musée une fois, et quelques autres dans suffisamment de villes pour avoir des idées sur Klee et sur d'autres. Lapin examine certaines œuvres de plus près, hoche la tête quand le Tigre s'aventure à dire qu'il n'est pas nécessaire de chercher le sens, ce qui compte, c'est le sentiment, passe beaucoup de temps à essayer d'appréhender la symbolique de Malevitch – le Tigre découvre l'artiste en même temps qu'elle, et

regrette que la théière suprématisante vendue à la galerie atteigne des prix inabordables : boire des feuilles fraîches là-dedans, ce serait classe !

Ils quittent Guggenheim avec regret. Tous deux se sentaient à l'aise, confortables dans ce temple moderne d'une liberté d'expression exempte de violence – tant d'œuvres offertes à leur choix, tant de cheminements possibles à travers tant de coursives menant de Pissarro à Hamilton.

Il est temps de partir, hélas. La journée n'est pas finie. Les marathoniens doivent se remettre en route, après avoir rendu hommage à Alicia Patterson, l'épouse décédée du fondateur, si magnifiquement célébrée par Miró – Catalan toujours, le Tigre est indûment fier : après tout, il n'a fait qu'hériter d'une origine... et se demande s'il la mérite, comme il se demande parfois s'il mérite vraiment cette belle gentillesse du Lapin lui tenant amoureusement la main devant la fresque.

Samedi, jour 8 – Central Park, et plus encore

Sortie de Guggenheim, plongée dans la vraie Grosse Pomme, c'est comme un choc – émotionnel, aussi bien que physique. Un saut de l'univers virtuel des arts à la réalité des voitures, des chiens, des joggeurs et du bruit, de l'abri agréablement frais à la rue brûlante du début de l'après-midi. Central Park est juste là, bien sûr, mais l'accès n'y est pas ombragé. En fait, le chemin autour du réservoir, c'est là qu'ils entrent, ressemble à un cagnard pour bagnards à l'exercice – pas d'arbre près de l'allée, un rideau de fer continu autour des eaux, protection contre on se demande quoi, des travaux de reconstruction sans perspective d'aboutissement – l'argent privé ne semble pas affluer.

Central Park mériterait une carte détaillée pour en profiter vraiment – il n'y en a pas dans les guides que Lapin a pris avant de partir ; elle en a tellement, un choix est d'autant plus nécessaire qu'elle transporte également dans son sac l'équipement diabétique du Tigre – alors ils doivent s'appuyer sur les très rares indications affichées ici et là. L'idée est de traverser et d'atteindre la rivière Hudson après avoir quitté le parc par la sortie ouest.

Ils ont l'impression de pouvoir y parvenir dans les meilleures conditions lorsqu'ils pénètrent dans un endroit agréablement ombragé, encore boueux à cause de la pluie de la veille au soir, où ils croisent que quelques coureurs. Ils se rendent vite compte que cela aboutit en cul-de-sac, parking pour voitures de police vides. La « vraie route » – ce doit être la 86^{ème} rue – est juste là, un mètre plus bas. La

rejoindre, c'est quitter le parc. Leur journée a déjà été substantielle et le Tigre n'a pas envie de tourner le dos à la rivière pour rejoindre la foule. Lapin accepte gentiment – elle se sent probablement un peu fatiguée elle aussi, ou désireuse de passer à d'autres paysages, après tout, elle a déjà visité Central Park au cours de son existence parallèle de touriste autonome.

Un coup d'œil sur la carte montre que la rivière Hudson n'est pas aussi proche que le Tigre pensait se souvenir. Ils apprécient de trouver un arrêt de bus au croisement de la 6^{ème} Avenue – cela leur évitera de parcourir cinq énormes blocs sous le soleil sans même un piéton en vue.

Les bus de New York intra-muros sont extrêmement confortables, généralement fiables et même amusants quand ils se mettent à genoux pour accueillir les voyageurs handicapés dans leurs fauteuils roulants. Pas bon marché, mais pas trop chers non plus – juste 2 dollars pour un trajet. Le problème est que les billets ne peuvent être achetés que dans certaines gares tandis que pour le paiement dans le bus, vous avez besoin de pièces de monnaie – la valeur faciale la plus élevée pour une pièce est d'un quart de dollar, il en faut au moins huit pour un ticket.

Ils ont acheté une carte avec 10 voyages plus 1 il y a quelques jours, il devrait y rester quelque chose. Confiants, ils montent donc dans le premier véhicule qui arrive à leur hauteur, tout aussi confiants que le conducteur qui ferme les portes et démarre. Lapin passe sa carte dans l'appareil ad hoc, pas de problème, puis la donne au Tigre qui est confronté à une réfutation définitive de la machine : crédit épuisé et, pour ce qui est des pièces de monnaie... seulement 5 quarts, à peine la moitié du voyage. Le conducteur n'accepte pas les billets – mais il est jeune, pas stressé. La circulation est calme ce

samedi dans le secteur, tous les propriétaires de voitures sont sur les pages, il suggère simplement que le Tigre prenne place.

Trajet gratuit jusqu'à la rivière Hudson, en fait l'avenue au-dessus de la rivière Hudson. Entre cette rue ombragée et l'eau s'étend une sorte de jardin, des familles avec enfants sur des allées qui traversent les buissons. Mieux vaut rester sur la route pour échapper à un soleil encore dans sa gloire. Ils marchent, dans l'espoir de trouver sur leur chemin un bar ou quoi que ce soit du genre offrant des boissons pour combattre la poussière et obtenir des pièces miracles, le vadémécum pour s'échapper de cet endroit sans avoir à marcher jusqu'à Columbus – l'entrée sud de Central Park – où le métro est accessible après 30 blocs de chaleur. Le seul moyen est le bus qui descend jusqu'à Battery Park – ou le taxi, bien sûr, mais ce serait trop facile.

Aucun signe de havre pourvoyeur de jetons le long de la 12^{ème} Avenue – trop huppé pour que les riverains acceptent d'encourir le risque d'une quelconque promiscuité. Alors qu'ils progressent lentement le long de la rivière, ils remarquent une sorte d'oasis dans le parc broussailleux – comme une baraque érigée à l'entrée d'une aire de jeux en ciment où les enfants rient d'échapper à l'eau des geysers automatiques. Lapin et Tigre désespérés pourraient essayer de se joindre à la marmaille – acquitter les frais d'entrée leur procurerait de la monnaie – mais ils ne sont pas sûrs de l'accueil que recevrait leur quête de pièces sous la douche.

Un petit chariot, du type de ceux que l'on trouve dans tous les lieux publics de Pékin, boissons fraîches en été, plats chauds en hiver, est en attente – l'achat de deux bouteilles d'eau – française bien sûr – semble LA solution. Le Lapin se voit confier l'initiative de l'achat – le Tigre est trop heureux d'échapper à tout type de

responsabilité lorsqu'elle est là. Il adore voir à quel point son Lapin gère ces situations, bien mieux, plus naturellement, plus décontractée et amicale que ce qu'il oserait tenter.

Le miracle du Lapin fonctionne une fois de plus. La dame du chariot a de l'eau, elle a de la monnaie, mais apparemment pas assez de 25 cents pour deux tickets. Lapin a l'air si ennuyé, que la dame se souvient juste qu'elle a par devers elle des rouleaux de pièces de monnaie au cas où, en casse un, sourit en espagnol à un lapin chinois souriant lui aussi ... ils sont parés, de retour à l'arrêt de bus. Sur leur chemin, ils aperçoivent une dizaine de jeunes couples avec chacun un bébé, des bébés d'un ou deux mois, parlant ensemble à l'entrée. Ils ont à peine le temps de s'interroger sur cette congrégation, cette fête de quartier ou ce rassemblement plus officiel, le bus arrive – mieux vaut ne pas le rater, il n'y en a pas tellement à cet endroit et pendant le week-end.

Huit pièces dans la fente, plus huit autres. Le chauffeur, une dame, les remercie. Deux arrêts plus tard, trois hommes asiatiques entrent, des touristes à l'évidence, pas de pièces de monnaie. Ils sont néanmoins autorisés à rester à bord. La compagnie des bus de Manhattan n'est apparemment pas très stricte sur le recouvrement des créances.

Leur objectif est désormais l'hôtel – prendre une douche est un must, avant de repartir. Le Tigre a secrètement décidé de sevrer le Lapin de la cuisine italienne et veut trouver un restaurant français vers Greenwich village, avec un peu de chance il y a des terrasses par là-bas. Broadway, 5^{ème} Avenue, ils descendent à Times Square, traversent un jardin incroyablement frais avec un café d'été derrière la bibliothèque publique – dommage que la terrasse soit

non-fumeur - rejoignent enfin l'hôtel après huit ou neuf heures d'errance.

Choix du restaurant selon le guide – pas difficile, un seul qui corresponde à deux critères, cuisine française et voisinage de Greenwich village. Le Tigre réserve une table, on y va en taxi. Le restaurant qualifié de « brasserie typiquement parisienne » est en fait une terrasse surpeuplée ouvrant sur une immense salle à manger déserte, sombre et bruissant au son d'une musique métallique sortant d'enceintes omniprésentes. Rien de français là-dedans, mon doux Lapin, évadons-nous, personne n'a remarqué que nous sommes entrés... Alors ils traversent l'avenue, marchent vingt mètres – et trouvent La Mamounia, restaurant marocain, couscous et tajines.

Le Tigre explique que le Maroc c'est presque français. Lapin aime le décor arabe et la musique. Le restaurant est en fait juif marocain, le couscous casher est délicieux et l'agneau en tajine tout simplement parfait. Le Tigre montre au Lapin comment manger avec les doigts – et elle se laisse aller au thé à la menthe.

Leur premier jour de liberté commune a été un jour de délices en commun – toutes ces heures qu'ils ont passées ensemble leur ont confirmé à quel point leur instinct d'amour et d'adéquation mutuelle était juste.

Lapin, oh mon Lapin, ce samedi a été jour de gloire et de certitudes – jusqu'au cœur de notre nuit. Toutes les parties que tu as offertes, le Tigre les a explorées, et ce n'était pas seulement la menthe, ce poivre qui a inondé ma bouche...

Dimanche, jour 9 – Greenwich, juste un village

Ce dimanche, dernière chance pour mettre en œuvre leur plan : prendre le train, direction bord de mer, se mêler à des palanquées d'autres touristes, se distraire comme tout autre couple profitant d'une journée de pause hors de la Grosse pomme saturée de chaleur, de poussière et de désert urbain. Ils s'étaient préparés sommairement mais, à leur avis, du mieux qu'il pouvait être. Ils connaissaient le point de départ, Grand Central, ils avaient décidé du point de destination, Greenwich, Connecticut, ils avaient identifié le transporteur – Metro North et la ligne New Haven, ils connaissaient par cœur l'horaire des dimanches, avaient procédé à des répétitions pour l'achat de billets et la localisation du quai, ils étaient au courant des prix pour qui n'est pas encore une famille, un senior ou un handicapé et n'est plus un enfant, bien qu'ils hésitassent encore sur la plage des heures de pointe.

La première partie du plan a fonctionné parfaitement malgré un petit-déjeuner relativement tardif – difficile de sortir des bras du Lapin pour le Tigre du matin, difficile de laisser le Tigre entre les draps au réveil du Lapin. Ils ont juste dû se dépêcher modérément pour atteindre Grand Central dix minutes avant l'heure de départ prévue. Pendant que Lapin faisait la queue au guichet, le Tigre cherche la machine de vente automatique. Il l'a trouvée, payé avec les dollars requis et a rejoint la salle des pas perdus juste à temps pour éviter l'achat en double. Quant au quai, Lapin s'enquiert – les panneaux n'indiquent pas leur destination, mais le dernier arrêt sur

la ligne. Ils sont les avant-derniers à rejoindre le train, un jeune homme court sur leurs talons. Ils montent dans une voiture à moitié vide, s'asseyent avec deux soupirs de soulagement. C'est seulement après le départ, en regardant autour d'eux, qu'ils commencent à s'interroger sur l'opportunité de leur choix. Il semble étrange qu'il y ait si peu de passagers vers les plages, étrange que ceux à bord soient certes en tenue décontractée, mais pas vraiment de type « rail et plage » – pas de serviettes, pas de parasols, peu de dos nus, pas de pique-niques.

Premier arrêt – Harlem, 125^{ème} rue. Pas si loin, en fait, à seulement 30 pâtés de maisons au nord de Guggenheim, mais le sentiment d'un monde complètement différent en regardant par la fenêtre avant d'entrer dans la gare. Bien que la carte confirme qu'ils devraient toujours se situer sur l'une de ces grandes avenues faisant la gloire et la splendeur de New York, la pauvreté visible transpirant de l'alignement de bâtiments à moitié en ruines rappelle au Tigre son impression de naguère en traversant Philadelphie, il y a plus d'une décennie, c'était l'époque pré-Lapin, il transitait de Manhattan à Washington DC.

Une foule raisonnable qui attend le train – presque complètement blanche, malgré le nom de la gare. Peut-être les destinations desservies par Metro North ne sont-elles pas abordables pour les Afro-Américains du coin, ceux-ci auront déjà pris un autre moyen de transport pour atteindre ce qui est apparemment une plaque tournante.

Le contrôleur récupère les billets, les place sur le dos du siège de devant, les récupère à la descente des passagers – une atmosphère typique de film américain. Lapin et son Tigre scrutent les extérieurs – qui continuent de paraître extrêmement urbains, malgré le pittoresque des noms de stations – Melrose, Woodlane,

Mamaroneck, Rye – il n'en reste que deux avant leur terminus : Port Chester, presque tout le monde sort – on est toujours dans la circonscription de New York, et eux ont décidé de s'aventurer dans le Connecticut sauvage. Greenwich, prochain arrêt. Quatre passagers quittent la voiture ; tous se dirigent vers la sortie Est. Tigre et Lapin suivent avec incertitude. Pas de brise marine, pas de parfum de ces huiles de bronzage qui devrait saturer l'air de juillet aux abords d'une plage.

Lorsqu'ils sortent de ce qui est une toute petite gare, ils se retrouvent sur un parking. Deux taxis noirs en attente, pas d'arrêt de bus ou d'autre moyen de transport. Quelques amis accueillent quelques hôtes et disparaissent instantanément. Dans leur champ de vision, un bâtiment cubique ressemblant à un espace de bureau avec des fenêtres teintées, rien d'autre – absolument rien. Dans le train, le Tigre avait décrit au Lapin sa visite à Podolsk, en Russie, en 1990. Un projet devait y être développé dans un endroit recommandé par les autorités soviétiques pour y tester un centre d'emploi pilote. Surpris qu'aucune visite sur place n'ait été organisée lorsque des fonctionnaires plus gradés que lui avaient négocié le projet, le Tigre, qui se trouvait à Moscou pour d'autres raisons professionnelles, a décidé de visiter Podolsk un dimanche. Il a fait la même chose que pour Greenwich : du Grand Central moscovite, localiser le lieu, acheter le billet, monter dans le train et rouler pendant environ une heure. Il a ensuite débarqué au milieu non de nulle part, mais d'un ensemble d'immeubles d'habitation, pas de magasins, pas de bars, pas de restaurants, pas même des gens autour. Il a regardé attentivement dans tous les coins pour constater l'absence totale de raison de rester plus longtemps, et a pris le train suivant pour rentrer à Moscou.

Lapin avait ri de l'histoire de ce tigre – et avait l'air amusée qu'ils puissent maintenant être pris au le même genre de piège. Mondialisation... Une demi-heure avant le prochain train en retour vers Manhattan, ils se rapprochent de l'autre quai, traversent sous les rails, atteignent un hall avec distributeur de billets, changeur automatique de pièces pour les journaux, boissons fraîches et hamburgers. Ils poussent un peu plus loin vers la sortie opposée à celle qu'ils viennent d'emprunter. Ils font tourner la porte de la gare pour pénétrer sur la place de ce qui ressemble un peu à une ville – avec une rue, des maisons, quelques magasins et des arbres.

Bravement, le Tigre et le Lapin décident d'explorer un peu plus loin. Ils traversent la rue, prennent un virage vers l'ouest – c'est là que la ville devrait être – et découvrent ce qu'on pourrait appeler une avenue, quelques bars, une église dont le toit brille au soleil à une certaine distance, des restaurants, y compris un chinois, un prétendument français plus l'italien coutumier, ainsi qu'une sorte de buraliste où des cartes locales sont en vente. Le vendeur n'a jamais entendu parler d'une plage à Greenwich, il dit qu'un taxi pourrait être utile et confirme qu'il y a de toutes façons à proximité beaucoup d'eau qu'on peut atteindre à pied. Pas vraiment une solution, mais au moins un peu d'espoir. Ça vaut le coup d'essayer avant de reprendre le train.

Achat d'un plan, retour vers la gare pour explorer le potentiel et décider quoi manger où – le Tigre a ses vicissitudes qui les ramènent à la réalité alimentaire. L'un des premiers endroits qu'ils avaient remarqué en arrivant dans la rue du côté ville de la gare était une terrasse de restaurant au nom sud-américain – consonance argentine. Ils ne se sont pas arrêtés tout de suite, car l'endroit avait l'air vide, sauf la serveuse leur proposant de choisir une table à leur gré, en terrasse ou

à l'intérieur. Maintenant, quelques consommateurs, ils ont l'air d'être du coin, pourquoi pas là – le premier endroit civilisé que Greenwich a offert à leurs yeux sceptiques.

Choix raisonnable pour leurs deux types d'appétit. Le Tigre ne demande même pas si fumer est autorisé, cela devrait l'être dans le Connecticut, mais il n'en éprouve pas le besoin impérieux. Le Lapin est désormais la seule « addiction particulière » dont le sevrage lui serait douloureux. Seconde tentative d'enquête sur les attraits touristiques du lieu, ils ont toujours beaucoup de mal à obtenir des explications sur les endroits où voir et de l'eau et des gens. Les serveuses n'en ont aucune idée, elles ne sont jamais allées dans de tels parages, elles viennent de Darien, ne vivent pas à Greenwich. Chez elles, c'est à six arrêts d'ici et à moins de 20 miles. Greenwich leur est terra incognita, sauf pour leur lieu de travail et la gare avec le train qui les ramène chez elles. Étrange dichotomie.

Pas d'autre choix donc pour le Tigre et le Lapin que de tenter de deviner à partir de la carte. Il y a une voie de chaque côté d'une sorte de chenal menant à Long Island Sound – le détroit de l'île longue. Il suffit de traverser sous la gare, et le « green » éponyme de Greenwich devrait se trouver là. L'allée est agréable – belles maisons, des arbres, vue sur les eaux du canal, quelques bateaux qui passent, un club house en bout de course, une jetée avec une demi-douzaine de pêcheurs et une vue magnifique mais inaccessible sur ce qui doit être le détroit. La carte semble indiquer un quai de ferry menant vers l'une des îles qu'ils distinguent, debout en vigie près des hameçons et de l'absence de poisson – mais le Tigre se rend compte qu'il a amené le Lapin sur la mauvaise berge du chenal. Demi-tour, ils longent à nouveau de belles façades, des arbres et des buissons exotiques, essaient d'expliquer à une conductrice de passage qu'ils n'ont aucune idée de la

façon dont elle pourrait rejoindre Washington Drive, font un petit détour pour ne pas contrarier un chien en bout de laisse.

De retour à l'entrée du chenal, une cahute est plantée là, un bateau s'en vient avec des passagers dessus. Le Tigre envoie son Lapin en éclaireur pour obtenir des informations au guichet où apparemment des billets sont vendus. La traversée vers Captain Island prend 20 minutes, service continu en ferry. Le Tigre remercie le Lapin pour ces excellentes nouvelles, la renvoie acheter les billets – il n'a qu'à moitié honte de déléguer ainsi toutes les responsabilités. À moitié honteux, parce que le Lapin n'est peut-être pas aussi à l'aise que le Tigre lorsqu'il s'enquiert de cette façon, à moitié pas honteux, parce que son attitude machiste fonctionne très bien et le dispense d'agir.

Cette fois, cependant, la magie du Lapin ne semble pas très efficace. Le Tigre entend des mots étranges, comme : où est votre hôte... ferry pour les résidents seulement... désolé madame aucun moyen d'acheter directement s'il l'on n'est pas parrainé par une personne autorisée. Le ferry fait partie de ces installations appartenant à la communauté, que les propriétaires ne veulent pas partager, soucieux de limiter la présence de foules extérieures indésirables. Cela explique également le très petit nombre d'étrangers.

Prêts donc pour reprendre le train. Pas encore ! Le miracle de la magie du Lapin. Une mère de deux enfants ayant entendu le compte-rendu négatif du Lapin leur dit : Oui, ils agissent comme ça, excuses au nom de la communauté. En tant que résident, je peux vous cautionner – préparez-vous à payer 8 dollars chacun. Merci et re-merci, le Tigre et le Lapin maintenant dûment parrainés embarquent sur le ferry, naviguent vers Captain Island. Lapin explique au Tigre qui s'en

inquiète que s'ils n'ont pas de billet pour le retour c'est certainement parce qu'il s'agit d'une île, à l'évidence très petite, accessible seulement par ferry, pas de vente de billet aller simple, donc pas besoin de contrôle pour le retour. Le Tigre rougit de son esprit illogique.

Captain Island est vraiment très petite. Le ponton pour débarquer est plus long que la largeur de l'île. Dix minutes de promenade et vous voilà de retour au point de départ. Des gens, principalement des personnes âgées et des familles avec de jeunes enfants, viennent ici pour se détendre sur la plage, faire trempette si la marée et les maitres-nageurs le permettent, allumer des barbecues et déguster des glaces. Ils s'approchent du comptoir unique vendant des boissons, des hot-dogs et des pop-corn. Lapin voit un enfant saisir avec un sourire si extatique un cône plein de minuscules morceaux de glace colorés avec du sirop qu'elle veut également essayer. Le cône est grand, il n'a même pas le temps d'avoir fondu quand ils décident que deux tours de l'île sont assez. Rien de plus à découvrir, mieux vaut penser au bateau de retour pour ne pas rater le prochain train.

Timing parfait. Le train arrive, le contrôleur crie dans les haut-parleurs qu'en raison de problèmes techniques, il n'y a pas de climatisation sur cette voiture, veuillez avancer – c'était une belle journée. Enivré de bonheur, le Tigre s'incruste au Lapin tout le long de leur trajet de retour vers Manhattan.

Dimanche, jour 9 – Harlem, Wuliangye et Katherine Hepburn

Alors qu'ils approchent de Manhattan, le Tigre explique son nouveau plan au Lapin qui le valide : le prochain arrêt est Harlem, 125^{ème} rue. Pourquoi ne pas descendre là, au lieu du Grand Central classique, puis décliner les 30 pâtés de maisons de Central Park ? Cela nous fournirait une occasion rare d'avoir au moins une idée d'un quartier où, sinon, nous n'avons aucune raison ni aucune chance de nous rendre.

Lapin souscrit au plan. Elle ne sait presque rien de Harlem, elle a hâte de découvrir encore et encore, de se constituer le plus de souvenirs possible. Le Tigre est maintenant sûr qu'elle les apprécie aussi minutieusement et pleinement que lui. Alors que le train ralentit – il n'est jamais allé vraiment vite, de toutes façons – il regarde avec scepticisme les rues voisines – vides plus que d'habitude même pour un dimanche après-midi, pas de magasins, pas de voitures, pas de piétons, pas d'arbres, pas de bâtiments neufs, juste ce qui semble être des entrepôts et des squats. Rien qui encourage vraiment le tourisme. Lorsque le train s'arrête, avec autant de passagers qui débarquent que ceux qui les avaient rejoints sur le chemin de Greenwich, il se sent un peu rassuré – ce n'est pas si désert, après tout. Mais bientôt ils se rendent compte que la plupart de leurs compagnons de voyage n'ont pas l'intention de quitter les transports en commun pour rejoindre la 125^{ème} rue. Presque tous empruntent des couloirs marqués par des panneaux de correspondance, ils

prétendent à d'autres destinations que le Tigre et le Lapin n'ont pas l'intention de fréquenter.

Pour eux, sortie 125^{ème} rue. Assez animée, en fait, au carrefour. Et une seule couleur, celle de l'Afrique, avec toutes les nuances de brun – seul leur couple ne correspond pas au camaïeu général. Lapin ne semble pas du tout impressionnée. Elle décide d'aller acheter des tickets de métro, les achats peuvent être effectués ici, et leur réserve est à nouveau épuisée. Alors elle redescend dans la gare, demandant au Tigre de l'attendre en surface. Le Tigre aurait préféré ne pas être laissé seul, mais pas le temps de barguigner, elle a disparu. Là, il se plante au soleil, regardant la foule affairée qui parle fort, échange des cigarettes, attend le bus, maraude simplement. Rien d'agressif bien sûr, et personne ne lui demande quoi que ce soit, en fait personne ne le remarque même, mais il ne se sent pas tranquille. Pas tant pour lui, en plein air, sous la protection de la vraie vie, mais un peu pour ce Lapin qui a plongé naïvement dans un monde souterrain inconnu et peut-être hostile.

Tout se termine bien – elle est de retour. Cela a pris un peu de temps, car elle n'avait pas assez de pièces, elle a donc dû utiliser la carte de crédit – pour un achat de 10 dollars, c'est vraiment facile et amusant. Facile et amusant, peut-être pas trop rationnel, grogne le Tigre. Et ils commencent leur descente de Harlem. Les rues menant à d'autres avenues semblent être vides et dépourvues de tout intérêt, ils continuent donc le long de la 5^{ème} Avenue. Même nom que dans le centre de Manhattan, mais réelle différence de richesse. Le Lapin est étonné du contraste entre la cinquième avenue qu'ils visitent quotidiennement entre la 1^{ère} et la 60^{ème} rue, et cette partie – aussi large, mais sans gratte-ciel, pas de superbes supermarchés, seulement des petits magasins, des hôtels négligés, des voisins qui se parlent assis devant des maisons qui ont vraiment besoin d'un coup

de peinture, des jeunes garçons jouant au basket avec juste une clôture entre eux et les voitures, des enfants sales à moitié nus. Même les supermarchés locaux semblent meilleur marché et abordables. Et de la poussière, des ordures, une sorte de saleté partout.

Une grande partie de New York est pauvre – et ses Africains, la plupart des gens qui vivent ici, sont encore plus pauvres. C'est injuste, ce n'est pas conforme aux droits de l'homme, ce n'est pas l'opulence que les États-Unis font miroiter à leurs alliés – comment pourraient-ils la leur fournir, si chez eux ils ne peuvent pas se permettre d'assurer un niveau de vie décent à leurs propres citoyens ?

Lapin découvre le mensonge politique tel qu'il est pratiqué ici. Ce n'est pas une découverte très agréable, mais il fallait la faire. Cependant, ils ne sont pas mécontents lorsqu'ils traversent la 100^{ème} rue, se rapprochant des zones mieux connues. Bientôt, ils aperçoivent Central Park, empruntent une ruelle comme celles de Harlem, des voisins assis sous des porches plus pimpants, des enfants jouant sur du béton plus propre, ils ont tout soudainement pénétré dans cet autre monde quitté le matin même, celui des résidences pour millionnaires, des bus touristiques et des chevaux transportant de jeunes mariés. A peine sans transition, ils sont passés en termes de revenu moyen d'un dollar à un millier de dollars par jour.

Double malaise – celui de la pauvreté, et celui de son déni par le voisinage. Pensivement, le Tigre et le Lapin prennent un bus les ramenant là où ils sont pour le moment chez eux – Manhattan entre la 40^{ème} et la 50^{ème} rue.

Cette expérience nécessite d'être contrebalancée par ce qu'ils pensent tous les deux être la normalité. Recherche rapide dans le bottin, Wuliangye identifié,

table réservée – en chinois. Le Tigre remarque qu'aucun nom n'a été demandé pour la réservation. Ce n'était probablement pas impératif. Dernière heure d'arrivée 21h30, cela laisse quelques minutes pour se rafraîchir avant que la chaleur ne revienne.

C'est alors que le téléphone sonne. Le Tigre attendait en effet un appel, d'un autre participant à la réunion clôturée vendredi dernier, qui se lance dans un difficile exercice de négociation et sollicite quelques conseils. Ils se retrouveront au Diplomat's, 47^{ème} rue, après le dîner – une sorte de résidence dans le quartier, pas aussi prestigieuse que le Plaza, un peu moins onéreuse, sans vue sur l'ONU, le fleuve ou le Chrysler Building. Il connaît l'endroit, il l'a pré-localisé hier, après un échange de messages vocaux infructueux confirmant simplement la nécessité de se rencontrer à un moment donné. L'adresse étant imprécise, ils avaient demandé au taxi qui les ramenait du couscous casher de faire un détour par la 47^{ème} rue, expliquant qu'ils cherchaient une résidence pour diplomates entre la deuxième et la troisième avenues. Le taxi les a arrêtés devant un immeuble véritablement luxueux, un portier avec casquette et queue de pie tenant la porte pour Lapin, un peu surpris de leur tenue plus que décontractée, souriant doucement au Tigre expliquant sa quête, disant « Non, monsieur, je ne vois pas vraiment parmi nos hôtes... », laissant alors entendre que ce pourrait être un appartement en copropriété de deuxième classe à une vingtaine de mètres à l'Est. L'ami n'était pas chez lui, ils se sont rapatriés après avoir laissé un autre message, sont repassés devant l'immeuble de luxe, ont souri à l'homme en casquette et en frac qui leur a également fait un signe – New York est amical par moments.

Pas de fantôme de Boo ce soir-là à Wuliangye, pas beaucoup de clients non plus, trop tard, et trop dimanche pour cette partie de la ville, consacrée aux bureaux et non

aux plaisirs nocturnes. La nourriture est quand même excellente, le service est agréable. Ils repartent en se promettant de revenir bientôt. L'ami est chez lui, propose bière, jus d'orange, eau. Mauro, c'est son nom, boit 3 ou 4 bières durant l'heure de consultation – Lapin attend patiemment, intervient pour expliquer les différences entre son employeur et l'ONU. Mauro adorerait continuer à bavarder – les missions sont longues et difficiles lorsqu'il est seul, confronté uniquement à ses responsabilités et sans ami avec qui parler. Mais Lapin a l'air impatient de partir – seul le Tigre pourrait le dire, le signal lui en est transmis par télépathie – et Mauro a trop bu, trop vite. L'incohérence dans son discours le montre.

Lapin et Tigre décident de se rapatrier par la 1^{ère} Avenue, ce qui les amène à traverser la Dag Hammaskjold Plaza et le jardin Katharine Hepburn. Tellement délicat, tellement paisible – le Tigre explique ce qu'il sait sur les casques bleus et l'African Queen.

L'amour et le poivre sont au menu de leur souper tardif. Le Tigre se réveille un peu mal à l'aise vers 5 heures du matin – hypoglycémie à venir, pas assez de riz à Wuliangye, il est temps de manger. Il s'extirpe discrètement de l'immense lit où le Lapin dort dans sa beauté nue, séquestre pour un resucrage égoïste le litre presque intact d'Häagen Dazs Vanilla Special qu'elle avait achetée pour ses après-midi solitaires.

Délicate expérience de cette crème glacée nocturne avec contemplation des attraits dévoilés d'un Lapin magnifiquement endormi. C'est l'amour qui envahit l'âme du Tigre – avec de merveilleux rêves à venir.

Lundi, jour 10 – Emplettes et jetées

Ce lundi matin n'a pas été aussi libre d'engagements que Lapin l'aurait souhaité. Le Tigre devait d'abord rendre visite à la représentation locale de son agence, y saluer ses collègues, ceci à 12 heures, puis de retour à l'ONU, 14 heures, un entretien avec Mauro et quelques autres pour décider de la stratégie à poursuivre – suivi de la consultation du dimanche soir.

Le petit déjeuner commence donc tard, et se prolonge en regardant des stupidités à la télévision – le programme des matinales de CBS n'est pas du niveau de Raymond, et Lapin n'apprécie pas. Un reality show exhibe des couples qui ont raté leur vie, c'est si exagéré qu'on pense plus à du gore burlesque qu'à une détresse réelle. Ce sont surtout des Afro-américains qui sont sur la sellette – corrélation entre la pauvreté et l'échec personnel. Le public est majoritairement blanc, pas entièrement WASP, W blanc, AS anglo-saxon, P protestant, mais tout à fait classe moyenne. Ils sont assis, criant, riant, étonnés de l'incapacité démontrée à « se comporter normalement » de ceux qu'ils considèrent visiblement comme faisant partie d'une humanité de seconde zone – c'est probablement par hasard qu'ils se différencient des échecs mis en scène aussi bien par leur mode de vie que par leur couleur de peau.

Lorsque le Tigre part pour la première rencontre, Lapin n'est bien sûr pas particulièrement réjouie – elle aurait préféré que ces quelques jours, la période d'après-réunion, restent vraiment les leurs –, mais elle accepte : les dommages sont limités, le Tigre a promis d'être de retour à 15 heures. Le Tigre a également

promis que pour demain il ne prendrait pas d'engagements. Lapin va peut-être faire du shopping en cercles étroits autour de l'hôtel, ou attendre en regardant l'un des DVD que son ordinateur portable ingère. Technologie et organisation chinoises – bien en avance sur le niveau du Tigre.

Il parvient à rester suffisamment discipliné pour être de retour à l'heure. Le Lapin doit attendre derrière la porte, prête à bondir, il est 3 heures précises. En fait, elle est allongée sur le lit, regardant un film sur l'histoire de Harlem, sous-titres chinois, et le thé est prêt pour se détendre avant de déjeuner. Un savoureux mélange de convivialité et de préparation... Le Lapin domestique est un délice pour le Tigre !

À ces heures tardives, la meilleure option pour le repas est le restaurant Sichuan, juste à côté – Recommandé par Zagat, cela semble important. Peut-être que le grand-père du Lapin y a déjeuné quand il était membre de la délégation chinoise à l'ONU au début des années soixante-dix. Le choix du restaurant se justifie ainsi désormais par des souvenirs de famille – des raviolis et le tofu du général pour préparer leur plan d'après-midi. Le Tigre se souvient avoir lu quelque chose sur les jetées du sud de Manhattan, le Lapin aimerait voir la zone où se trouvaient les tours jumelles, il y a un parc autour, une destination agréable pour passer les heures de journée ce lundi à New York, 14 juillet, fête nationale du Tigre – il y a plus d'une semaine, le temps file vite, il avait déjà pu l'expliquer lors de leur visite chez Tussaud puisque le musée comprenait des scènes de la Révolution française.

Bus Métro vers le sud, aussi loin que la ligne la plus proche puisse les amener – Fulton Street. Quand ils débarquent, après que le bus a fait demi-tour pour entamer son trajet de retour, Tigre et Lapin se sentent

un peu perdus dans la foule, parmi les voitures et tous ces gens sachant apparemment où ils veulent aller, ce qui peut être n'importe où. La place est platement horizontale – rien n'indique vraiment la direction de la mer – à Genève, Lapin, tout est si simple : il suffit de descendre, et l'on atteint le lac ! Perdu et incertain, le Lapin semble attendre du Tigre qu'il prenne une décision, n'importe laquelle. Ils avaient demandé au chauffeur de bus comment rejoindre le front de mer, mais n'avaient pas vraiment compris la réponse. Lapin veut atteindre son objectif, et propose de s'enquérir auprès de ceux qui devraient savoir – les conducteurs de ces triporteurs vendant des sandwiches, des hot-dogs, des bretzels, du cola.

Elle dit, elle fait. Le Tigre reste à l'écart, doutant du succès de la tentative, mais bientôt Lapin d'un signal impératif le somme de la rejoindre. Le triporteur a fourni les informations, et en a aussi reçu en réponse à sa curiosité – les gens sont généralement très amicaux envers le Lapin, non seulement parce qu'elle est belle et avenante, mais aussi parce qu'elle est différente, peut-être trop polie pour être américaine. En apprenant l'origine chinoise, en entendant parler du Tigre comme son compagnon, l'homme voulait parler français. Il est Algérien, arrivé il y a quelques mois pour tenter une nouvelle vie en Amérique, il travaille dans la rue pendant l'été, puis deviendra chauffeur de taxi. C'est presque la première fois qu'il parle français depuis son arrivée. Ils refusent poliment l'offre d'un bretzel gratuit – le Général Tso leur occupe encore l'estomac – et progressent dans la direction indiquée.

Il aurait été un peu difficile d'identifier sur le guide cette rue étroite qui les amène soudainement aux splendeurs du marché de la rue Fulton – splendeurs non pas à cause de magnifiques bâtiments ou de la profusion de richesses, simplement parce que la rue est large, sans voiture, toute

en terrasses et magasins. Dommage que le ciel soit encore trop bleu et le soleil trop brillant pour se détendre – l'absence de véritables gratte-ciel réduit les portions d'ombre. Ils entrent dans quelques magasins. C'est la quête du Tigre pour sa petite-fille – le Lapin a déjà acheté tous les cadeaux Made out of China qu'elle a trouvé intéressants lors de ses explorations solitaires la semaine dernière – dont un hippopotame en peluche, William, mascotte du Museum of Modern Art. Ils arrivent bientôt à la fin du quartier paisible : ils sont sur FDR drive, boulevard Roosevelt, un incroyable mélange de voitures, de fer, de cahutes qu'ils parviennent à traverser pour atteindre l'une des destinations pressenties par le Tigre : Quai numéro 16, embarcadère marqueté, zone commerçante et bateaux historiques comme le Pékin avec sa mouette sur le mât de beaupré, Lapin dit en plaisantant que c'est un canard mandarin. Ils prennent leur temps pour visiter un centre commercial, regarder des gens menant leur vie quotidienne, un vieux monsieur chinois pratiquant le qi gong au milieu d'une jetée déserte, un jeune employé dégustant son sandwich sur un banc face à l'enfilade des ponts sur l'East River.

Puis ils se dirigent à pied vers Battery Park – étrange balade parmi les travaux en cours, comme si la disparition des Twin Towers avait fourni un prétexte au démantèlement des alentours.

Battery Park est très calme quand ils y arrivent, vers 18 heures. Plus d'écureuils que de touristes. Le soleil se couche presque, une douce lumière sur la rivière. Ils s'assoient sur un banc, leurs voisins jouent aux échecs, un calme inhabituel les environne. Lapin laisse fondre une gigantesque glace qu'elle s'essaye à pignocher.

Suivant ce qu'ils pensent être des signaux clairs pour atteindre les bateaux-taxis, ils finissent par faire la queue pour un ferry qui les éloignerait vraiment de Manhattan

– cela semble être un moyen de transport principalement utilisé par les employés de Wall Street ; les cadres supérieurs utilisent probablement des hélicoptères, la base est à seulement un pâté de maisons, on la devine au bruit. Le bateau-taxi n'est pas vraiment le moyen le plus pratique pour rejoindre leurs pénates – ils devraient marcher pendant une demi-heure pour rejoindre la station, puis attendre pour débarquer quelque part sur la 12^e Avenue, encore loin de chez eux.

Ils choisissent le métro comme moyen de rapatriement – sur le chemin de la station, ils sont probablement passés par le site disparu des Twin Towers sans vraiment s'en rendre compte ; l'oubli est rapide à venir dans ce monde sans véritable histoire. Retour en métro jusqu'à Grand Central, puis marche à pied, juste une tasse de thé pour se reposer un peu, sortie pour le dîner – direction East Village. Ils quittent le bus près du terminus, juste devant un restaurant espagnol encore presque plein à cette heure déjà tardive. Une jolie table réservée pour eux à la frontière entre la salle à manger et la terrasse, olives, tapas, paella et crème catalane.

Le Tigre aime que le Lapin apprécie la cuisine méditerranéenne. Le Shandong aurait dû être jumelé avec le sud de la France plutôt qu'avec la Bretagne ! La journée arrive lentement à sa fin, ils retournent paisiblement au nid, où le Tigre explore toutes les parties du Lapin, volcan de plaisirs aux effusions d'amour, de cris et de pleurs.

Mardi, jour 11 – Un segment du Village

Ils ont dû le reconnaître ce mardi matin. Leur Décade merveilleuse s'était déjà prolongée d'un jour ; ils savaient que celui-ci serait le dernier avant de clore leur séquence de délices et de souvenirs. Jusqu'à présent, ni le Tigre ni le Lapin n'avaient fait allusion, même de la manière la plus subliminale, au moment inévitable de leur séparation – mais ils ne pouvaient pas reporter indéfiniment la limite du temps imparti.

Lors d'une de leurs escales à l'hôtel lundi après-midi, le Tigre avait demandé à la réception si la chambre pouvait être conservée au-delà de l'heure de départ normale – de cette façon, l'un d'entre eux (le Tigre devait partir en fin d'après-midi, le Lapin quelques heures avant) garderait le nid chaud et vivant, tandis que l'autre s'envolerait réconforté par l'idée de permanence en leurs quartiers. Impossible cette fois, hôtel complet. Le Tigre n'a pas trop cru aux paroles réconfortantes du groom lorsqu'il a entendu parler du refus de la réception : « Eh bien, monsieur, réessayez demain. Jusqu'à la dernière minute, vous avez une chance. » Au vu du nombre d'arrivées dont il a été témoin quotidiennement en traversant le hall, il est clair que New York East River est un haut lieu touristique, et que l'UN Plaza propose des tarifs alléchants entre les sessions de l'Assemblée générale, lorsque les délégués ne remplissent pas le bâtiment des conférences.

Alors il parle du départ – et se sent soulagé quand il réalise que le Lapin aussi y avait déjà pensé, en silence et in petto, comme lui l'avait fait, in petto et en silence.

Une fois de plus, faire des plans pour la journée, sans s'occuper de l'ombre des incertitudes qui plane sur eux. La clarification ayant pris son temps, quand ils se sentent prêts, c'est presque l'heure du déjeuner – pèlerinage à Wuliangye.

Le Lapin veut revoir Times Square. Pas pour Broadway ou Madame Tussaud, mais à cause de ce grand magasin, Macy's, apparemment si bien connu en Chine, qu'elle souhaite partager avec le Tigre.

Macy's jouit du titre auto-attribué de plus grand grand-magasin au monde. Le Tigre est un peu sceptique en regardant le bâtiment, vraiment comparable à ceux de Paris, et certainement plus petit que de nombreux endroits qu'il a visités en Chine. Ce n'est qu'à l'intérieur qu'il comprend : Macy est probablement l'un des plus vastes grands-magasins spécialisés, car il est consacré à la mode, à la beauté et à son histoire. Ils passent des dizaines de minutes à monter des escaliers électriques, à descendre à pied, à utiliser des ascenseurs et à regarder des dizaines de photos consacrées au défilé annuel de Thanksgiving.

Le Tigre achète deux polos Ralph Lauren, expliquant au Lapin qu'il n'a entendu parler de cette marque que par la série télévisée Friends, l'une de ces séries télévisées d'avant Raymond. Rachel travaille pour Ralph Lauren, et le Tigre croyait qu'il s'agissait d'une invention des scénaristes jusqu'à ce qu'il soit maintenant témoin de l'influence de la publicité sur la création artistique américaine.

Ils jettent un coup d'œil aux vitrines de la mode, évoquent de nouveaux souvenirs de Katharine Hepburn – elle est en vogue depuis son décès –, puis décident de ne pas perdre une seconde de leurs précieuses heures, et de se diriger immédiatement vers leur prochain arrêt.

Le choix du Tigre... Il avait été un peu déçu de ce qu'ils avaient vu de Greenwich Village, le célèbre quartier bohème, libre et convivial de New York. Trop tard dans la journée, trop tôt dans leur séjour, en fait, ils se sont simplement promenés dans Washington Square sans conviction ni découvertes.

Cette fois, le Tigre propose de ne pas explorer le centre du village, mais de l'aborder depuis son aile ouest, ce qui peut leur donner une dernière occasion de jeter un coup d'œil sur la magnificence de l'Hudson River. Autobus qui va bien, ils roulent jusqu'au terminus, au nord de Hudson Street. C'est comme débarquer dans une autre dimension – crois-moi, mon Lapin, c'est digne de Paris, le Paris des amoureux, des artistes, des nuits romantiques d'été.

Arbres, bars, échoppes au rez-de-chaussée de petits immeubles arborant comme décoration le drapeau arc-en-ciel de la paix pour montrer sa singularité – Lapin a reconnu le drapeau, il avait été vu à Pékin lorsque des étrangers ont été autorisés à manifester contre la sale guerre irakienne –, avec des commerçants arborant un autocollant du drapeau sur le panneau des cartes de crédit pour que nul n'en n'ignore. Et les chiens sans laisse, trotinant paisiblement et amicalement – ce que le Lapin n'aime toujours pas, bien qu'elle ait fait beaucoup de progrès.

Juste en face de l'arrêt de bus, une terrasse où les gens ont déjà commencé à dîner, huit heures et demie, l'air est délicieusement frais. Décidément les arrêts de bus portent chance au Tigre et au Lapin : ce restaurant est français, le propriétaire, la serveuse, le menu, tout est national, jusqu'aux cendriers, une coutume rare sur les tables de la Grosse pomme, même en extérieur. Ils réservent sans hésitation, seront de retour après une demi-heure.

Ces trente minutes, ils les passent au hasards de rues provinciales et magiques les menant au front de mer – une jetée superbement plantée d’herbe, une allée au milieu de la verdure, des bancs et un kiosque, le tout prolongé par une promenade où les joggeurs se mêlent aux rollers, aux vélos et aux couples d’amoureux.

Leur chance les a conduits au Quai 46, un « segment de Greenwich Village de Hudson River Park », inauguré juste un mois auparavant – un joyau de beauté simple dans l’océan d’illusion qui caractérise la Grosse pomme. Leur couple n’est pas le seul hétérosexuel, mais presque – peu de familles, plus de gays et de lesbiennes, trouvant la paix dans des quartiers paisibles qui leur sont acquis. C’est probablement le quartier où le Tigre et le Lapin aimeraient s’installer – le seul de tous ceux qu’ils ont visités à provoquer ce type de sentiment. Les autres endroits sont impressionnants, amusants, surprenants, chaleureux, hospitaliers... mais peu sont susceptibles d’abriter ce qui serait leur vraie maison dans un vrai quartier.

Le Lapin et le Tigre ont trouvé leur paradis – si l’argent le permet, et si les chiens sont tenus en laisse... Le dîner est aussi délicieux que l’environnement. Le Tigre explique que le « bœuf vieilli » (« aged beef ») dans le menu n’est pas le steak d’une vieille vache, mais celui d’un animal abattu non pas hier, mais il y a quelques jours, dont la viande a été réservée en attendant de devenir tendre et juteuse – à la française. Le Lapin enregistre l’information avec le sérieux de quelqu’un qui préfère vraiment le poisson à la viande. Crème brûlée comme dessert. Elle sourit aux explications du Tigre sur les efforts déployés par le propriétaire du restaurant pour convaincre un client américain de passer ses vacances en Bretagne – il est tellement enthousiaste qu’il utilise beaucoup plus de mots français qu’anglais dans son plaidoyer.

La nuit est bien installée. Le Lapin frissonne. Non pas parce qu'elle a froid, mais à cause du temps qui passe, qui passe si vite. Elle veut rentrer. Directement, en taxi. Elle veut le lit, elle veut le Tigre, elle veut des baisers, elle veut embrasser, saisir, crier et faire crier.

Cette nuit aurait pu être nuit de chagrins et de nostalgie. Ce fut une nuit d'amour, de confiance et de foi. Ce fut leur nuit la meilleure et la plus accomplie, une de ces nuits éternelles si spéciales pour l'intermittence continue du Tigre et du Lapin !

Mercredi, jour 12 – Madame Tigre...

Ce mercredi des Cendres, jour du départ, il a fallu qu'il arrive. Hier soir, avant de revenir aux sources de poivre et aux jets de fertilité, Lapin et Tigre ont fait chacun ses bagages dans une sorte de semi-silence, comme ceux qui se préparent à la pénitence.

Maintenant, ayant accepté l'inévitable, renforcés par la maturité de leur amour, par cette incroyable capacité à vivre et à être ensemble – que jusqu'à présent ils espéraient avoir, mais n'avaient jamais testée ou essayée sur plusieurs jours, et pour laquelle ils n'avaient jamais été livrés à eux-mêmes – leur comportement est raisonnable, dépourvu de drame. Tout comme un couple séparé pour un temps en raison de ses affaires, sûr de son avenir, dont un passé brillant et un présent chatoyant se portent garants.

Petit-déjeuner, télé, ces violences stupides de télé-réalité qu'ils regardent toujours sans vraiment comprendre le but visé ni éprouver de sympathie pour les victimes sur scène ou pour le public aux applaudissements exubérants. L'heure de la limousine est arrivé – pas la plus grande limousine, du type de celle qu'ils ont vu quitter sa place de parking comme un zeppelin s'arrachant à son mat pour traverser l'Atlantique, mais raisonnable et confortable, un changement par rapport aux taxis jaunes à bout de souffle.

Lapin et Tigre – bien sûr, il est avec elle lors de ce voyage à l'aéroport, d'autant plus qu'ils se sont ratés dans l'autre sens – regardent le monde extérieur. Les

images sont floues – vitres souillées, et peut-être quelques larmes au centre de leurs yeux. Se serrant l'un contre l'autre, ils atteignent JFK où, ils le savent, le temps de réflexion et de deuil sera court.

Trouver le comptoir, faire la queue parce qu'il faut faire la queue, pas à cause de l'affluence, mais pour enregistrer puis transporter soi-même les bagages vers le scanner – pas de personnel d'American Airlines pour aider, un vieil homme, passager de première classe, a des difficultés à porter sa valise, le Tigre ne peut l'aider, trop occupé avec le volume et le poids de bagage à manipuler pour le Lapin. La machine n'accepte que les formats standard, le monstre rouge de la valise Lapin ne sera pas scanné – dommage pour la sécurité, mais ils sont passés.

Une heure de déambulation, de boutique en boutique, de souvenirs en cartes postales, à faire encore une fois l'inventaire des articles non fabriqués en Chine, qui sont vraiment peu nombreux. Une petite boutique mobile au bout du hall – le tenancier propose des oursons souriants au cœur brillant disant « Je t'aime » pour peu que l'on accepte qu'ils prennent soin de vous. Lapin en amènera un à Pékin, en ramènera un précise le Tigre au vu du Made in China.

Il est temps de rejoindre l'avion – comme d'habitude, pas de contrôle de police passé le comptoir d'enregistrement, mais des contrôles de sécurité. Une préposée incite le Lapin à passer, elle hoche la tête et refuse – encore trois cents secondes à grappiller, à tenir le Tigre, à sentir le Tigre, à embrasser le Tigre. La préposée s'impatiente, pas moyen de se soustraire davantage, elle s'en va, elle prend la file, elle fait un geste en direction du Tigre, elle sourit au Tigre, son cœur bat pour ce Tigre qui se mord la moustache pour ne pas avoir

l'air triste, elle est partie, elle est hors de vue, le Tigre est seul.

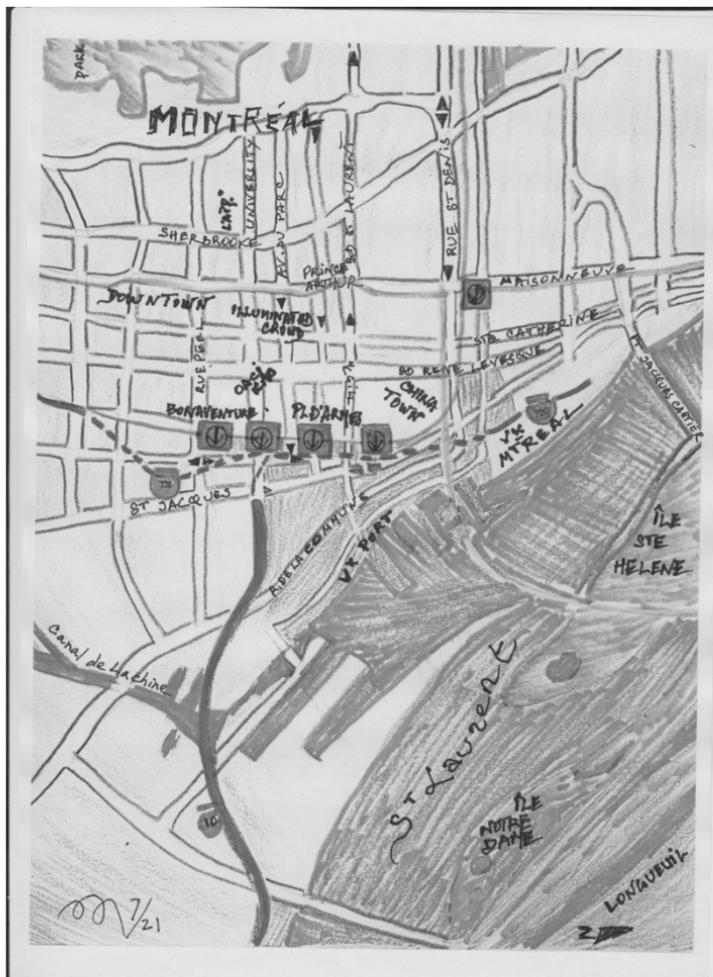
Il passe encore une dizaine de minutes dans cet aéroport, ce terminal qu'il devra de toutes façons rejoindre pour son propre départ dans moins de quatre heures. Il veut attraper l'ombre et la présence du Lapin dans chaque recoin qu'ils ont visité. Retour en taxi jaune, en route vers Central Park South, le Tigre prend Park Avenue pour revenir à l'hôtel, leur itinéraire de ce samedi matin en route vers Guggenheim. Il calcule son rythme pour atteindre le restaurant Sichuan précisément une heure avant le moment prévu pour sa propre limousine, il rend un dernier hommage au général Tso, remercie le serveur de lui demander pourquoi Madame n'est pas avec lui aujourd'hui, il explique qu'elle est partie pour Pékin, et que Tigre lui-même part plus tard dans la même journée, il accepte au nom d'eux deux le chaleureux au revoir de la brigade. Le Tigre est heureux de leur laisser cette même impression qu'il partage, celle d'un couple amoureux, s'accordant si bien malgré les différences de race et d'âge, dont la visite conjointe est attendue prochainement, et qui continuera entre-temps à mener une vie conjugale paisible, en dehors de New York.

Le Tigre soupire dans la limousine vers le terminal 4 – il soupire après Madame Tigre, nom de jeune fille Lapin, qu'il a épousée deux fois et qui l'a accepté tant de fois, et cette fois-ci pour de bon, lors d'une Décade merveilleuse qu'il s'est efforcé de saisir dans ces pages maladroitement, une Décade merveilleuse qui n'est autre, il le sait, qu'un épisode dans la longue séquence de merveilles conjointes au Lapin et au Tigre, merveilles devant les rassembler tout au long de la décennie suivant celle qu'ils viennent de terminer. Non, le Tigre ne se trompe pas de mot : une décennie, c'est dix ans, mon si doux Lapin d'Amour !

SHANBULÜKE

9 AU 25 JUILLET 2004

MONTREAL



Résolument

Le temps écoulé depuis la Décade merveilleuse du Tigre et du Lapin à New York avait été riche en rencontres – riche par rapport à leur rareté au cours du cycle zodiacal précédent, douze ans de relations semi-constantes, souvent distantes, l’amenant elle de la quasi-adolescence à la beauté épanouie, lui de la maturité à ce qui devrait être l’âge de la sagesse.

New York, Bangkok, Shanghai étaient leurs étapes les plus récentes. Plus ils fusionnaient, plus ils éprouvaient de l’appétit, cette soif inextinguible de continuer à explorer les terres du bonheur partagés. Les jours et les nuits qui passaient confirmaient ce qu’ils prévoyaient d’instinct il y a de nombreuses années en cheminant le long du canal de Chengdu. Ces deux-là avaient quelque chose pour croire ensemble, quelque chose qu’ils n’avaient vécu dans aucun de leurs rêves, un destin à rendre réel à partir de l’irréel, en construisant ce qui doit être sur d’impossibles sables.

Le Tigre et le Lapin voulaient que leur exploration mutuelle garde son rythme. Si forts étaient leurs besoins, si vive leur soif, que l’improbable s’est concrétisé. Lapin a reçu son visa canadien, son billet a été électronisé, même l’effondrement du terminal F de Roissy ne leur a pas fait obstacle : il l’attend maintenant à Paris en zone de transit, après avoir vérifié la porte d’embarquement, les doigts crispés sur la carte de téléphone qui devrait aider à guider le Lapin en transit depuis le débarquement du vol de Pékin jusqu’à l’embarquement pour Montréal par Air France.

Il a deux heures pour attendre et se familiariser avec la zone de transit. Pas d'incident à signaler ce vendredi après-midi à l'aéroport de Paris Charles de Gaulle : son vol était à l'heure, aucune grève n'a été annoncée, le Lapin n'a pas signalé ne pas s'être embarquée – il a vérifié ses courriels sur l'ordinateur avant de quitter Genève. Le vol de Pékin est attendu presque ponctuellement. Pour obtenir cette information le Tigre a dû surmonter sa timidité à traiter de questions personnelles, pour demander comme une faveur au salon de classe affaires auquel il n'avait normalement pas accès aujourd'hui que l'on veuille bien vérifier l'approche du vol du Lapin. Il y a deux préposés, un jeune qui s'en moque, accommodant facilement les incertitudes du futur, un autre proche de la retraite, ayant peut-être déjà éprouvé l'angoisse de l'attente d'un vol promis qui n'arrive pas. Le deuxième active les touches du clavier en vertu de ce que le Tigre perçoit comme une sympathie tacite.

Tout semble bien aller pour le Tigre en attente. Il a trouvé un téléphone public où utiliser la carte achetée pour l'occasion deux jours avant son départ. Vérifier l'heure encore une fois. Un vol depuis Pékin a atterri il y a dix minutes, Lapin doit être dans le sas de débarquement, elle a dû allumer son téléphone cellulaire (ce type de téléphone auquel le Tigre n'a pas encore pu se résoudre, une technologie considérée comme vaguement sulfureuse en Europe). Il essaye sur le cadran du poste public 00 86 10 8..., tous les chiffres selon ce qu'elle a écrit elle-même sur le carnet d'adresses bleu du Tigre pour éviter toute erreur de transcription. Voix chinoise, trop métallique pour être celle du doux Lapin – le téléphone portable que vous avez appelé est temporairement inaccessible, c'est ce qu'il devine. Cinq minutes de plus, attendre est une douleur. Il erre de téléphone en téléphone. Encore une

fois la même voix, cinq minutes de plus... Pas de réponse, une vaine sonnerie dans un vide d'éther. Que se passe-t-il, Lapin, pourquoi ne pas répondre à l'appel inquiet du Tigre ? Dix sonneries de nouveau, un robot propose de laisser un message.

Le Tigre à bout de souffle attend encore cinq minutes, cela en fait vingt-cinq maintenant depuis l'atterrissage. Alléluia, miracle d'amour, te voici, si calme, si paisible et si charmante, voici ta voix pour de vrai au bout du fil, mon Lapin si attendu !

Les questions fusent de l'impatience du Tigre. Il ne dit pas du tout ce qu'elle attend, des mots tels : « Comment te sens-tu, m'as-tu manqué, sais-tu combien je t'aime, combien je te suis reconnaissant d'avoir parcouru tout ce chemin difficile vers moi, ton Tigre adoration... », mais se montre direct, voire impoli pour un Lapin qui doit être si fatiguée après l'émotions de quitter à moitié clandestinement sa famille à qui elle a vendu une improbable mission à l'OACI, un Lapin qui vient de voyager dix heures avec six autres heures à suivre si la police française d'immigration n'y fait pas obstacle : « J'ai appelé, tu n'as pas décroché... ». Lapin tranquille dans sa réponse : le téléphone a sonné pendant que je passais au point de contrôle – pas bien le moment de parler, me sembla-t-il. « J'ai appelé deux fois ! ». Réponse simple : la première fois pas entendu, je devais être occupée à préparer les documents pour le premier contrôle. Question suivante : « Et où es-tu ? » « Je viens de passer la police, je suis entrée dans le terminal C ».

Le Tigre défronce ses sourcils et lève les yeux. Elle est là, souriante, fraîche, parlant dans son téléphone portable et lui faisant signe. Lapin en Parousie, te voilà, je suis ton Tigre en attente de délices, un Tigre qui courrait vers toi s'il n'était pas surchargé d'un ordinateur et de ses documents.

Raccrocher le téléphone, avancer vers toi aussi vite que je peux, te tenir, te sentir, embrasser tes lèvres rouges de plaisir carmin, passer une main encore timide le long de ton corps, te tenir à nouveau, cacher sa moustache dans tes cheveux.

Te voilà, nous y voilà, en route pour Montréal. Ils ont eu le temps pour un jus et un café au bar situé sous le niveau d'embarquement. Le Tigre tremblait, son cœur battait si fort qu'il avait besoin de s'asseoir, de prendre ta main, de voir tes yeux et de toucher ta peau, de sourire à ton visage, mon Lapin si longtemps attendu. Et ce Tigre remarque l'égalité émotion du côté Lapin. Cette jonction de sentiments rend le trouble encore plus grand, et plus fort le poivre des premiers instants de la fusion parisienne. Les délices sont si profonds que nous oublions l'heure, et devons presque courir pour éviter le sarcastique « Ceci est le tout dernier appel pour les passagers Lapin et Tigre à destination de Montréal, prochain arrêt aéroport de Cythère ».

Ils embarquent dans les temps, le prochain arrêt sera bien leur Cythère, alors que pour tous les autres passagers ce sera simplement Dorval. Ils sont à bord, l'histoire peut commencer.

ARRIVÉE

Le vol a passé comme un rêve éveillé. Ni le Tigre, ni le Lapin n'ont fermé les yeux plus que les instants requis pour un baiser subtil, l'enrobage d'un sein, ou un sourire intérieur à cette réalisation majeure – leur fusion, la troisième en moins de six mois, quinze jours devant eux, leur meilleure perspective de tous les temps, les progrès dans la durée s'accompagnant d'un approfondissement de leur intimité. La foule d'étudiants excités de voyager en groupe au Canada qui remplissent jusqu'au toit un avion autrement énorme n'affecte pas leur sentiment d'unique. Constaté que leur voisin timide adolescent ose à peine toucher la main de sa petite amie rend les pattes du Tigre plus audacieuses dans leur exploration, les lèvres du Lapin plus douces à répondre. Les limites sont derrière eux ; leur amour est réel, public et fier...

Même l'incroyable file d'attente à l'aéroport de Montréal – connu sous le nom de Dorval, officiellement Trudeau, de toutes façons sujet aux goulots d'étranglement – n'affecte pas leur humeur. Ils flottent au milieu des nuages roses de l'appartenance mutuelle, ils contournent les clôtures et transgressent les lignes comme le reste de la foule, souriant aux vaines tentatives des mêmes adolescents excités de contourner, sans tenter sérieusement de les dépasser, des adultes qui froncent les sourcils – ils ne progressent dans l'ensemble pas plus vite que le vulgum pecus, sauf lorsque des barrières sont soulevées pour franchir impunément la ligne en tant que groupe derrière des épaules aveugles donc non réactives. Deux heures à faire une queue se terminant devant un douanier suspect

croyant à peine l'affirmation du Tigre selon laquelle il ne transporte pas du tout de cigarettes puis tamponnant le passeport Chine populaire du Lapin. Ils peuvent passer, se rendre au comptoir des limousines. Leur séjour doit commencer dans le luxe – un luxe relatif, les limousines ici comme à New York reviennent moins cher que les taxis.

Luxe paresseux et lent... Montréal célèbre le Festival international du jazz, ce qui crée des perturbations dans la circulation en arrivant au centre-ville. Pendant que leur chauffeur grogne et proteste, ils ouvrent de grands yeux fatigués pour ne pas perdre une miette ce qui sera leur port d'attache pendant un demi-mois – tu le crois, Lapin, un demi-mois arraché au sens commun, livré au fantasme du Tigre et du Lapin, liberté d'innover !

Après avoir tourné trois fois autour d'une immense église au toit vert – voici comment dorénavant, ils appelleront la cathédrale Christ Church – et passé en revue les foules qui se rassemblent déjà pour des concerts en plein air – le temps est superbe, il faudra aller là-bas faire sauter nos dernières entraves entre amis anonymes, complices inconnus de notre vagabondage –, ils atteignent leur appartement.

465 Sherbrooke Ouest (pour Lapin et son guide, c'est Shanbulüke, comme on prononce à la chinoise), l'immeuble s'appelle « l'Appartement » – ce qui apparaît comme trivial en français prend plus de sens pour qui sait que l'on se trouve dans la partie anglophone de Montréal. Enregistrement, carte de crédit, clé, porter les bagages, ouvrir la porte, passer le seuil – et se tenir, se tenir l'un l'autre, serré et plus serré, appel du sexe qui grimpe ou qui se mouille, se doucher en hâte de désir, se précipiter sur l'immensité d'un lit accueillant la fin des règles d'un Lapin qui sanglote de joie, hôte de l'exploration du Tigre, de sa quête de dimensions pour l'accueillir – puis et alors

seulement commencer à réaliser où ils sont, combien de pieds carrés seront les leurs, et comment assurer un partage équitable de l'espace.

Le logement est immense – entrée, cuisine, salon, chambre, salle de bain. On pourrait facilement y passer des mois et des années en tant que jeune couple Tigre-Lapin – un couple moderne, connecté à Internet, équipé désormais côté Lapin de téléphone portable et de caméra numérique. Hélas, leurs serveurs habituels ne sont pas représentés localement, les prises diffèrent, la tension varie également de ce qu'ils appellent tous les deux des normes civilisées – Lapin devra fonctionner sans son propre téléphone, elle ne peut pas se connecter à travers son bureau sauf via un appel à Pékin, et ses batteries ne seront jamais chargées en utilisant des flux électriques divisés par deux. Le Tigre a une prise, ils pourront la partager – et demain se renseigner sur les fournisseurs d'accès locaux.

En attendant, même si le décalage horaire est le double pour elle de ce qu'il est pour lui – 12 et 6 heures, pour chacun des différences impressionnantes – le temps et l'émotion donnent faim à leur couple. Affamés mais, ils sont d'accord, fatigués – une fatigue physique. Lapin a voyagé plus des trois quarts d'une journée complète, éprouvante pour les nerfs – excitation, attentes, épectase... Ils n'iront pas chercher bien loin à ces heures relativement tardives. 21h30, c'est le petit-déjeuner pour elle, déjeuner tardif pour lui. Ils identifient une terrasse voisine, annexe du Sheraton, table d'hôtes (c'est le nom local du menu, le Tigre explique au Lapin que même dans la Montréal francophone il y a une grosse poignée de mots qu'il ne sait pas vraiment utiliser ou comprendre, pour ne pas parler de l'accent). Quelques pas hésitants dans la rue encore chaude de la journée la plus chaude de l'été au Québec, retour à la chambre, retour à la douche, retour

à l'immense lit douillet. Les dimensions d'amour sont explorées dans de nouvelles explosions.

L'épuisement les surprend, Tigre par-dessus le Lapin, presque encore imbriqués. Il se réveille deux heures plus tard – sourit en silence à cette nouvelle merveille, les amoureux se tenaient si fermement qu'ils se sont endormis empilés l'un sur l'autre. Il se réinstalle en côte à côte, agrippe les doigts du Lapin endormi, les embrasse pour leur dire bonne nuit.

Demain sera leur premier samedi.

PLANIFIER

Ni le Tigre ni son Lapin ne sont venus les mains vides à Montréal. Ils se sont munis de toutes les aides possibles et imaginables pour qui s'apprête à débarquer dans une nouvelle dimension, sauf pour le voltage et les adaptateurs. Il est vrai aussi qu'ils ont eu le temps de réfléchir au sujet, et ont déjà une certaine expérience avec les fusions précédentes. Mais il est tout aussi vrai que l'importance attachée à ce voyage, leur confiance naïve dans les préparatifs pour faire progresser leur agenda, les ont transformés, chacun de son côté, en des voyageurs trop prudents.

Lapin a acheté des guides complets en chinois sur le Canada au cas où ils voudraient explorer l'immensité du territoire pendant leurs week-ends – c'est la première fois qu'ils peuvent utiliser ce mot au pluriel lorsqu'ils parlent de leur coexistence. Le Tigre dispose par précaution de quatre guides sur Montréal, – tout en français, bien sûr. De plus, il a scrupuleusement ajouté dans les favoris de son ordinateur tout ce qu'il pouvait trouver sur la ville du Je Me Souviens – « Je me souviens » de mon origine française, disent les plaques automobiles du Québec.

Bref, ils devraient être plus que prêts à affronter Montréal et à décider de ce que sera chaque heure de leur temps libre. La documentation abonde, il y a trop peut-être à lire, en fait ils hésitent. Que prendre en premier, où aller, et où sommes-nous, combien de temps cela prend-il pour aller là ou revenir ici, et comment faire, transports urbains ou bien marcher... Tranquilles dans leur deux pièces cuisine, ils veulent prendre leur temps, les cheveux

de chacun reposant sur l'épaule de l'autre, la main touchant les doigts qui pointent sur la carte, les lèvres se rapprochant si près que le baiser précède le discours.

Pas pressés, marchons vers ce dont nous sommes surs – China Town, naturellement, près de leur Sherbrooke. Ils rejoignent le quartier chinois en traversant l'esplanade du festival de jazz se préparant à la fièvre du samedi soir. Ils enjambent ces rues et ces avenues qui feront rapidement partie de leur environnement quotidien, même si le Lapin a des difficultés avec certains des noms français, trop longs pour elle – Maisonneuve, Jeanne Mance, Jacques Cartier, de Bleury, d'Youville et tous ces saints, Catherine, Laurent, Urbain, Jacques, Maurice, Paul, Alexandre, Dominique, Henri, Sacrement (Lapin, le Tigre t'a-t-il dit que celui-là n'est pas une personne, mais un rite ?). Les noms les plus accessibles sont Kennedy, University, McGill ou même Shanbulüke (le Tigre adore prononcer Sherbrooke à la mode Lapin), mais pas assez de noms faciles à retenir pour mettre le centre-ville en grille de mots croisés.

Le China Town de Montréal est à l'image de la ville – petit par rapport à ce qu'ils ont vécu à New York. Heureusement, ils ont trouvé ici une bouilloire électrique dans l'appartement, pas sûr qu'ils auraient pu en dénicher une sur la Gauchetière. Deux rues, et un jardin putatif, bien en vue sur la carte, qui en fait n'est rien d'autre qu'une boutique de bibelots, voilà à quoi se résume le China Town de Montréal. Quelques restaurants, pas forcément du type qu'ils recherchent, eux pour qui aucun repas chinois n'est réel sans raviolis – une sorte d'attitude de sécurité alimentaire de sa part, c'est ce qu'il a l'habitude de manger, ne te moque pas Lapin, toi qui goûtes à tout par ouverture d'esprit et par confiance, le Tigre a des limites culturelles bien plus étroites.

Il commence à pleuvoir, pas de parapluie. Ils en ont amené trois, toujours à l'intérieur des valises. D'où un choix de restaurant forcé au plus proche, pas un mauvais endroit au demeurant, quelques familles y consomment encore d'énormes portions d'une cuisine raisonnablement bonne dans un environnement sans ostentation pourvu de cendriers systématiques – c'est un signe positif pour le Tigre, presque aussi important que les raviolis. La veille, comme aucun cendrier n'avait été trouvé dans l'appartement, il avait suggéré sans honte au Lapin d'en emprunter un à la terrasse du Sheraton – ce qu'elle a fait, peut-être le premier vol de sa vie, ces deux-là sont fous, amoureux et jeunes dans leur ressenti.

Après le déjeuner, ils continuent, comme tout touriste consciencieux, de la Gauchetière à St Lawrence River – en lisant des brochures en anglais, le Lapin a découvert que même certains prénoms ont été traduits, ce qui rend tout encore plus déroutant. Ils passent devant des écuries, par des avenues majestueuses débouchant sur des ruelles de la vieille ville, avant d'atteindre un centre commercial où un petit train les accueille pour une première découverte sérieuse de Montréal.

Cahotés au rythme du train, regardant à droite, jetant un coup d'œil à gauche, tenant chacun l'autre de crainte qu'il ne disparaisse – la fusion est si récente qu'elle pourrait être fragile – une heure passe. Ensuite, le Tigre, se rappelant la réputation de Montréal comme Cité de la Bicyclette, tente de trouver le magasin de location recommandé à l'unanimité par les guides – Commune West, 99. Hélas, le bâtiment est en reconstruction, il va falloir revoir les indications et identifier une alternative.

De plus, il est temps de remonter la demi-colline qui mène à Shanbulüke. Ils ont opté pour dîner tôt sur la

même terrasse du Sheraton – pas de policiers à la recherche des voleurs de cendrier, grand soulagement – ce qui leur laissera quelques instants avant le Festival de Jazz.

Les voilà, déambulant de scène en scène entre la Place des Arts et le Complexe Desjardins – Lapin en sait autant que lui sur le fondateur des coopératives de santé au Québec, ce qui est très peu mais motive une sincère admiration pour celui qui s’est consciemment démarqué de l’individualisme des grands frères américains. Ils écoutent des rythmes, de la soul, du blues, des orchestres, du swing, ils achètent la mascotte du festival, un chat bleu qui rejoindra avec le Lapin le nounours I Love You de New York¹².

La nuit est délicieuse, ils l’auraient bien consommée toute sur place, perdus dans la foule dont ils font partie. Mais le temps passe – et ce soir, ils ont faim de récupérer de l’intimité. Il leur reste des dimensions à explorer...

Les accessoires sont là, petit flacon à oindre en attente de décapsulation. Ô mon Lapin exploré explorateur, ne laisse pas ton Tigre te faire mal ! Le Plaisir est venu de tous les côtés, cette nuit tu as pleuré de joie, mon si glorieux Lapin d’amour. J’espère que demain la selle ne sera pas trop douloureuse !

¹² Voir la Décade merveilleuse, Mercredi, jour 12 – Madame Tigre ...

CYCLISME

Dimanche matin. Réveil à ce qu'ils pensent être une heure raisonnable, à mi-chemin entre l'aube et midi. Le petit-déjeuner est pris sur place, ils avaient fait les courses idoines dans l'épicerie voisine, ouverte jusqu'à pas d'heure, ce qui est pratique pour les touristes distraits victimes du décalage horaire. Pas un vrai dépanneur, mais une sorte de, sur Park Avenue – pardon, avenue du Parc.

Le Tigre avait remarqué, lors de leurs premiers pas de nuit sur les trottoirs de Montréal, qu'aucun magasin ne semblait ouvert sur Shanbulüke, par contraste avec les nombreux 24 heures sur 24 qu'ils avaient l'habitude de fréquenter à Manhattan au cours de leur première décade merveilleuse. Il a cherché dans ses guides la clef de ce mystère, et y a découvert le concept de « Dépanneur » – il traduit pour Lapin « trouble-shooting boutiques ».

Les dépanneurs rendent le même type de services que les 7/24 new-yorkais : on y trouve tout ce dont on a besoin pour faire face à une urgence domestique, de la nourriture, du pain, des cigarettes, de l'alcool et des boissons gazeuses, des piles, des mouchoirs en papier, des allumettes... pratiquement à n'importe qu'elle heure.

Lors de leur premier samedi, alors qu'ils ils petit-déjeunaient à côté – pas au Sheraton, au Café de la Presse du coin, une chaîne populaire d'épiceries en libre-service – il a demandé à la caissière – une jeune fille, tous les employés des commerces semblent être des étudiants ou

des retraités dans les magasins autour de l'Université McGill – où se trouvait le dépanneur le plus proche. Elle a ri – à son accent et au fait qu'un visiteur aussi ouvertement étranger sache ce qu'étaient les dépanneurs – et leur a indiqué le supermarché où l'après-midi même ils ont acheté du jus d'orange, des yaourts, des fruits, du beurre, du pain en tranches et de l'Haägen-Dasz pour célébrer chaque fois qu'ils auront envie de célébrer, ne serait-ce que le faible taux de sucre dans le sang du Tigre. Il n'y avait pas de vrai champagne, mais le Lapin n'avait pas encore découvert qu'elle aimait ces bulles françaises.

Petit déjeuner pris, il est l'heure de planifier la journée. Le temps est favorable, raisonnablement chaud selon Weather TV – leur chaîne favorite tout au long du séjour ; pour dire vrai, ils ont très rarement regardé la télévision, trop absorbés par leur amour en privauté. Allons faire du vélo comme, selon les guides, tous les bons Montréalais. L'annuaire téléphonique leur indique une autre boutique de location idéalement située, également rue de la Commune mais dans les petits nombres, donc près du boulevard Saint-Laurent, marquant la limite entre l'Ouest – Anglophone et l'Est – vraiment québécois de Montréal, ce qui ne représente pas plus de 20 minutes à pied. Traversée du festival de jazz, de China Town, d'une partie de la vieille ville, ils devraient être là-bas à midi.

Le Lapin est un porteur courageux de grande capacité. En fait, quand elle se déplace en dehors de leur base, c'est elle qui porte tout, quel que soit le volume : son sac à main et son passeport, bien sûr, ainsi que quelques objets personnels, comme du rouge à lèvres pour offrir une couleur orientale aux baisers du Tigre, des mouchoirs, des serviettes lorsque les anglais sont là, un imperméable plié, d'autres objets dont le Tigre n'oserait pas demander la nature, le sac qu'elle a choisi est déjà bien rebondi avant d'accueillir le kit d'errance du Tigre fantasque – un dictionnaire (ils l'utilisent de moins en moins, un signe de

plus de leur rapprochement : la communication nécessite désormais rarement une aide écrite pour surmonter la barrière de leurs failles réciproques en langue anglaise, l'imagination métaphorique fait presque tout), un parapluie, une casquette (il en a acheté une bleue, juste pour matcher le Lapin – il n'en est pas encore aux lunettes de soleil), son kit d'insuline, du jus d'orange au cas où, deux guides, trois cartes, son passeport plus deux paquets de cigarettes en réserve. Le sac du Lapin gonfle au-delà de ce qui semble possible, mais tout rentre malgré le bâillement d'une fermeture trop étirée.

Il lui serait cependant difficile d'envisager de faire du vélo avec ce poids suspendu à son bras. Arrêt dans le premier magasin ouvert ce dimanche matin – vente de surplus militaire, ils achètent un sac à dos typique – typique, parce que beaucoup de gens à Montréal, confrontés aux mêmes exigences pratiques du vélo, arborent peu ou prou le même havresac, comme si la ville n'était qu'un gigantesque camping. Le Lapin dit que c'est une bonne affaire, de toutes façons ils en ont besoin, qu'importe si la boutique est bizarre avec des vendeurs tatoués bien plus aimables qu'ils n'en ont l'air.

Ils achètent, elle emballe, elle porte. Presque jamais le Lapin ne permettra au Tigre de se sentir moins vergogneux en l'autorisant à charrier le poids à son tour. Ils commencent maintenant à traverser Chinatown et croisent deux collègues qui doivent assister à la même réunion. Lapin dûment présentée, quelques mots échangés, rencontre amicale mais pas de suivi pour aujourd'hui – la socialisation viendra plus tard, encore deux semaines complètes à meubler.

Dans la boutique de location, un magasin plein de cyclistes et de patineurs experts ou amateurs. Ils refusent le casque, achètent la carte détaillant 300 kilomètres de sentiers spéciaux sur l'île de Montréal et ses environs,

vérifient l'antivol – ne perdez jamais de vue votre vélo, pas d'assurance contre le vol – et la pompe, bénéficient de brèves démonstrations sur la façon de changer de vitesse sur ces machines sophistiquées sans lumière ni sonnette, les voilà en selle.

Les premiers tours de roue seront modestes – traverser Commune Street et se rendre sur le quai pour tester les nouveaux engins. L'assise du Lapin n'est pas affectée par les événements nocturnes – c'est ce qu'elle affirme, et il la croit : elle se sent à l'aise, les Pékinois sont tous des cyclistes, passés, présents ou futurs. Même si le Lapin est plus souvent dans sa voiture que sur une selle, elle tient bien l'équilibre et zigzague au milieu de la foule du dimanche. Changer de vitesse est un peu plus délicat – les vélos qu'elle utilisait quand elle se déplaçait encore sur deux roues n'avaient pas ces accessoires juste à côté des freins, un de chaque côté, un pour les pignons, un pour les plateaux – de 1 à 7 à l'arrière, 1 à 3 à l'avant. Le Tigre explique vaguement comment cela fonctionne – plus tard il sera un peu plus précis avec un dessin sur une serviette en papier –, l'expérience viendra en roulant.

Ce qui leur parle maintenant et affirme sa présence, c'est la faim. Il est deux heures, faible teneur en sucre, besoin urgent. Ne pas perdre de vue les vélos – quel dommage s'ils devaient être volés presque devant le magasin auquel ils appartiennent !

La jetée leur offre l'idéal, une terrasse permettant de fumer avant l'effort – Lapin ne fume pas, mais doit se sentir fumée après chacun de leurs épisodes – avec œil sur les vélos attachés aux garde-fous. Cela a des chances d'être interdit, leurs vélos sont les seuls là-bas, mais personne ne vient les morigéner.

Un hamburger, des frites pour lui, un sandwich pour elle, du jus d'orange pour les deux. Ils se sentent prêts

pour la grande aventure dans les îles, au milieu des rapides du Saint-Laurent.

LE PONT DU LAPIN

Suivant les conseils du magasin de location, ils décident, par ce dimanche après-midi ensoleillé, de commencer leur périple prudemment. Ils vont suivre la foule à deux roues le long du canal Lachine – un nom symbolique pour une excursion Tigre – Lapin. Leur intention, si les premiers kilomètres sont prometteurs, est plus aventureuse : traverser le St Laurent sur un pont routier réservé aux vélos, après avoir visité l'île des Sœurs, parcouru l'île Sainte-Hélène et le parc Jean Drapeau, en espérant trouver leur chemin de retour vers l'île de Montréal par le majestueux pont Jacques Cartier qui occupe tout leur horizon nord-est.

S'habituer au réseau routier de Montréal n'est pas seulement une question de noms, cela a également à voir avec les directions. L'île elle-même est orientée à peu près Nord Est – Sud Ouest le long la rivière. Cependant, la rivière elle-même coule plutôt du Nord vers le Sud. Ainsi, pour les rues du centre-ville, les directions apparaissant Est-Ouest sur la carte – parallèles au Saint Laurent – sont plus proches de Nord Nord Est – Sud Sud Ouest, et les perpendiculaires tiennent davantage de l'Est-Ouest que du Nord-Sud. Ceci explique que l'on se trouve face au soleil couchant quand on cherche ses orientations sur la rue St Denis vers le haut de la carte. Le Tigre et le Lapin ont trouvé cela extrêmement perturbant, jusqu'à ce qu'ils aient sous les yeux une carte assez vaste pour tout embrasser.

Quant au pont Jacques-Cartier, ils avaient échoué lors de leur exploration pré-hamburger du matin à en découvrir l'entrée cyclable. Depuis, cependant, le Tigre

a acquis la forte conviction que ce qui est écrit dans les guides est vrai, et donc que le pont est accessible aux vélos. Il espère sincèrement que l'accès sera identifié pour le retour, faute de quoi, Lapin et Tigre devront, déçus mais courageux, rebrousser tout le chemin vers leur point de départ.

Cyclistes parmi les cyclistes, ils progressent à leur rythme. Ils veillent à ne pas entrer en collision avec des patineurs professionnels dépassant sans aucun type d'avertissement à la vitesse maximum de leurs deux fois quatre roues, et à freiner à temps pour ne pas emboutir des familles dotées d'enfants encore plus perdues qu'eux aux différents carrefours. Les pistes cyclables sont merveilleuses pour le cyclisme – peut-être trop merveilleuses quand elles attirent un trop plein d'amateurs sur des bandes aussi étroites. Mais l'expérience aide, et la confiance leur permet d'atteindre un niveau de vitesse relativement raisonnable.

Ils vont peut-être un peu trop vite cependant, car ils se rendent compte, une fois arrivés à l'écluse numéro 4, un endroit charmant avec un petit pont en bois, que leur objectif initial – passage sur l'île des Sœurs comme indiqué sur la carte – a été manqué. Le Tigre consulte le plan, sans trop croire en ses capacités d'orientation. Le Lapin est toujours perdu parmi trop de noms français. Un motard local – cela s'entend à l'accent, il manque deux mots français sur dix – leur indique comment atteindre la route fluviale de l'autre côté du port – ils y vont.

Une fois franchis quelques hectomètres à travers une zone industrielle, ils se rendent compte en rejoignant l'autoroute que les vélos pourraient peut-être ne pas être les bienvenus dans cette direction – demi-tour, consulter à nouveau la carte et décider de se diriger vers le sud – heureusement, le Saint Laurent a fait sa boucle,

le sud au bas de la carte est à ce point précis géographiquement correct, sinon le Lapin et le Tigre auraient pu rouler pendant des heures.

Après avoir passé par quelques rues désertes, ils ont conscience d'avoir rejoint le flux principal lorsque brusquement une demi-douzaine de vélos apparaissent à deux pâtés de maisons. Les choses deviennent plus faciles, il suffit de suivre la voie et d'obéir aux feux de signalisation. L'île des Sœurs (en fait c'est Sœurs au sens de Nonnes) est un condominium de luxe selon le guide, déclaration à laquelle ils souscrivent après avoir exploré la périphérie d'une copropriété mixte de petits immeubles et de chalets. Lapin compare cela avec son nouvel appartement de Pékin et reconnaît que la nature y est moins chatoyante que ce que Montréal offre en été. Traverser une partie du fleuve Saint Laurent sur une digue est un épisode agréable – difficile cependant de voir la rivière, à cause des murs protégeant les passants des rapides, mais pas de voitures, l'air est frais et les vélos moins nombreux que prévus. Le Tigre commence à penser que peut-être l'excursion ne sera pas si facile que ça, dans la mesure où tant de prétendants ont déjà abandonné la course.

Avant d'entrer dans le parc régional de Sainte-Hélène – une autre île, le fleuve Saint Laurent a généreusement accepté un grand nombre de terres émergentes – ils s'octroient une courte pause. Lapin se laisse aller à une glace – un revendeur futé a posté son triporteur au carrefour –, le Tigre se permet une cigarette. Peut-être ont-ils l'air de locaux ainsi assis sur leur banc. Un touriste leur demande des conseils sur la route à prendre, et ils ont plaisir à orienter ses roues. Sainte-Hélène est pour eux une longue ruelle avec des marques hivernales encore au milieu de la route – boue creusée par des véhicules à quatre roues motrices ou des tracteurs brisant la glace sur des terres gelées.

Rapidement ils entrent dans le parc Jean Drapeau sur l'île Notre Dame – beaucoup plus de touristes là-bas, la plupart sont venus en métro ou en voiture, pour un peu d'air frais et Luna Park.

C'est en effet un endroit délicieux – des fleurs luxuriantes, une herbe accueillante, des cascades romantiques, des installations consacrées aux arts ou aux sciences – plus un kiosque où ils se sentent tous les deux légitimes à goûter à nouveau aux glaces molles en quantité raisonnable mais satisfaisante. Le temps passe, cependant, et le Tigre pressent que, s'ils ne trouvent pas la sortie vers l'île principale via un accès encore secret au Pont Jacques-Cartier, le retour à vélo peut les amener après l'heure de fermeture de l'agence de location – qui n'a pas spécifié comment se comporter dans un tel cas. Pas sûr que les vélos rentrent dans l'ascenseur vers leur 11^{ème} étage pour les y préserver de la tentation des sans-abris, des gens qui se disent « vagabonds », « itinérants », au sens de ceux qui ont un itinéraire, et ne manquent jamais de quémander une cigarette au Tigre en le voyant fumer dans la rue. D'autres, pas du tout des vagabonds, et même pas des adolescents, demandent aussi une cigarette, et offrent un dollar ou deux pour le prix. Comme s'ils ne voulaient pas acheter de paquet, mais appréciaient le péché épisodique.

Glace donc suivie d'un cyclisme circonspect, à la recherche de la sortie. Ils tordent un peu le nez à propos du circuit automobile du Grand Prix Jacques Villeneuve – l'île aurait certainement été moins paisible et moins propice aux gambades du Lapin et du Tigre au cours de la dernière semaine de juin ! – passent devant le casino, ancien pavillon français lors de l'Exposition internationale Montréal 67 (le pavillon américain, avec biosphère scientifique, a l'air moins frivole comme héritage) et remarquent les panneaux menant au célèbre Pont. C'est alors que le Tigre et le Lapin se

rendent compte que les îles sur les rivières ne sont pas nécessairement plates, même érigées artificiellement à partir de gravats provenant du site de creusement du métro.

La route grimpe et grimpe à nouveau à travers les pins, même le plus petit braquet est un brin trop dur pour le Tigre, et le Lapin souffre d'autant plus qu'elle a des difficultés avec la sélection des vitesses. Quand le Tigre signale le sommet, entrée du pont, enfin, le Lapin se sent tellement soulagée qu'elle dépasse le Tigre avec le sourire de celle qui a surmonté les épreuves – et c'était bien le cas. Bravement, elle entre sur le pont, tandis que le Tigre reste arrêté, perplexe devant ce qu'il voit.

Un immense pont de métal – à droite, il est indiqué Longueuil et les USA, à gauche, Montréal. Mais pas de virage à gauche autorisé – pour une très bonne raison, les voitures rugissent à 60 miles par heure sur des voies même pas séparées par un mur. Pourquoi ne pas signaler qu'il ne s'agit pas d'une entrée cycliste ou piétonne avant d'autoriser le Tigre fatigué et le Lapin épuisé à y monter ? Il vient juste de comprendre que la voie latérale est bidirectionnelle, isolée des voitures par un muret, et que en fait les vélos, et eux seuls, peuvent tourner à gauche, quand il voit, étonné et horrifié, que son Lapin a courageusement commencé la conquête du pont. Elle se dirige vers Longueuil et les États Unis sur la voie réservée aux voitures !

Le Tigre crie, le Tigre hurle, pas moyen. Le vent souffle dans la mauvaise direction, le Lapin roule trop vite dans la partie descendante du pont, elle doit avoir tellement peur d'entendre les voitures klaxonner dans son dos et de voir ceux qui grimpent sur le pont clignoter désespérément des phares pour avertir du danger ces minuscules roues rapides... Lapin, Lapin, pourquoi ne pas

prendre le casque ce matin ! Le Tigre réfléchit en se précipitant sur la voie latérale, fermant un peu les yeux pour se concentrer sur le Lapin pédalant si vite sur la piste principale, évitant de regarder vers l'eau si profonde une centaine de mètres plus bas.

La distance entre eux ne se réduit pas. Le Lapin est encore très en avance. Le mur protégeant la voie latérale est de plus en plus haut, il serait même impossible de passer le vélo par-dessus pour les mettre tous les deux en sécurité si jamais il la rattrape et qu'ils peuvent s'arrêter. La moitié de la deuxième partie du pont est passée, les pentes commencent à remonter légèrement, puis se font plus raides, le Lapin ralentit par la force des choses, le mur redevient plus bas, fin du pont et entrée d'autoroute signalés à 800 mètres, encore un effort, le Tigre atteint l'épaule du Lapin – pas d'avertisseur sonore, mais il crie à nouveau. Entendu cette fois, elle freine dans un bruit douloureux, parvient à s'arrêter quelques centaines de mètres avant d'emboutir la voiture de police informée de cette présence incongrue, qui avait décidé d'arrêter une touriste potentiellement dangereuse utilisant son vélo comme une arme de nouvelle génération.

Rapidement, le Lapin saute par-dessus le mur pour rejoindre la voie sécurisée ; rapidement, le Tigre transborde la bicyclette coupable vers la piste idoine. Rapidement, frissonnants, au bord des larmes, ils s'étreignent – Mon Lapin bien-aimé, mon si délicieux Lapin, si tu es juste à moitié aussi effrayée que ton Tigre, tu dois être... tu dois être...

Le Lapin ne s'effondre pas, le Lapin est si courageuse qu'elle surmonte le terrible Pont à grande vitesse Jacques Cartier, la pire expérience possible au Luna Park – au fait, il y a un Luna Park sous le pont depuis 1905, combien de prédécesseurs Lapin y sont-ils tombés du haut du pont ? Elle fronce les sourcils, incrédule quand

elle entend qu'elle ne se dirigeait pas du tout, quoique dangereusement, vers Montréal, pousse un soupir chuchotant en apprenant qu'ils doivent maintenant remonter à vélo tout le long du pont, quelque 4 kilomètres. Elle fait faire demi-tour à son vélo et commence courageusement à gravir la mortelle descente.

Le Tigre garde le même rythme, souriant à ce Lapin qu'il aime tant et plus après avoir réalisé qu'il aurait pu la perdre sur une structure métallique idiote, hostile à la nature et aux amoureux en goguette. Fin du pont, piste cyclable plate, retour à la boutique de location 15 minutes avant l'heure de fermeture. Au préposé demandant comment cela s'était passé il a répondu « Tout était parfait » – sauf, mais ils ne le disent pas, sur ce qui sera désormais connu tout au long de leur histoire personnelle comme le Pont du Lapin. Ils envisagent de rentrer à pied, quand le Tigre se rend compte que le Lapin submergé par les émotions mérite un repos, pour déguster en paix une glace cappuccino. Terrasse à côté, elle accepte avec gratitude.

En montée vers l'Appartement, elle aura droit à un repas complet et raffiné – mieux que le terne Sheraton, à la mesure du désir du Tigre de plaire à celle qu'il considère toujours comme un Lapin survivant des terribles événements du Pont. Hélas, dimanche soir c'est fermeture pour les restaurants chics, même sur Park Avenue, l'unique rue à la mode qu'ils connaissent dans leur environnement.

Une seule lumière dans la rue fait montre d'une activité raisonnable à cette période relativement tardive – il est passé 21 heures, le temps coule sous le pont du Lapin. En face du Restaurant français glamour qu'ils ne visiteront jamais, à cinq minutes de leur nid, un vrai Restaurant chinois, hybride Sichuan-Pékin-Guangdong, avec menu

spécial raviolis et locuteurs en mandarin. Le Tigre et le Lapin ont trouvé leur source de nourriture pour le reste de la quinzaine.

Le maniement des baguettes ramène la sérénité et la sécurité. Pas même une visite rapide au festival de jazz pour son dernier jour. La priorité est désormais de célébrer par la fusion la résilience rapide du Tigre et du Lapin, aventuriers du cycle. Demain, retour au monde réel, hélas. Le week-end est terminé.

SOCIALISER

À Montréal comme à New York, Lapin et Tigre ont formé le couple le plus heureux et le plus accessible parmi ceux qui assistent à la même réunion. À l'occasion, ils ont partagé des moments, voire des soirées entières avec des groupes et des cohortes – ils ont même rencontré des gens par hasard et ont rejoint leur table, sans réticence. Mais pas d'image. Ces moments soustraits à leurs délices, et le plaisir des contacts parallèles ne constituent pas l'une de ces occupations préférées qui mériterait d'être immortalisée – ni pour lui, ni pour elle.

Ils acceptent d'apparaître, ils ont conscience qu'il faut être social. Tigre le doit à des collègues qui s'appuient en quelque sorte sur sa présence pour renforcer le sentiment d'appartenance à un groupe plus fort, il s'agit de rencontres qui ne sont pas purement fortuites mais demeurent sociales. Le Tigre n'apprécie pas vraiment ces rassemblements. Il saisit, sans aucun signe préalable, la première occasion de s'éclipser en espérant n'offenser personne. Le Tigre et le Lapin socialisent, mais pas au point qu'ils aimeraient s'en souvenir par la prise de photos. En fait, cela leur semblerait un peu inapproprié, amoureusement incorrect, de mélanger de telles images avec les cent autres fixant leur vie, leur vraie vie à Montréal.

Quoi qu'il en soit, ce lundi est le premier jour ouvrable – en fait, la moitié seulement en est ouvrable. La réunion commence pour le Tigre à 14 heures 30, University Street, 999. D'après ce qu'il a déduit de l'échange de courriels entre les participants, ce ne

devrait pas être trop loin de l'Appartement. La route est assez simple – tourner à droite sur Shanbulüke, traverser deux rues, puis à gauche, plonger vers la rivière.

La dernière rencontre du Tigre avec la même organisation remonte à 1992 – Le Lapin était déjà fort présente, mais pas encore totalement ancrée dans sa vie. Il se souvient très bien de la largeur de la rue, menant selon une horizontale parfaitement rectiligne vers un bâtiment rond, avec juste en face un bon restaurant du Sichuan où il a l'intention de traiter son Lapin de 2004, renouvelé et pleinement développé, au terme de leur approche antéprandiale au site de la Conférence. Cependant University Street n'est pas la large avenue dont il se souvient – et elle n'est pas du tout plate, car elle descend de McGill au Saint-Laurent. Quand ils atteignent le bâtiment, il n'est pas non plus rond, plutôt cubique et compact. De l'autre côté de la rue, pas de bonne cuisine chinoise dans un restaurant confortable, juste un centre multifonctions compact appelé – peut-être par ironie – Bonaventure. Le Tigre est désorienté, il a même vérifié le numéro du bâtiment – trois chiffres 9 apparaissent clairement – et la plaque relie sans ambiguïté l'endroit aux Nations Unies, cela ne peut pas être ailleurs.

Ce n'est que quelques jours plus tard, discutant de sa confusion avec certains collègues qui ont également assisté à la réunion de 92, qu'il apprend que l'organisation a déménagé son siège il y a quelques années, de Shanbulüke 1000 à Université 999, pour se conformer à la demande du gouvernement canadien de les aider à moderniser et à occuper une nouvelle zone urbaine au milieu d'un parc d'usines et d'entrepôts obsolètes. Entre-temps, ignorant en fait dans quel quartier ils sont, il leur faut trouver un endroit pour manger. Après avoir traversé trois rues et passé sans la remarquer devant l'entrée du métro, l'un des bijoux de

Montréal, y compris pour les restaurants, ils se retrouvent sur une terrasse sans ombre où le soleil complète le bronzage d'hier, tandis que la nourriture sans intérêt leur fait passer le temps – ou le fait fondre, comme le cappuccino glacé du Lapin.

Avant de rejoindre la réunion, ils doivent convenir d'un rendez-vous. L'exploration de Bonaventure les mène à un Hilton et à son lobby-bar – loin de l'entrée principale, mais facile à trouver et apparemment extrêmement calme. C'est là qu'ils se retrouveront, promis, à 18 heures, lorsque les discussions seront terminées.

Lapin essaiera d'en savoir plus sur les charmes de Montréal, en surface et en sous-sol, à peine trois heures à attendre, juste le temps d'une balade d'un Hilton à un autre. En fait, elle retournera à l'Appartement et y attendra qu'il soit temps de redescendre. Le Lapin n'est pas encore habituée à la ville, elle se sent triste sans son Tigre : leurs trois premiers jours par et pour eux-mêmes ont apporté tellement d'amour et d'émotions, qu'il est vraiment difficile de même envisager de vivre différemment.

À la fin de la réunion, le Tigre se joint à un groupe se dirigeant précisément vers l'hôtel Hilton – pas mal de délégués ont choisi cet hébergement de proximité mais non central. L'Appartement, qui était une sorte de non-choix pour le Tigre – il a réservé tard, et la première offre aurait pu être la dernière, alors il la prit, sous le nom de Lapin pour faciliter la délivrance des visas, et c'était un choix aussi fortuit que réussi – est exactement le contraire, central et pas trop proche, intimité préservée, bien que quelques participants s'y soient également installés.

Quatre plus le Tigre pour former un groupe. Dominique, qui a déjà rencontré le Lapin à New York, ils

ont eu quelques dîners et séances de jazz ensemble, il était là avec deux de ses rejetons, des jeunes filles entre vingt et trente ans, pleines d'assurance. Cette fois, il a emmené « une seule fille » avec lui, et le Tigre pense que peut-être elle s'arrangerait bien avec le Lapin, car il croit que c'est une des visiteuses américaines qui accompagne leur père au Canada ; il y a aussi Claudine, la dame avec moustache basée à Genève, « mariée » avec une autre dame qui a mis le Lapin mal à l'aise quand elles se sont brièvement rencontrées, également à New York. Cette fois la compagne effrayante est restée en Europe. Joël et Julien, également de Genève, ces deux-là ils les ont rencontrés dimanche en traversant China Town pour louer un vélo. Joël est Français, petit, heureux et facile à vivre, il aime rire et faire en sorte que les gens se sentent à l'aise, mais parle à peine anglais ; Julien pur africain, noble attitude, très Ambiance genevoise, puisqu'il y a vécu depuis vingt ans et plus, est le nouveau venu dans le groupe. Ces quatre-là se connaissent depuis au moins une décennie.

Pour le moment, le hall du Hilton naguère si calme ressemble à un gare à la période des vacances. Des dizaines voire des centaines de personnes, visiblement un autre groupe, mais puissant celui-là, occupent tout l'espace disponible, à boire et parler fort pour être entendu de l'autre côté du bar. Une table dans un coin pour les accueillir, ils commandent et discutent en attendant le Lapin. Le Tigre l'a informée de leur arrivée. Le Lapin ne se montre pas encore, six heures sont passées de quelques minutes, accord a été conclu pour le dîner, rencontre en haut de Jacques Cartier, la place devant l'hôtel de ville, où les taxis se tiennent et les mariages se célèbrent les samedis, huit heures moins le quart. Aucune raison de rester en bande en attendant, le groupe se dissout. Le Tigre reste seul, perdu au milieu d'une foule rugissante, attendant son Lapin

probablement bloqué par trop d'invités prioritaires faisant la queue pour accéder à ce qui semble être un cocktail de bienvenue gratuit.

Soudain, la foule se disperse à son tour et, alors que le flux quitte le hall d'entrée, elle apparaît, parousie renouvelée. Brièvement il l'informe sur la décision de dîner, dit qu'il n'est pas nécessaire d'y aller, elle comprend cependant que cela pourrait être important pour le Tigre d'au moins essayer d'être présent parmi ses pairs pendant le premier jour de la réunion. Après cela ne sera pas si vital, mais le tout début, à des moments où le leadership n'est pas tout à fait décidé, c'est parfois un événement clé. Ils iront, mais il faut d'abord passer par l'Appartement. Lapin veut se changer pour être belle à regarder. Mon doux Lapin, n'es-tu pas toujours la plus jolie, la plus jeune et la plus attirante ?

Leur chemin de retour sera principalement souterrain, passant tranquillement d'un bloc à l'autre sous les rues animées et surchauffées, en notant les endroits où faire du shopping, les restaurants à visiter, les indications sur le prochain pâté de maisons. La lecture souterraine des cartes offre une image complètement différente de Montréal que la surface – 29 kilomètres linéaires sous terre, on pourrait en effet rester à l'abri tout au long d'un séjour relativement long, pas besoin de sortir pour un besoin vital, cela aide beaucoup pendant les rigoureux hivers canadiens.

Il faut du temps pour trouver la bonne orientation par en dessous, lorsque le nord et le sud perdent toute signification physique. Arrivée tardive dans leur logement, changement de vêtements en sirotant un verre de thé, ils quittent l'hôtel presque à l'heure fixée pour le point de rassemblement à quelques pâtés de maisons. Bien sûr, on ne les attend plus. Sorte de soupir

de soulagement du Tigre-Lapin : tout seuls, mais la bonne volonté a été démontrée et le retard pourrait facilement être expliqué au Groupe pendant la séance de travail de demain.

Lentement, lentement ils descendant Jacques Cartier. Au tour du Tigre de manger de la glace molle, la glycémie l'exige. Le Lapin regarde les clowns, les portraitistes, les fleuristes, les cracheurs de feu. Ils écoutent de la musique de rue, ils entrent sur Notre Dame, l'avenue piétonne en bas de la place.

Dès le premier virage, premier restaurant, un appel impératif – le groupe est là, ils ont été remarqués, aucune chance de s'échapper. Le Tigre termine sa crème glacée sur le pas de porte. Les voici, définitivement embrigadés. Deux chaises en bout de table, un verre de champagne pour le Lapin – elle est d'abord réticente, puis goûte, et aime. Montréal a rapproché le Lapin du vin, elle en a essayé au moins quatre ou cinq types, rouge, blanc, pétillant, sucré, sec...

Les quatre sont présents, ainsi qu'Antonio, qui connaît également le Lapin depuis New York, où il a expliqué comment il voulait ouvrir un glacier italien sur la place Tian An Men à la fin des années soixante-dix. Lapin s'entend bien avec lui, qui parle plus volontiers anglais que français. Étant le président élu de la réunion, il aura peu de temps libre les autres soirs, l'année prochaine à New York, ou celle d'après à Nairobi, peut-être. La fille de Dominique est là aussi, en fait une nouvelle, ce qui signifie inconnue du Lapin et du Tigre, beaucoup plus jeune, elle vient de terminer l'université, trop loin pour échanger au travers de la table, mais eux aussi restent à l'Appartement, d'autres occasions se présenteront pour vérifier la compatibilité. Le dîner est relativement médiocre et cher, selon les normes Lapin-Tigre. La conversation n'est pas très animée – c'est

souvent le cas au début des réunions, quand il y a peu de choses pour discuter, s'écharper ou s'enthousiasmer, parce que les événements réels n'ont pas encore débuté.

Leur couple unique, jeune et amoureux, est heureux lorsque le dîner se termine. Dès qu'ils voient le groupe s'agglomérer devant une boutique en quête de crème glacée au sirop d'érable, ils passent le mot au dernier dans la file d'attente – c'est Joël : il est temps pour eux de rentrer promener le chien. Joël hoche la tête, un peu abasourdi par l'incongruité. Il accepte l'excuse. Eux partent, vite, sans tourner la tête, vers l'entrée de Notre Dame.

De retour dans leur intimité, enfin, en direction de leur appartement dans l'Appartement, si peu d'heures pour l'amour ce soir, mon beau Lapin, et pour parler de ton lendemain – le Tigre part tôt, neuf heures dernier carat.

RUE DES HOMARDS

Était-ce déjà vraiment le lendemain, mardi soir ? Peut-être. Le Tigre se mélange un peu les dates. La fusion est un continuum, les tranches ne sont pas faciles à reconstituer. Jour et nuit, nuit et jour, tout était temps du Lapin et du Tigre, unique, non compressé, ne se fractionnant pas en morceaux dénommés minutes, heures voire matin ou après-midi.

Pour le déjeuner – ne sachant pas trop à quoi s’occuper dans cette ville nouvelle, Lapin avait décidé de rester à l’Appartement toute la matinée, rencontrant le Tigre pour la pause de midi, en fait de treize heures à quatorze heures trente, les interprètes ont leurs propres règles concernant la durée de pause syndicale obligatoire – ils décident de marcher plus loin de quelques rues, direction McGill. Ils trouvent une jolie terrasse non loin de l’une des œuvres d’art contemporaines les plus célèbres de Montréal, la Foule illuminée. Ce groupe sculpté deviendra un point de repère pour le Tigre et le Lapin lorsqu’ils exploreront les alentours de l’OACI, comme un deuxième point focal pour leurs circuits elliptiques des alentours.

Après le repas, encore quelques instants pour essayer de découvrir ce que la Ville peut offrir au Lapin et au Tigre en farniente pour le week-end prochain – Québec, à quelques heures d’autobus ou de train, même en bateau, mais alors besoin de dormir là-bas ; peut-être Ottawa, plus près mais minuscule et probablement un peu terne en été, tous les fonctionnaires s’éloignent des maringoins – le nom des moustiques locaux ; les chutes de Niagara, vraiment loin, deux jours complets requis.

Selon les cartes et guides unanimes, l'office central du tourisme se trouve à une proximité raisonnable, au coin de Peel et de Victoria. L'Office de Tourisme ressemble à un centre commercial. Des entreprises concurrentes y proposent des produits locaux dans leurs stands respectifs, tandis que des prospectus en vrac couvrent les étagères occupant la partie centrale. Pour obtenir des réponses aux questions générales – celles qu'ils sont là pour formuler, touristes naïfs en quête de conseils amicaux –, il faut s'inscrire, obtenir un numéro et faire la queue devant le stand officiel.

Trop peu de temps pour ces formalités, la réunion du Tigre commence bientôt. Après avoir récupéré quelques-unes des offres présentées, ils sont sur le point de partir, quand ils remarquent une annonce pour un « Tour de ville de luxe » partant dans 5 minutes. Parfait pour un Lapin indécis sur la façon de découvrir une ville dont tous les guides disponibles s'accordent à dire qu'elle est pleine de merveilles. Billet acheté, Lapin embarquant dans le bus rouge à deux niveaux avant même d'avoir pu émettre une opinion – pour une fois, le Tigre en Action a frappé !

Peut-être un peu trop rapide, la décision... Lapin n'a pas vraiment eu voix au chapitre ! Quand ils se retrouvent à 17 h 30 au Hilton – il n'est pas encore de meilleur endroit pour eux – elle lui est cependant reconnaissante. Le bus a amené le petit groupe occupant l'impériale vers de nombreux endroits prometteurs que le Lapin visitera certainement plus tranquillement – des parcs, les musées, la vieille ville, le port, le jardin olympique, les centres commerciaux, beaucoup d'activités en perspective pour les jours de travail restants du Tigre. Le Lapin a retrouvé son humeur new-yorkaise d'exploratrice talentueuse.

Pour ce soir, l'échafaudage du leadership officiel du Tigre nécessite encore une sorte d'allégeance sociale. Réunion prévue pour le dîner – même groupe, sauf Antonio qui est tenu à l'écart de tout parti en raison de sa présidence qui exige la neutralité – dans une rue fortement recommandée par au moins deux partenaires – Joël et la fille de Dominique, elle s'appelle Claire – qui ont lu beaucoup de nouvelles appétissantes sur la spéciale du mois – le homard de la baie d'Hudson, le meilleur au monde, prétendument et sans doute vraiment, offert à des prix plus que raisonnables à condition que chaque invité en achète une paire.

Le Lapin aime les fruits de mer. L'endroit, le long de la rue Prince-Arthur, n'est pas loin de l'Appartement, aucun risque de se perdre ou de s'éloigner du nid douillet jusqu'à des heures indues, rendez-vous à 20 heures 30. C'est là qu'ils se rendent pour le second et en fait le dernier événement de socialisation de groupe du séjour. Lapin n'avait pas eu envie d'assister au cocktail offert ce jour-là pour l'ouverture officielle de la réunion du Tigre, ils éviteront la soirée informelle du dimanche, seulement avec Dominique et sa fille auront-ils quelques échanges amicaux à Montréal.

Lobster Street, la rue des Homards – c'est ainsi qu'ils l'appellent, le Tigre invente de tels noms pour le Lapin toujours fâchée avec la dénomination des rues de Montréal, elle préfère l'approche simple par les chiffres de New York ; peut-être une influence de sa profession de comptable, ou plus probablement un manque de familiarité avec trop de saints éponymes et de personnages vaguement historiques, inexorablement occidentaux –, la rue des Homards est facile à atteindre, après leur balade souterraine habituelle jusqu'aux environs de McGill : Park Avenue, un soupir en passant devant leur restaurant du Sichuan, s'ils avaient été en retard, peut-être se seraient-ils arrêtés là, mais

aujourd'hui le temps est de leur côté, aucune raison de renoncer si tôt à leur progression. Ils sont vite rendus sur Prince Arthur, avec sa section piétonne suivie par le parc Saint Louis, paradis des écureuils et des familles.

Pour une fois partis à l'heure, pour une fois dans les temps. Ils sont même les premiers à atteindre cette ruelle occupée par une majorité de Montréalais d'origine grecque, tous proposant des homards, tous présentant les mêmes terrasses pleines de clients malgré une pluie intermittente qui commence à consteller le pavé poussiéreux.

Voilà Dominique et sa fille, un peu en retard car ils avaient opéré un retour à la chambre stratégique pour y quérir un parapluie justifié par une accumulation suspecte de noirs nuages à l'horizon. Attendre fournit l'occasion de discuter, Lapin et Claire semble aller bien ensemble, au moins elles bavardent et échangent des impressions sur leurs découvertes respectives.

Voici le reste du groupe. Le restaurant choisi est le premier offrant un abri à l'intérieur, près d'une fenêtre grande ouverte sur les rumeurs de mastication de la rue. Pas trop de clients, la conversation est un peu plus facile que la première fois. Il faut acheter le vin au Dépanneur d'à côté – aucun des restaurants de la rue des Homards ne semble avoir de licence.

Joël et Julien optent pour deux bouteilles – pas de vin français, une australienne et une d'origine indéfinie. Celui-là terrible, le premier un vrai nanan. Même le Lapin peu habitué à la dégustation apprécie ce vin blanc sec de haute qualité et apprend comment le goûter, en tournant le liquide dans sa bouche avec précaution, plusieurs tours sans avaler, de sorte que toute la zone sensible s'imprègne, que le goût descende dans la gorge, sentir la chaleur, le fruit, les épices, les deux ou trois couches d'impression successives, du plus simple au

plus complexe. Elle deviendrait rapidement une experte, s'ils étaient plus sociables !

Le Lapin n'a pas opté pour le homard, mais a choisi une sorte de tarte aux fruits de mer qui, selon elle, vaut la peine d'être dégustée. Le Tigre ne veut pas se battre avec ses deux crustacés, il laisse les pinces de côté, alléguant d'un excès de travail. Cela irrite Joël, apôtre de l'ouvrage bien faite, qui rompt les pinces du Tigre comme un père le ferait pour son enfant – en fait, c'est exactement ce que le Tigre a fait quand ses propres filles étaient petites et se battaient avec les carapaces qui leur résistaient.

Ce qui le rebute n'est pas tant le travail, que le goût de la chair, un peu trop amer pour lui. Peut-être pas amer pour le Lapin. En tous cas elle accepte comme un magnifique présent les pinces de gauche que le Tigre pousse généreusement sur son assiette. La table rit, l'humeur est joyeuse, Lapin sourit, discute avec Claire, elle est heureuse, tout comme le Tigre – la dernière socialisation de la saison laissera dans l'ensemble une impression agréable.

Quand le repas se termine, de retour en plein air sur Lobster Street, le craquement du feu d'artifice – donc, on est certainement mercredi, des feux d'artifice ont lieu tous les mercredis et les samedis – indique qu'il est dix heures, pas trop tôt pour qu'ils puissent dire en un joli sourire au revoir à tous, et reviennent vers l'Appartement qu'ils veulent atteindre à temps pour l'une de ces séances d'amour les rapprochant si intimement l'un de l'autre, une session d'amour commençant ce soir et se terminant demain, une ou plusieurs heures plus tard.

En fait, ils auraient eu pendant leur séjour cinq occasions de regarder l'un de ces somptueux feux d'artifice – et cela faisait en effet partie des plans initiaux

du Lapin et du Tigre, plans distincts mais se rejoignant sur ce point. Cependant, ils n'ont jamais matérialisé l'idée.

Pas que cela aurait été difficile – les billets sont en vente à tous les coins d'Internet, mais le spectacle avait une fin trop tardive pour leurs autres plans prioritaires.

La vie privée et l'amour nécessitent du temps et des loisirs – la fusion et les dimensions sont des mystères méritant des redécouvertes quotidiennes et une exploration approfondie !

INTIMITÉ

Cette quinzaine de Montréal restera, parmi les séjours du Tigre et du Lapin, un épisode dominé par la vie privée.

L'Appartement, son absence de services hôteliers qui induit des rencontres fortuites et parfois importunes, l'autonomie acquise grâce aux Dépanneurs, l'amplitude de l'espace comprenant une vraie chambre, un salon, une cuisine et même une salle à manger, la discrétion du très petit nombre de connaissances hébergées dans le même bâtiment – nul n'a jamais essayé de les contacter autrement que par message téléphonique, nul passé minuit n'a frappé à leur porte pour un échange de vues tardif sur la stratégie syndicale – fournissent un cadre idéal pour ce qu'ils recherchaient : un lieu où leur vie de couple réel, solide et aimant pourrait s'épanouir sans aucun obstacle ou peur de l'intrusion.

Déjà le deuxième jour ils ont découvert que, chacun d'eux-mêmes, ils avaient acheté les cartes magiques qui, à condition d'avoir la patience de composer des dizaines de chiffres, leur permettaient de rester en contact avec leur monde extérieur respectif pratiquement depuis n'importe quel téléphone public ou privé, c'est-à-dire sans voler aucun instant à leurs périodes de fusion.

Et ce besoin exprimé, auparavant jamais aussi fort pour le Tigre, de contenir au minimum minimorum le temps non vécu ensemble – tous les soirs le Lapin attendait à la porte de la zone restreinte du bâtiment de l'OACI, pas comme aux occasions précédentes lorsqu'elle attendait que le Tigre regagne la chambre, ou

comme à Shanghai et Bangkok, alors le Tigre l'attendait car c'était elle qui était de mission. Jamais auparavant la limite entre le travail et la vie privée n'avait été si clairement tracée, jamais auparavant ils ne se sont sentis si proche l'un de l'autre. En fait, aucune voix extérieure n'a même tenté d'interférer passé le protocole des deux premiers jours.

Étant si proches, si unis, si uniques, ils ont réussi à être vraiment ensemble, c'est-à-dire à ne pas faire semblant, à ne pas prétendre être l'idéal que l'autre aurait vainement cherché. Quand le soleil a bronzé sa peau – Lapin attrape le soleil rapidement, se transforme en un appétissant brownie, tandis que le Tigre a tendance à cuire comme un homard ébouillanté –, ils ont inventé un nouveau dicton chinois signifiant pour eux « faire du vélo » 黑兔红虎 lapin noir, tigre rouge, qui mériterait d'être honoré dans la prochaine édition du dictionnaire des expressions populaires. Lapin porte un masque de beauté, ne cachant pas qu'elle veut se garder parfaitement mouillée et humidifiée même sur le visage. Quand le Tigre a besoin de vérifier son sucre et de s'injecter de l'insuline, il ne se cache pas dans la salle de bain, ne fait pas semblant d'être plus jeune et moins diabétique que ce que l'âge et un excès d'alcool ont provoqué. Le temps du rite amoureux est marqué par le premier des deux qui va prendre la douche du soir – et l'autre lui rend grâce d'avoir activé le signal.

S'abandonner au sommeil forme aussi un élément constitutif de leur unicité vivante.

Alors que le Tigre, quand il voyage à plus d'un méridien de distance, a généralement de grandes difficultés à s'habituer à un nouveau fuseau horaire, au point que pendant une semaine il avale systématiquement des somnifères pour rester opérationnel pendant les heures ouvrables, pas de décalage horaire lorsque les bras et le corps du Lapin sont

là pour qu'il s'y repose. Le Lapin, malgré l'assommant décalage de 12 heures entre Pékin et cette partie de l'Amérique du Nord, dort comme un bébé souriant côte à côte avec son Tigre dès la première nuit de fusion.

Le manque de sucre et le besoin de manger qui le réveillent parfois au milieu de la nuit peuvent en témoigner. Ce fut le cas, tout est écrit dans son carnet bleu d'auto-surveillance, le premier lundi soir à presque 6 heures du matin, le jeudi de la même semaine à 3 h 30, le samedi vers 5 heures, et leur dernier vendredi à 3 heures passées de 10 minutes. Alors le Tigre a dû interrompre leur danse d'amour. Le Lapin avait remarqué que le sexe ne réagissait pas sauf à se rétrécir entre ses doigts doux et fermes malgré ses lèvres et sa langue. Le contrôle du Tigre a montré un besoin urgent de reconstituer la réserve de sucre en buvant une demi-pinte de jus d'orange. Puis ils ont ensemble mangé en riant un grand pot d'Haägen-Dasz – il a inventé pour elle la coupe Lapin-Tigre, une tranche de pomme, des canneberges et une montagne raisonnables de chantilly sur la glace aux noisettes. À chaque hypoglycémie nocturne sauf la dernière citée Lapin dormait si paisiblement qu'il a décidé de prendre une photo de cette belle confiance – un mélange de Goya et de Courbet.

Lapin dit qu'elle n'aime pas cette photo – mais elle n'a pas ordonné de la détruire, l'a-t-elle même vraiment suggéré, elle qui ne ferme pas les yeux pour se l'ôter de la vue – est-ce que le Tigre t'a dit à quel point il aime la forme de tes yeux, si doux Lapin ?

Leur présence mutuelle dans leurs appareils photos respectifs est également un signal fort de la pleine confiance avec laquelle ces deux-là se construisent réellement ensemble. Il n'y a pas si longtemps, la règle était « Pas d'étranger dans la caméra ». Le Tigre l'a

d'abord enfreinte à Bangkok, timidement et par surprise, puis plus hardiment, à Shanghai.

Ils saisissent désormais toutes les occasions d'apparaître en guest star chacun devant la caméra de l'autre. S'ils sont rarement représentés ensemble, c'est simplement parce qu'ils restent si jaloux de leur indépendance qu'ils n'osent pas demander aux passants de les aider à fusionner leurs mémoires de pixels.

Le temps a passé, les choses ont changé, la solidité est venue, depuis cette nuit qu'ils ont passée ensemble à Miyun, banlieue de Pékin. Lapin avait réservé deux chambres, ils dormaient dans un seul lit. En fait, le Tigre était fort inquiet à propos d'une éventuelle irruption de la police ou d'une intervention de la réception – le Lapin adore l'amour et l'a fait savoir dans le silence de la nuit, alors que les règles étaient alors en Chine prétendument fort strictes et les hôtes tout à fait vigilants. Le Tigre a à peine dormi cette nuit-là. Mon beau Lapin, nous étions encore fragiles à cause de mes incertitudes, quelques années en arrière.

Les doutes velléitaires se sont envolés, délicieux Lapin, mais cet avenir dont au-delà de tout doute raisonnable nous savons qu'il sera, et sera nôtre, nous ignorons la forme qu'il prendra. Devant ta tasse de thé, souris-tu déjà à ce moment où un nouveau pas sera franchi ?

Ce moment, le Tigre y aspire et le craint en même temps. Il a déjà échoué dans une tentative avec une autre, un échec dû en partie à notre découverte commune, survenant alors que l'autre saut en était presque au-delà de sa phase de préparation, une découverte trop tardive donc pour arrêter la course, mais une impression trop forte déjà pour permettre l'autre succès. Le Tigre a échoué dans le passé en partie parce qu'il avait commencé de t'aimer, mais ce Tigre

s'est quand même blessé en tombant, et t'a presque perdue dans les brumes de ses doutes.

Un jour, mon beau Lapin, nous serons prêts à prendre ensemble notre élan, et à sauter jusqu'aux cieux comme la déesse sur la lune. En attendant, nos courses sont plus brèves, mais elles sont ardentes, denses et poivrées.

FLÂNERIE

Leur fusion de Montréal se structure selon le plan de la Ville, leurs souvenirs sont attachés aux lieux qu'ils ont visités. Chaque fois qu'ils ont quitté le nid, il ne s'agissait pas seulement de faire le tour de l'Appartement pour prendre l'air. Ils avaient un objectif en tête, un but à atteindre qui exigeait un temps de préparation. Se préparer pour la flânerie fait partie du jeu. Ils aiment tous les deux ces périodes d'imagination paresseuse où ils cherchent à savoir à quoi le monde extérieur ressemblera, selon que nous prendrons par-là, ou dans l'autre direction.

Le centre-ville de Montréal se prête bien à ce type d'approche. Le réseau urbain est très précis, des lignes horizontales et des verticales avec deux séparations, le boulevard René Lévesque pour le Nord-Sud – en haut et en bas, distinguant le vieux Montréal du Montréal moderne, et le boulevard St Laurent pour l'Est-Ouest, à droite et à gauche, différence entre le moins riche et le plus nanti, marquant aussi une frontière linguistique coutumière – les Britanniques avaient occupé Montréal pendant longtemps avant de devoir reconnaître ses spécificités québécoises.

Cela ressemble beaucoup à Manhattan, avec ses rues Ouest et Est, des artères non numérotées dans le sud, à l'exception notoire de la Ville souterraine, qui intègre ici le métro au modèle général de pérégrination. La partie centrale de Montréal est en fait tridimensionnelle, ce qui multiplie les possibilités : la première décision à prendre, une fois décidé où aller, était celle du comment – par-dessus, ou par-dessous.

La météo a bien sûr son influence sur le choix, même en été. S'il fait trop chaud ou s'il risque de pleuvoir, le choix est souterrain ; quand le temps est gris ou que le soleil est voilé, la voie de surface est plus agréable. La ville souterraine était d'abord leur moyen préféré pour revenir de l'OACI à l'Appartement, mais ils l'ont également pratiquée juste pour le plaisir à de nombreuses autres occasions, s'amusant à se perdre entre les coins de tant de magasins, essayant de relier les directions d'un bloc à l'autre à ce que pourrait être le réseau de rues juste au-dessus.

C'est sous-terre qu'ils ont acheté les récipients indispensables pour la traditionnelle cérémonie du thé. Leur premier geste en entrant dans l'appartement est de faire bouillir de l'eau et de remplir les tasses. Pas tellement pour boire, parfois ils oubliaient complètement de siroter, privilégiant d'autres types de plaisirs domestiques, mais comme un rituel, célébrant le fait qu'ils étaient de retour à la maison, à leur condominium protecteur du Lapin - Tigre (« condominium » est une expression nord-américaine très utilisée provenant de deux mots latins signifiant ensemble et maîtriser, donc très appropriée pour leur espace de vie).

Souterrains pour le plaisir d'y découvrir cette incroyable machine à prise de vue automatique, produisant pour 5 dollars un dessin très réaliste du modèle en un peu plus de cinq minutes. Depuis l'extérieur de la cabine, les chalands suivent la progression dans l'œuvre sans voir le modèle. Nombreux sont ceux qui s'arrêtent et glosent sur le résultat. Le Lapin a suscité bien des remarques positives et des expressions d'admiration lorsque le groupe témoin de sa session a finalement pu comparer le dessin style Raphaël du robot avec l'original. Le Tigre a fait moindre impression avec son croquis style Michel Ange

mais il faut dire qu'il y avait moins de monde quand il a essayé, en début de semaine au lieu du samedi après-midi.

Souterrains pour manger et boire aussi, pas tellement dans ces beaux hôtels accessibles sans avoir à rejoindre le niveau de la rue, comme le point de rencontre Hilton de leurs deux premiers jours, ou cet autre ornant ses portes d'une petite partie de l'ancien mur de Berlin – ils y sont parvenus un jour qu'une pluie abondante et durable les avait chassés de la rue ; Montréal a un étrange climat l'été, souvent assez frais, mais avec parfois un soleil brûlant alternant avec des tempêtes violentes mais brèves, une sorte de pot-pourri tropical du Nord.

Souterrains pour acheter de la glace en urgence lorsque l'hypoglycémie appelle le sucre, pour un déjeuner paisible dans un confortable restaurant italien niché sous la tour à côté de l'OACI où la clientèle du Tigre et du Lapin est devenue familière au préposé grisonnant, un maître d'hôtel très français ; il avait remarqué ces dîneurs différents des couples habituels, pas physiquement, mais par le caractère affiché de leur amour. Être si manifestement d'humeur paisible et aimante n'est pas la caractéristique principale des adeptes ordinaires du business lunch.

Souterraine aussi leur première expérience avec ce qu'on appelle le « plus grand restaurant au monde » – une caractéristique probablement un peu exagérée, mais c'est quand même quelque chose, le Mövenpick Food Market de Montréal, où des dizaines de comptoirs offrent d'innombrables variétés d'aliments dans un environnement à multiples facettes. Les treilles électriques étaient leur coin préféré. Ils ont visité l'endroit à bien des occasions. Ils sont tombés une soirée par hasard sur Dominique et sa fille, et ont choisi le lieu

comme meilleure alternative lors des quelques jours où le restaurant du Sichuan sur l'avenue du Parc faisait relâche.

Mais toute leur vie citadine n'était pas souterraine, et les crêpes Mövenpick ne les empêchaient pas de contempler le ciel autrement que sur des affiches.

Le Tigre avait expliqué au Lapin la légende autour des chaises à dossier ovales sur lesquelles ils étaient assis. Il appelle ces chaises Emmanuelle à cause du film. En surface, il essaie à deux reprises d'intéresser le Lapin à certains des accessoires exposés dans des sex-shops ouverts à tous vents. Elle s'intéresse, car elle ne connaît pas grand chose dans ce domaine, et n'avait auparavant aucune idée que le sexe pouvait utiliser des accessoires aussi sophistiqués, mais ne témoigne d'aucune velléité d'essayer. En fait, ils n'ont pas besoin d'accessoires, sauf parfois la petite bouteille magique. Pas besoin même, pour sortir de la routine, de s'inspirer du site Kâma-Sûtra mis par le Tigre en signet sur son ordinateur. A Montréal, l'exploration des dimensions allait de pair avec l'innovation corporelle !

Ils ont néanmoins pénétré deux de ces magasins. L'un parce qu'il était juste sur leur itinéraire de retour du Vieux Port à l'Appartement. Un soir, le Tigre y fait entrer le Lapin, ils étaient les seuls visiteurs à se promener dans les rayons – trop de plastique scintillant, peu inspirant, tout cela ressemblait plus à une boutique Tout pour un yuan sur Wangfujing qu'à une antichambre de l'érotisme. Hormis le fait que les articles en vente sur Wangfujing sont plus orientés enfants que ceux-là, la façon de présenter des objets dans des empilements d'emballages colorés produit la même impression a priori de mauvaise qualité.

Ils ne sont pas restés très longtemps dans ce magasin, et ils sont restés tout aussi peu dans le second, rue Saint

Denis, la boutique des Mille préservatifs, notée dans les guides, pleine d'une foule curieuse en marge du Festival du Rire de rue. Là encore, trop d'objets pour vraiment stimuler des fantasmes, et la foule trop nombreuse pour apprécier le Festival. Ils ont juste descendu la rue Saint Denis, coupé au plus court sur Maisonneuve, retour à Shanbulüke.

La visite pré-festival des alentours de la rue St Denis les avait amenés sur une terrasse non loin de la rue des Homards et de la place St Louis – l'une des rares occasions où ils ont délibérément choisi de ne pas retourner à « leur » restaurant chinois dans Park Avenue.

À Montréal, ils n'ont pris un taxi qu'à deux occasions. La première fois il s'agissait précisément de les ramener au plus vite sur l'avenue du Parc. Il avait beaucoup plu ce dimanche, la pluie les avait surpris sur leur bicyclette, et risquait de les reprendre s'ils devaient marcher vingt et quelques minutes pour les raviolis du Hunan, le tofu du Général et les fortune cookies. Ils guident habilement le conducteur – la circulation était relativement plus facile que d'habitude, la pluie avait dissout tous les festivals de rue – mais ils se retrouvent devant un huis sans lumière. L'incrédulité de ceux qui ne trouvent pas la clé de la porte du ciel enfin atteint après une longue vie sans péché : une petite note sur la porte mentionne la fermeture pendant les vacances de la Construction – une fermeture semi-obligatoire de dix jours, période imposée par le gouvernement pour garantir que les petites entreprises respectent le droit au congé annuel – ce qui signifie que le lieu ne rouvrira qu'après leur départ.

C'est une petite catastrophe, une sorte de mauvais augure, un rappel à la vulnérabilité. Après trois visites, ils étaient devenus des familiers, tellement à l'aise avec le

lieu. Lapin bavardait avec la femme du patron dans un chinois si pur que même le Tigre pouvait comprendre (une dame du restaurant a également dit au Lapin qu'elle appréciait sa façon de parler lentement et clairement, le Tigre était d'accord) ; le mari échangeait en excellent français avec le Tigre, parlant du Gabon où ils avaient vécu tous les deux à quelques années d'intervalle. Leurs trois enfants s'en mêlaient, commentant en français leurs journées respectives, puis se tournant vers les parents pour poursuivre la discussion en chinois familial.

C'était leur endroit, leur havre pour refaire le plein des batteries avant de grimper jusqu'au nid pas trop tard, pas trop fatigués. Maintenant ils se sentent orphelins dans la ville, désillusionnés au point qu'ils dînent sur la même terrasse que leurs deux premiers soirs, à côté de l'Appartement, une maigre table d'hôtes et pas le sentiment du chez-soi.

Quatre jours plus tard, ils ont dîné espagnol non loin de la rue des Homards. Ils décident de ne pas emprunter le raccourci habituel pour revenir, mais de prendre le temps de descendre l'avenue du Parc. Pas de raison particulière, Park Avenue n'a rien de spécial. Probablement juste l'effet de l'instinct conjoint du Tigre et du Lapin.

Quand ils s'approchent de l'obscurité attendue du restaurant du Sichuan, censé rester fermé une semaine de plus, ils voient à l'intérieur une lumière tamisée. Les gens ne mangent pas mais sont assis au comptoir malgré l'heure tardive. La salle est trop mal éclairé pour distinguer de qui il s'agit, la seule personne clairement visible est un gentleman d'origine africaine, regardant avec surprise ces deux inconnus scrutant par la fenêtre. Le Lapin pousse la porte, la porte s'ouvre, le Lapin entre - le Tigre reste dehors, fumant nerveusement une

cigarette, comme celui qui attend des nouvelles fondamentales, bonnes ou mauvaises.

Lapin revient, elle sourit, elle est heureuse, elle est reconnaissante au Tigre de ne pas avoir pris le raccourci : les vacances ont été raccourcies, les patrons se sentaient inactifs sans clients, ils ouvriront demain jusqu'à dimanche où ils ramèneront les enfants de leur maison de campagne distante de quelques dizaines de kilomètres.

Cette réouverture surprise couvrira toute la suite de leur fusion montréalaise. Lapin est tellement soulagée ! Elle prend cette évolution positive inattendue comme un signal fort du destin pour le Tigre et le Lapin – une prédiction pas même envisagée par les fortune cookies.

Et le Tigre est également heureux et ému par cette ouverture sichuanaise sur le bonheur. Une ouverture qui, selon lui, leur était essentiellement destinée – pour ne laisser aucune ombre estomper durablement leurs chatoyants délices de Montréal.

SOL Y SOMBRA

Au cours de la première semaine de leur fusion, ils avaient eu loisir de réfléchir à ce que pourrait être leur occupation d'intersession. Lapin aurait adoré visiter les chutes du Niagara, le Tigre a gardé une impression positive de la ville de Québec, Ottawa pourrait être un option... Le temps passe trop vite cependant pour pouvoir vraiment planifier à l'avance. Leur couple amoureux doit se partager entre les heures de réunion, la flânerie dans la ville souterraine, les dîners de raviolis, l'exploration multidimensionnelle et quelques heures de repos. Vendredi soir, la décision attend toujours d'être prise. Ce sera la plus simple, celle qui épargnera leur énergie autant que possible et demandera le minimum d'initiative. Comme à New York l'année passée, ils resteront en ville, et laisseront les rênes à l'instinct et aux tentations.

La partie active de leur séjour à Montréal a commencé à vélo, et tous deux sont convaincu que la petite reine sera l'accessoire emblématique de cet épisode de fusion. Ils rejoignent à pied la rue de la Commune, s'imprègnent de la carte routière tout en arpentant tranquillement Sainte Catherine qui se prépare pour le plus grand marché découvert de la saison.

Première étape avant de prendre la route, le Tigre veut équiper leurs vélos avec un accessoire de base apparemment ignoré des Montréalais – une sonnette. Il se trouve que, au cours de la semaine, lors d'une visite à une sorte d'exposition artisanale sur le Vieux Port avec Dominique, sa fille Claire et Claudine, la Dame-à-

Moustache, ils s'étaient rapidement séparés du groupe, pas vraiment fascinés par les faux bijoux, les sous-vêtements Eskimo ou les sirops d'érable sophistiqués, inquiets de l'heure qui défilait dans la soirée, raccourcissant la plage nocturne, leur seule période de complète intimité pendant les jours ouvrables. Pendant qu'ils baguenaudaient de leur côté, Lapin s'était arrêtée devant un tourneur de crêpes annonçant son art en langue bretonne – Krampouz breizh, crêpes de Bretagne. Lapin découvre, elle a faim, se permet une crêpe et aime ça.

Ils sont assis complètement indifférents au monde de l'artisanat qu'ils sont prétendument en train d'explorer. Ils voient les autres passer, se sentent un peu – pas vraiment trop – coupables de les avoir laissés de côté, rattrapent le groupe devant un autre stand. Claire, qui veut aussi faire du vélo pendant son séjour – ni elle ni son père n'auront cependant réussi à être aussi aventureux que Lapin et Tigre sur le pont Jacques-Cartier – contemple des sonnettes décorées à la main qu'une jeune étudiante vend avec beaucoup de succès pour 25 dollars canadiens l'une – environ 15 fois le coût de la matière première, mais l'art a son prix.

Lapin hésite, n'achète finalement pas, mais le Tigre a été tenté. Ce samedi matin ensoleillé, avant de commencer ce qu'ils savent devoir être une longue journée, ils reviennent à la foire, juste en face du magasin de location. Le Lapin a fait connaître son désir de crêpe au chocolat pré-randonnée, désir satisfait, la crêpe est encore plus appréciée que la première fois, dommage que l'exposition – et évidemment le stand breton – ferme déjà le lendemain. Puis, lentement mais sûrement, le Tigre l'amène à la fin du champ de foire, où la sonnelière n'a plus que quelques échantillons de sa création. Après avoir soigneusement examiné les différents modèles et les avoir testés, attirant quelques

passants du samedi midi intrigués par ce bruit inhabituel, ils ont choisi des échantillons assortis, des cercles centraux peints à partir desquels rayonnent des stries colorées. L'un sonne maintenant dans les rues de Pékin, l'autre sur les routes de Bretagne, les deux continuent à s'appeler et à se répondre, comme les signaux rassurants d'une fusion continue.

Les précieux instruments doivent être attachés au guidon, il faut un tournevis. Retour au magasin de location, où le travail est effectué avec des commentaires surpris sur leur quête esthétique de dispositifs de sécurité. Ils sont maintenant prêts pour une journée complète de liberté à deux roues. Direction le Stade Olympique que Lapin a découvert lors de sa tournée en bus plus tôt dans la semaine, puis a visité à nouveau seule avec Claire. L'heure de nourrir le Tigre les fait s'arrêter au premier café qu'ils visualisent sur l'immense avenue atteinte après d'agréables tours et détours par l'un des nombreux parcs de la ville de Montréal, où écureuils, étangs, familles, chiens et monuments commémoratifs à des héros inconnus ajoutent au charme des fleurs encorbellant au long des pistes cyclables ombragées.

Ce café est en fait un club social communautaire, offrant des emplois à des riverains légèrement déficients mentaux – encore une fois, une différence frappante entre le Canada et les États-Unis.

Les paninis sont bons, le gâteau au chocolat crémeux, l'endroit agréable, mais la route sera encore longue à travers les parties du parc accessibles aux cyclistes – des kilomètres et des kilomètres. Leur séjour dans ce paradis vert sera cependant de courte durée, les projets de la journée devraient les emmener plus au nord. Ils veulent traverser l'île et voir l'autre côté du fleuve Saint-Laurent. A peine une halte pour admirer les « jardins ouvriers », une autre de ces initiatives communautaires

qui fait que l'on se sent si bien à Montréal, et les voilà en route, délaissant la piste cyclable officielle qui suit trop strictement la route semi-urbaine pour qui recherche la paix des villes et le romantisme. Ils caracolent de l'une à l'autre des allées latérales jalonnées de demeures en bois joliment démodées, chacune avec un petit jardin en façade représentant ce que Montréal était encore il y a quelques décennies. Un endroit confortable à vivre, loin du productivisme gigantesque, parsemé davantage d'églises que de places de parking et comptant plus de dépanneurs au coin de la rue que de supermarchés discount.

Malgré leurs sauts de côté, ils atteignent relativement rapidement le Saint-Laurent au nord de Île de Montréal. Juste une drache au milieu de la dernière allée, un refuge providentiel sous un arrêt de bus rejoint juste avant que la pluie ne devienne trop forte par un Lapin qui rappelle avec insistance, à grands coups de sonnette, un Tigre pédalant sans discontinuer ni remarquer les nuages sombres qui pèsent sur eux.

C'était juste une petite pluie d'été. Les berges du Saint-Laurent sont sèches lorsqu'ils les atteignent. Une autre piste cyclable pittoresque, odeur de l'herbe fraîchement coupée et du bois déchiqueté que des jardiniers écologistes utilisent comme engrais. Ils s'assoient sur un banc face à la rivière. Au bout d'un moment le Lapin se dirige vers les flux rapides de la rivière majestueuse, les approche au plus près et salue les vagues du haut du bonheur de leur fusion.

Le temps passe, les nuages s'accumulent à nouveau. Ils doivent traverser l'île pour retourner au magasin de location, l'heure de la fermeture approche. Elle n'est pas si proche cependant qu'ils doivent se précipiter à travers les rues et les avenues à moitié désertées par la

population locale appréciant probablement juillet dans les bois ou les lacs.

Petite Italie, une rue à sens unique les oblige à visiter le quartier en empruntant le trottoir. Quelques clients bavardant sur les terrasses les regardent avec scepticisme – juste assez de froncements de sourcils pour les amener à se réconcilier avec l’orthodoxie du trafic. Ils se perdent un peu en rejoignant la voie ferrée, obstacle insurmontable qu’ils suivent sur quelques kilomètres, pour un aller-retour au milieu d’une ancienne zone industrielle déserte. Pas d’autre option que d’emprunter un tunnel apparemment réservé aux voitures qui accélèrent en leur klaxonnant aux roues. Le Lapin qui se souvient encore de son aventure sur le pont, ferme les yeux et plonge dans le tunnel. Deux récompenses honorent son courage : ils sont en sécurité de l’autre côté de la voie ferrée, et ils découvrent un de ces parcs magiques que Montréal cache par centaines, pour les dévoiler uniquement aux visiteurs non pressés.

Un lac et une fontaine, un glacier triporteur charmé par le sourire du Lapin au point qu’il l’invite à conduire son tricycle – ou du moins à faire semblant.

À peine 15 minutes avant l’heure de fermeture, ils arrivent au magasin de location, réservent les mêmes vélos pour le lendemain, pour que les sonnettes n’aient pas besoin d’être démontées. Se reposer un moment – plus de six heures en selle, même les couples les plus courageux méritent d’étirer les jambes devant un cappuccino glacé. Suivre la suggestion du Lapin de prendre le métro le plus proche jusqu’à la station Sherbrooke pour visiter la rue St Denis où le Festival du rire vient de couper leur route vers la Commune presque aussi efficacement que la voie ferrée – sauf qu’il fut plus facile de convaincre une jeune policière de les

laisser traverser Maisonneuve que de trouver une brèche dans les clôtures protégeant les rails des intrus.

À suivre le dîner au coin des rues Cherrier et St Denis, la foule qui se presse, l'Appartement enfin. Il est près de minuit, mais le plaisir sera long, profond, complet, humide et poivré. Le samedi se termine par des délices à l'aube du dimanche, demain ce seront de nouvelles aventures cyclistes.

ÎLIENS

Dimanche. La chaîne météo a annoncé, comme la veille, des risques de fortes pluies et même de tempête vers la fin de l'après-midi sur la partie sud de l'île de Montréal. Probabilité 50 %. Presque les mêmes augures que samedi, en un peu plus risqué, c'est précisément la partie sud qu'ils ont prévu d'explorer. En fait ils envisagent de mener leurs vélos plus loin que jamais, et d'atteindre une autre île, bien après le Pont du Lapin, accessible uniquement par ferry à partir de ce qui est décrit comme le paradis du cyclisme le long des berges du Saint-Laurent. Parc naturel des îles de Boucherville, la piste cyclable devrait, selon leur précieuse carte, les conduire directement à l'embarcadère passé le « vrai port », c'est-à-dire celui qui remplace l'ancienne installation en face de la rue de la Commune, hébergeant conteneurs et navires arrivant ou partant du Québec – mille kilomètres de voie navigable vers le nord.

Cette fois, pas de fantaisie avant de partir, les sonnettes sont déjà installées sur le guidon, la crêperie doit avoir disparu avec la fermeture de l'exposition sur le quai faisant face à la boutique. Prochaine étape, le ferry, ce devrait être un endroit populaire avec beaucoup de paninis pour satisfaire les besoins du Tigre en glucides.

La piste cyclable n'est pas l'une des plus pittoresques de Montréal. On voit qu'il s'agit davantage d'un axe de déplacement que d'un élément du paysage touristique. Après avoir roulé à travers quelques condominios populaires, enfants dans la rue et chiens en laisse pour la promenade apéritive du dimanche, après avoir croisé

celle que le Tigre décrit comme « une femme condamnée pour infraction au code de la route accomplissant des travaux d'intérêt général » - ce doit être le cas sinon pourquoi cette jeune femme ramasserait-elle des déchets le long de la route ce jour précis, à cette heure de la journée ? Aucune preuve, bien sûr, mais l'imagination... - , ils atteignent le fleuve Saint-Laurent, en fait les prémisses du nouveau port, zone industrielle sans attraits particuliers, avec une piste cyclable si cahoteuse que la précieuse carte saute de son abri confortable dans le rabat du sac avant.

Le Tigre se rend compte que le document n'est plus là quand ils veulent vérifier combien il reste à faire sur cette voie peu charmante avant d'atteindre le tunnel-pont ou le pont-tunnel jouxtant le lieu d'embarquement. Pas moyen d'acheter une nouvelle carte dans un tel environnement, déserté même par le plus petit des dépanneurs.

Dans une déception proche d'un semi-désespoir – la carte était devenue le symbole de leur liberté et de leur autonomie – Tigre et Lapin rebroussement chemin en guettant tout mouvement de papier le long de la voie. Le vent n'est pas si faible, il y a peu d'espoir que leurs itinéraires les aient tranquillement attendus là où ils ont été abandonnés par ceux qui en ont tellement besoin. Le Dieu du Vent est cependant en leur faveur, et le Dieu des Cartes papier n'a pas voulu échapper à ses adorateurs. Ils retrouvent rapidement le sésame plié leur clignant ironiquement de l'œil depuis la profondeur d'un nid-de-poule où il s'était ancré. Soulagés, ils poursuivent leur progression le long de la rivière industrielle – grues, conteneurs, murs de protection, passer le signal indiquant le chunnel – pont tunnel ouvert au milieu des années soixante à travers la rivière, avec un arrêt sur la principale des cinq îles – l'île Sainte-Marguerite formant avec ses petite sœurs, l'île Saint-Jean, l'île aux Raisins, l'île de la

Commune et l'île Grosbois le parc de Boucherville, leur objectif du jour.

Comme promis par la carte éolienne, ils atteignent ensuite l'un de ces magnifiques espaces verts qui sont le signe distinctif de Montréal avec son réseau pratiquement infini de voies cyclables – grandes pelouses ouvertes, buissons en fleurs, érables et pins, piétons, motards, patineurs à roulettes, bébés, enfants, familles, chiens, plus un Lapin et un Tigre recherchant dans cet ordre un kiosque à nourriture et un ferry pour l'île.

Aucun des deux ne se trouve à cet endroit. Nul bar ou point de restauration rapide à l'horizon, cela irait probablement à l'encontre de l'esthétique et de la propreté du parc ; quant au ferry, il s'agit d'un chaland à moteur, à peine assez grand pour 12 passagers avec leurs vélos, faisant la navette au mieux toutes les heures entre la rive et Sainte Marguerite. Ils s'approchent pour saisir plus de détails, sont presque poussés à bord. Ils joueront le rôle des deux passagers manquants pour voguer à pleine capacité, acceptant de payer après confirmation que plein de nourriture sera disponible au débarcadère. Ils sont partis pour une navigation de dix minutes, avec dix autres propriétaires de vélos également en route vers ce dont tout le monde est sûr que ce sera un après-midi agréable. Pas un seul nuage dans le ciel, le tonnerre et la tempête semblent avoir disparu dans les 50 % restants des prédictions de la chaîne Météo.

Un phare signale le ponton, premier et seul arrêt de la croisière. Le groupe débarque, immédiatement confronté au choix entre deux voies – une longeant les berges de Sainte Marguerite à travers la nature, l'autre visant une route plus large, visiblement un prolongement en surface du tunnel, se terminant par un péage, après quoi l'allée reprend son chemin vers le centre de l'île. C'est leur choix,

guidé par le soleil au Sud-Est. Ils sont rapidement convaincus que ce choix était bon, puisqu'ils se trouvent entourés de dizaines, de centaines de cyclotouristes, des familles faisant du vélo à un rythme qui les fait se sentir comme les athlètes les plus puissants des îles.

Mais toujours pas de nourriture. Le Tigre commence à compter mentalement les morceaux de sucre stockés dans son kit d'insuline protégé du soleil et de la chaleur au fond du sac à dos du Lapin.

Heureusement, un endroit touristique restera toujours orienté vers les besoins de ses clients même au milieu du parc naturel régional des îles de Boucherville. Un signal sur le côté de l'allée indiquant les toilettes et les aires de pique-nique laisse présager la présence d'un comptoir de nourriture. Le voici, au milieu d'un parking, séquelle du chunnel ouvrant sur une vaste pelouse mouchetée de tables en bois et de bancs occupés par les familles. Le bureau local du tourisme est en même temps un fast-food fournissant les doses requises de salade, hamburgers, sandwiches et frites, tout en dispensant des brochures en anglais sur le parc même. Le Lapin peut maintenant mieux comprendre où ils se trouvent et quel sera leur circuit.

Trois des cinq îles peuvent être visitées à vélo. La distance maximale totale est de 20 kilomètres, ce qui est presque idéal pour qu'ils attrapent le dernier bateau pour rentrer sur l'île principale de Montréal. S'ils le manquent, pas d'autre moyen que d'essayer de rejoindre sur l'autre rive du Saint-Laurent la cité de Boucherville dont l'église scintillante est visible depuis l'île Sainte Marguerite où ils se trouvent. Un court trajet les mène jusqu'à la barge halée par câble qui les transborde à travers un canal étroit accueillant les canoës et l'aviron de loisir. Il y a bien plus de candidats au transport par câble que sur le mini-ferry depuis l'île principale, il faudra faire attention pour ne pas

être trop tard au réembarquement, la file d'attente peut être longue, avec seulement 12 vélos à la fois. Leur câblage a lieu avec une étrange famille religieuse comptant plus d'une dizaine de barbes et de kippas.

L'île numéro deux est rapidement traversée. La plus petite des trois, c'est principalement un terrain de golf abritant un restaurant que Tigre et Lapin choisissent d'ignorer pour ne pas perdre une seule de leurs précieuses minutes. La troisième île atteinte par un pont de bois est moins encombrée et plus grande. Un mélange d'eaux et de champs de maïs – ils ont même vu une aire pour les tracteurs et une sorte de ferme-résidence, relique des Indiens qui occupaient déjà l'île des siècles avant qu'elle ait été donnée par un gouverneur à un de ses parents en récompense pour sa loyauté.

La troisième île est également hôte de davantage de maringouins, moustiques locaux dont le nombre et l'envie de mordre montrent que le soleil décline sur un horizon humide.

Mais avant le retour par bateau à câble, le Tigre montre son bonheur d'être avec le Lapin, libres, seuls, amoureux dans leur paradis choisi. Il fait le clown sur son vélo devant la caméra – ô Lapin, grâce à toi et à l'inspiration de ton amour, ton Tigre se sentait à nouveau presque jeune sous sa casquette rouge !

De retour sur l'île principale, en fait pas de file d'attente pour le ferry. Soit les touristes ont déjà rejoint un abri contre les nuages qui approchent, soit ils ne se soucient pas des tempêtes, soit même ils sont venus en voiture, cédant à la tentation du tunnel. Ils traversent le parc ripuaire, atteignent les dernières rues mentionnées sur leur carte, décident de revenir par des routes plus civilisées que celle décorée de conteneurs, de grues et de murs – objectif Shanbulüke East, seulement dix miles à parcourir.

Avant de rentrer, ils prennent le temps de se photographier devant l'entrée officielle de Montréal, montrant à tous ceux qui auront le droit de voir jusqu'où l'aventure les a conduits sur leurs bicyclettes aimantes et résonnantes.

De forts vents de front les attrapent en passant le site des Jeux Olympiques. Des bars qui pourraient servir d'abri sont ouverts de l'autre côté de la route, mais le Tigre imprudent décide de ne pas traverser – et brusquement vient la tempête. Une pluie aussi forte, il n'en avait subi qu'en Afrique. En deux minutes ils sont tous les deux plus que mouillés. La route est inondée, les gouttes leur vrillent la peau avec plus de précision qu'un banc de maringouins.

Arrêt de bus en vue, Lapin s'y précipite, il suit – à peine de la place pour eux et les vélos. Un jeune homme accourt, aussi épuisé qu'un nageur olympique après une demi-finale perdue, ils lui laissent de l'espace. La pluie continue, elle est là pour durer. Le Tigre oisif décide donc de s'occuper les doigts. L'exploration mutuelle du Tigre et du Lapin irait contre la loi en présence d'un tiers, même s'il est également mouillé, et même s'il fait très sombre dehors à 5 heures 30 seulement en cet après-midi de la mi-juillet. Il prend une cigarette sèche à l'intérieur du sac de réserve du Lapin, cherche un briquet – pas moyen. Dans aucune des poches trempées, que ce soit dans son pantalon ou dans sa chemise dégoulinante, ne peut-il trouver l'accessoire requis.

Après tout, ce n'est pas grave, fumer doit être interdit dans un lieu public aussi rempli avec deux vélos, trois piétons – quatre, une femme avec un parapluie les a rejoints. Le jeune homme prend alors son propre briquet, permettant au Tigre d'enfreindre la règle, avec la pluie qui frappe toujours le toit en plastique. Le bus

arrive, les arrose, leurs deux camarades de refuge montent à bord.

Quant à eux, fatigués d'attendre, inquiets du temps qui passe – la boutique de location ferme dans 40 minutes –, ils décident qu'il ne pleut plus et traversent les eaux jusqu'à la Rue de la Commune. Certes, il ne pleut plus à la tropicale, mais toujours avec une belle constance.

Ils atteignent le Vieux port juste à temps pour rendre les vélos et reprendre leurs précieuses sonnettes. Demain est à nouveau un jour de travail pour le Tigre, le prochain trajet à vélo est trop incertain pour laisser leurs trésors au guidon. Ils se dépêchent de rejoindre le bar le plus proche. Ils y sont connus maintenant, le cappuccino glacé n'a pas besoin d'être commandé. Le Lapin a apporté des vêtements lui permettant de récupérer un aspect sec et civilisé. Pas d'autre choix pour le Tigre à revêtir que d'explorer la rue Notre Dame juste au-dessus de la rue de la Commune. Il y trouve, dans la halle touristique voisine, un polo rouge et bleu foncé arborant le logo de Montréal – c'est la première fois qu'il ose porter un look aussi jeune sportif, il s'attire les compliments de l'indulgent Lapin.

Une fois séchés et défatigués, il est temps de remonter à L'Appartement. Le Lapin et le Tigre méritent des raviolis et des Fortune cookies, la journée a été si pleine d'émotions pluvieuses que le plaisir tranquille en est justifié. L'excursion a en effet été longue. Les trottoirs sont encore humides, des nuages hostiles assombrissent le ciel, ils prennent un taxi pour le restaurant. Hélas, c'est l'obscurité qui les accueille. Tristesse dans les yeux du Lapin, donc dans le cœur du Tigre. Alternative inconnue... La déception est si forte qu'elle méritait une seconde mention dans leur court récit montréalais.

Ce sera la table d'hôtes du Sheraton. Les initiatives de loisirs sont reportées demain. Pour ce soir, ascenseur rapide vers le paradis. La petite bouteille attend. L'amour, ce soir, sera.

DÉTENDONS-NOUS

Bien entendu, leurs jours d'extase de Montréal n'étaient pas exclusivement peuplés de restaurants, de vélos et de couches d'amour – bien que celles-là, le king size exigé lors de la réservation et, moins souvent ou en apéritif, le canapé du salon, aient été fréquemment utilisées et activement défaites tout au long de leurs nuits. Sauf peut-être cette soirée, tu te souviens, doux Lapin, quand le Tigre s'est endormi devant la télévision – la journée avait été épuisante, pleine de vélo ou de polémiques syndicales, tu l'as laissé dormir toute la nuit, il s'est juste étiré à tes côtés et a fermé les yeux dans le confort de ton épaule... Une nuit perdue pour les cris humides, une nuit gagnée pour la confiance et la fusion.

En fait, le Tigre et le Lapin ont rapidement trouvé leur technique pour explorer la ville et se comporter en touristes pour leur quatrième lune de miel consécutive, celle qui suivit New York, Bangkok et Shanghai. Au cours de la première semaine, le Lapin a consacré une partie importante du temps libéré par l'absence du Tigre à des occupations domestiques – visite au dépanneur, faire nettoyer et repasser les chemises, convaincre la réception de les laisser occuper les lieux jusqu'au dernier moment – ce dernier aspect s'avère un difficile combat quotidien vers la persévérance, puisque le Tigre avait annoncé une heure de départ plus tôt que nécessaire lors de la réservation –, discuter avec la dame en charge du nettoyage de l'appartement pour cacher sous des mots innocents que l'un d'eux fumait délibérément dans un environnement sans cendrier – est-ce moral, est-ce

éthique, doux Lapin, de prétendre que l'absence d'accessoire n'équivaut pas à l'interdiction ?

Le Lapin a également recherché les nourritures culturelles, comme elle aime à le faire. Le Tigre est souvent étonné du degré de connaissance que le Lapin peut acquérir rapidement dans la culture occidentale, et il a honte de sa propre ignorance de l'équivalent chinois. Elle a visité des musées, dont un où trônait un surprenant mais sympathique lapin indien à bord de son canoë, elle est entrée dans nombre d'églises de tous styles et de toutes couleurs de toit, elle a rendu hommage à Jean Cocteau, ce magnifique artiste français dont l'homosexualité ne l'a pas trop choquée – elle venait de voir sur l'ordinateur du Tigre un DVD traitant en chinois de certains aspects de la même question –, elle a remarqué que l'étrange sculpture à l'entrée du musée d'art moderne avait quelque chose à voir avec la plus belle coquille que le Tigre ait jamais goûtée, son propre sexe auquel les moules qu'elle a mangées sur la terrasse du Sheraton ressemblaient aussi, elle a découvert par elle-même ou avec Claire, la fille de Dominique dont la compagnie, plus fortuite que planifiée, a été la bienvenue, les jardins olympiques, le charmant quartier du parc Montroyal et la véritablement vieille ville originelles de Montréal, tous lieux qu'elle a par la suite présentés au Tigre.

Le Lapin s'adonne également au shopping. Pas beaucoup car, comme à New York, la plus grande partie des objets en vente ont été fabriqués en Chine, mais quelques emplettes tout de même, une lotion, pas pour elle, commande spéciale d'un ami, et des chaussures de fabrication italienne. À la fin, ce seront trois paires qui rejoindront Pékin, le commerçant n'a eu aucune difficulté à la reconnaître quand elle est revenue avec le Tigre sur Sainte Catherine pour compléter sa commande. Aussi, quelques souvenirs pour Dongdong,

la fille du Lapin, pour lui faire oublier ce chien qu'elle n'obtiendra pas aussi tôt que désiré – cette pré-adolescente ravive les souvenirs anciens du Tigre, bien qu'il ne l'ait jamais vraiment rencontrée sauf en tant que bébé à naître. D'après les photos, Dongdong a déjà la beauté de sa mère. Elle rappelle au Tigre un pré-Lapin, jeune femme si brillante dans un bureau autrement si terne qu'il n'osait même pas la regarder ouvertement, juste un coup d'œil à travers la porte directoriale laissée intentionnellement entrouverte. Enfin, achat culturel du Lapin, un bougeoir de table en bronze dont elle considère qu'il représente la quintessence des traditions occidentales.

Ils ont fait du shopping de conserve, après avoir passé une heure sur un drôle de bus amphibie baptisé Kamada d'après le nom des filles du créateur – était-ce Kathryn, Magdalena et Daniela, ou Karen, Maria et Dalila ? Le Lapin s'est ensuite réjoui de découvrir que la crêperie s'était à nouveau installée sur l'ancien port face à Jacques Cartier – l'avenue, pas le pont du Lapin ! Même de loin, la crêpière a immédiatement reconnu ce client enthousiaste, et avait commencé à préparer le chocolat avant même que le Lapin ait pu passer commande. Pour leurs achats, ils essaient d'aller vers des objets susceptibles de garder des souvenirs clairs, de leur rappeler la fusion et ses délices dans les temps lointains à venir de la grisaille quotidienne.

Le cadeau du Tigre est un couple en bois fait d'un écureuil et d'un castor, lui reçoit un drôle de chien beaucoup plus majestueux – repéré au milieu d'un magasin esquimaud tenu par un gardien chinois d'origine Teochiu qui envie le Lapin de parler mandarin, persuadé que ses parents à elle ont eux aussi émigré au Canada. C'est un chien en métal jouant du violon, tête mobile opinant du chef alors qu'il remue la queue sur demande.

Le chien dûment emballé, l'écureuil et le castor remisés dans un sac ont voyagé avec eux par toute la ville jusqu'à leur restaurant du Sichuan, en passant par la gare routière qu'ils auraient utilisée s'ils étaient partis pour Québec, Grandmère ou encore Troisrivières, en traversant le festival de musique africaine dont les gardiens ne leur ont même pas demandé quel colis suspect ils trimbaient au milieu de la foule. Ils ont pris une photo avec le chien emballé figurant une étrange sculpture triangulaire dotée de pattes et de bras. Bref, ils étaient seuls, ils s'amusaient et vivaient leur amour.

Le Tigre et le Lapin sont en fait devenus des experts dans l'utilisation de la règle 41 du Nomic T & L – qui dit, dans sa simple complexité, que « *Le Tigre et le Lapin auront trois visages. Leur vrai visage quand ils sont dans des zones privées, agissant pour obéir pleinement à tous les règles précédentes du Tigre & du Lapin ; leur visage à moitié réel et à moitié officiel quand ils sont dans des zones semi-privées, agissant pour obéir pleinement aux règles toujours applicables et pour se préparer à obéir aux autres dès que possible ; leur visage officiel quand ils sont entièrement soumis aux règles officielles précédentes.* »

Cette règle 41, ils l'ont inventée ensemble, pour utilisation lors de l'exploration de Bangkok, mais ne l'ont en fait pas bien comprise, au moins le Tigre, avant ce dîner-croisière avec Dominique et Claire à bord du Cavalier Maxim. Le Lapin et le Tigre ont passé l'essentiel de leur avant-dîner – il faisait encore jour – sur le pont supérieur, laissant les amis et l'apéritif seuls, pour des câlins discrets, de courts baisers et des enlacements timides, prenant des photos comme les autres passagers quand trop d'yeux auraient pu les voir agir.

Après le dîner, la nuit autour des îles du Saint-Laurent, les hôtes se livrent à la danse et au disco sur le pont avant, la seule partie éclairée du Cavalier. La règle 41 a alors

progressivement révélé tout son potentiel. Les ténèbres et l'isolement permettaient non seulement aux baisers de devenir plus profonds, aux enlacements de devenir plus serrés, aux câlins de devenir plus précis, avec le Tigre enveloppant la poitrine du Lapin sous la légèreté de son tee-shirt, mais aussi le Lapin tenant ferme les attributs du Tigre qu'elle flatte, l'excitant avec plus de doigts qu'elle devrait en avoir. Jusqu'au moment où le Cavalier a arrêté les moteurs, et où l'équipage est venu leur demander de régler leur facture. Le Tigre a dû attendre quelques minutes avant d'insérer sa carte dans la machine, l'émotion provoquée par le Lapin lui avait rendu difficile la marche turgescence de son mat de beaupré !

Amusement et amour mêlés, ce Tigre et ce Lapin si intimement unis et pratiquants la fusion avec un plaisir naturel de plus en plus intense au fil du temps... Seule la certitude que l'avenir sera au même niveau, voire d'une luminosité plus forte, rend l'heure du départ presque acceptable – bien que pas entièrement acceptée, car intrinsèquement injuste.

PROCHAIN ARRÊT, PAYS DES MERVEILLES

Même nié, le temps passe et survole Montréal. Ils touchent à la dernière limite de leur épisode de fusion canadienne. Bientôt leur dernière chance de se croiser les doigts, de s'enlacer serrés et de joindre leurs lèvres ce sera à bord du vol Air France les ramenant à Paris, d'où leurs itinéraires divergeront à quelques instants d'intervalle – le Tigre embarquera le premier en terminal 2F, laissant le Lapin seule pour rejoindre le 2C.

Mais pour le moment, samedi, la pluie tombe sur leurs cœurs, ils peuvent encore se livrer à l'intimité. Derniers représentants de toute l'équipe ayant participé à la réunion du Tigre, ils veulent accumuler encore plus de souvenirs qui les nourriront d'ici à la prochaine, proche et intense fusion. « Je me souviens » – c'est ce qu'affichent les armoiries du Québec, et c'est ce qu'ils ressentent.

Le samedi Lapin-Tigre fut calme, partagé entre quelques endroits qu'ils ont connu et apprécié ensemble ou séparément. Le Lapin présente au Tigre quelques trésors de Montréal qu'elle a découverts par elle-même. Ils déjeunent à côté du magasin de location de vélos, dans un bar essentiel à leur quinzaine – où le Lapin attendait le Tigre après ses heures de présence à l'OACI avant que, dans son costume de fonctionnaire international, il ne se fasse photographier devant des reliques du mur de Berlin. Il arbore une casquette façon Lénine comme un signe pour le Lapin – la casquette a été achetée exprès pour correspond à celle de la star Lapin du lac Taihu, au

moins en termes de couleurs, alors qu'elle récupérait après leurs terribles aventures sur le pont du Lapin-Tigre. Ils retrouvent l'abribus où ils se sont réfugiés suivant leur errance insulaire il y a une semaine en fuyant une pluie terriblement abondante – le Tigre la fit rire en essayant d'enlever sa chemise trempée d'en dessous le polo nouvellement acheté, comme s'il s'était agi d'un soutien-gorge passant par une manche courte (il n'a toujours pas compris pourquoi cela n'était apparemment pas faisable). Ils visitent le bar qui les a protégés de Claudine, la Dame à la moustache et de Joël, assis à proximité sur une terrasse d'où ils les ont hélés lorsqu'ils arrivaient à vélo de leur exploration du nord de Montréal le samedi précédent – sans un tel havre, ils auraient perdu leur soirée et leur intimité, or cela, ils ne le voulaient pas.

Hier soir au restaurant du Sichuan, Park Avenue, les propriétaires sont un peu tristes d'entendre qu'ils sont partants pour un voyage sans retour. Les fruits frais clôturant le repas ont un goût un peu aigre ce soir. Cet endroit est sans nul doute l'un de ceux où, s'ils étaient stables, ils pourraient établir leur quartier général des repas Lapin-Tigre. Le doux Lapin et son Tigre admiratif appréciant avant tout la rencontre de gens gentils, sans questionnement, des gens qui les prennent tels qu'ils sont, uniques, unifiés et si forts dans leur amour de couple heureux.

Bref, dernier jour mais un de ces jours à leur goût. Aucun incident pour interférer avec leur engagement concentré à s'aimer encore mieux en cette fin de délices canadiens. Seul accroc, la clé ne fonctionna pas quand ils eurent avec impatience atteint l'Appartement – troisième fois que cela se produit pendant leur séjour, désactivation de serrure en raison d'un changement de numéro de semaine, d'une prolongation du séjour, ou d'un retard au départ. Et à chaque fois que le Lapin descend par l'ascenseur pour régler le problème, le

Tigre l'attend avec un fond d'anxiété. Est-ce qu'« ils » garderont notre lit ouvert au poivre et aux délices sucrés ? Cela rend le signe « Ne pas déranger » qu'ils ont vu constamment accroché à la porte du voisin moins intrigant que source d'une sorte de jalousie : s'ils n'avaient pas quitté la pièce, ils ne risqueraient pas de ne pas être autorisés à y entrer à nouveau.

Et bien sûr, chaque fois que le Lapin revient en souriant, ou au contraire en faisant semblant, les yeux brillants de fausses larmes, d'annoncer que cette fois ils ont été expulsés, ils remagnétisent la serrure et pénètrent dans leur sanctuaire.

Fidèle à ce qu'ils ont adopté comme une sorte de rituel, le Lapin prépare le thé, le Tigre consulte à la hâte sa messagerie, après avoir allumé la télévision pour qu'elle ait quelque chose à regarder au cas où les nouvelles reçues par courriel le tiendraient éloigné du canapé pour plus de deux minutes. Ils savent à l'avance que le thé ne sera pas vraiment bu, et la télévision n'est pas trop regardée. Le rituel est en fait juste destiné à introduire le moment sacré, à se préparer pour l'exploration nocturne. Le lit est à côté qui les attend, eux qui sont tellement avides des bras de l'autre, de caresses et d'exploration.

Le scénario habituel sera cependant modifié ce samedi soir. Quand il tourne la tête de l'ordinateur, le Tigre remarque que le Lapin semble fascinée par ce qui apparaît devant elle à la télévision. Assis à ses côtés, le Tigre reconnaît immédiatement la scène où la tribu Ulahmr perd le combat et le feu.

La Guerre du Feu à la télévision québécoise – le premier film français que le Lapin regardera tout au long en version originale sans sous-titres !

Tout sera retardé de 90 minutes ce soir – la douche, l'entrée dans la chambre à coucher, le déshabillage

progressif et réciproque... Est-ce que le Tigre devient une sorte de Naoh, et Lapin son Ika, leur dernière nuit d'amour sera pleine de découvertes et de nouvelles tentatives. Ils ont réinventé la position d'Andromaque, les Bambous, les Ciseaux, la Cuillère, la Danse, l'Enclume, les Étoiles, l'Inauguration, le Lotus, les Papillons, la Pieuvre, la Roue, le Scorpion, le Tigre (!), l'Antilope, et probablement quelques autres grâce à la bouteille magique du Lapin – la deuxième fiole est à moitié vide quand les rêves les saisissent, main dans la main.

Le dimanche les rejoint, hélas, et ils ne peuvent s'échapper. Bien que le choix d'un vol en soirée leur donne un sursis jusqu'à 20 heures, c'est quand même le dernier jour de la phase présente de la fusion constante du Lapin et du Tigre. Ils continuent leur pèlerinage des endroits qu'ils ont fréquentés à Montréal. Les propriétaires du restaurant du Sichuan les ont invités à revenir. Pour sûr ils adoreront être de retour, mais ils n'ont aucune idée de quand cela va être. Il y a tant d'endroits à visiter encore dans leur exploration conjointe du monde global !

Ils marchent paisiblement jusqu'au restaurant Mövenpick en passant par la Cathédrale – en fait la place paisible qui lui face avec le mémorial de Wallenberg, une incursion pour le Lapin dans les âges sombres de l'Europe. Une autre bouchée de crêpe au chocolat, un détour pour la réalisation de leurs portraits automatiques, deux paires de chaussures à Sainte Catherine. Ils remontent lentement vers l'Appartement, ascenseur en montée, ascenseur en descente pour remagnétiser encore une fois, remonter en ascenseur. Déjà six heures passées, il reste tant à faire avant de partir !

Ils décident de se débarrasser du plus compliqué – faire les valises. Puis une douche, la confection du thé, le

changement de vêtements. Dix-neuf heures, à peine une heure devant eux ! Solennels, sa main tenant la sienne, ils rejoignent le canapé pour lui dire au revoir. Rien de spécial cette vesprée, juste le menu classique de l'amour. Le Lapin sanglote de plaisir et d'une sorte de détresse – mais rit à nouveau avec le Tigre en essayant de ne pas glisser ni tomber sous leur douche commune.

À l'heure pour prendre le taxi, à l'heure pour atteindre l'aéroport. À l'heure selon les indications du comptoir d'enregistrement, cent-vingt minutes au moins à l'avance, les douanes et la police sont assez sévères ces jours-ci. Bien sûr, comme souvent dans de tels cas, il leur faut à peine un instant pour atteindre une salle d'embarquement où les passagers commencent à s'agglutiner six quarts d'heure plus tôt que l'horaire. Pas de bar, pas de restaurant, pas de magasins. Juste des tables poussiéreuses avec deux tabourets chacune. Une affichette indique que la zone internationale de l'aéroport est en cours de reconstruction et sera magnifiquement agréable avec toutes les commodités souhaitables... dans onze mois.

Ils partagent leur temps entre les bureaux de la douane – le Lapin devrait obtenir le remboursement de la TVA, la réservation d'hôtel et la facture sont à son nom, alors elle part en chasse d'un fonctionnaire compétent pour lui remettre les formulaires appropriés –, la table poussiéreuse où le Tigre met de l'ordre dans les 100 photos prises en utilisant un logiciel disponible uniquement à partir de son disque dur, et un fumeur presque vide où le Lapin cligne des yeux à moitié à cause de la fumée de cigarette et à moitié par émotion, offrant à son Tigre une image digne des années trente à Shanghai.

L'embarquement est commencé. Le dernier fumeur vient de quitter la salle, celui à qui le Tigre était sur le

point d'oser demander de leur prendre au moins une vraie photo commune.

Et ils montent à bord, presque les derniers dans l'avion. Ils se tiennent les doigts encore plus serrés quand ils entendent l'un des passagers de la rangée suivante refuser catégoriquement de bouger pour laisser un couple s'asseoir côte à côte – nul ni rien ne séparera le Lapin et le Tigre.

Rien, sauf le Terminal F, mon doux Lapin, lorsqu'au petit matin nos vols de correspondance divergent, et que nous marchons dans la tristesse et l'espoir vers notre entracte. La fusion est réelle, pleine, dense, plaisir et amour. La fusion est besoin, elle est engagement. Maintenant enfin nous savons, au moins maintenant nous en sommes surs, les périodes intermédiaires nous conduisent vraiment d'un épisode à l'autre.

C'est une parenthèse qui s'ouvre, pour le Lapin à Pékin, pour le Tigre à Genève – et pour eux deux au pays de l'attente !

